

C^{SS}E IDA DE HAHN-HAHN

DORALICE



SCÈNES

DE

MŒURS CONTEMPORAINES

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND EN FRANÇAIS AVEC L'AUTORISATION
DE L'AUTEUR

PAR J. TURCK

Tome Premier

PARIS

H. VRAYET DE SURCY, ÉDITEUR

19, RUE DE SÈVRES, 12.

1864

41287

C^{SS}E IDA DE HAHN-HAHN

DORALICE

SCÈNES

DE

MŒURS CONTEMPORAINES

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND EN FRANÇAIS AVEC L'AUTORISATION
DE L'AUTEUR

PAR J. TURCK

Tome Premier

PARIS

H. VRAYET DE SURCY, EDITEUR

19, RUE DE SÈVRES, 19

1864

LE CREDO D'UNE TENDRE MÈRE.

« Nous croyons tous à un même Dieu, disait M^{me} de Derthal, en croisant gracieusement les mains sur son cœur ; n'est-ce pas, M. de Friedingen ? »

— Oui, madame, sur mon honneur ! répliqua Rodrigue de Friedingen, en balançant ses pieds l'un sur l'autre, et en caressant avec satisfaction ses moustaches blondes. »

Ce n'était pas la première fois que M^{me} de Derthal faisait cette belle profession de foi. Rodrigue de Friedingen était appelé à devenir son quatrième gendre ; et, aux trois autres, elle avait tenu exactement le même langage. Lord Henry Enisdale avait répondu, après une courte réflexion :

« Je l'espère. »

Le boyard valaque, Spiridion Zoula, lui avait dit, avec un aimable sourire et un léger haussement d'épaules :

« Mon Dieu, oui ! madame. »

Le comte François Ghioray, magnat hongrois, avait répondu d'un air sentimental :

« Oh ! certainement ! »

M^{me} de Derthal s'était contentée de ces protestations ; et ses filles étaient trop bien élevées pour ne pas se montrer également satisfaites ; leur mère était leur oracle, leur idéal, l'objet de leur plus tendre culte.

M^{me} de Derthal était une singulière femme. Il y avait tant de grâce, d'amabilité dans sa personne et dans ses manières ; ses paroles étaient si affables, sa voix si douce, qu'elle semblait n'avoir d'autre volonté que celle des

personnes qui l'entouraient, tandis qu'au contraire elle savait admirablement amener les autres à ses vues et les diriger selon ses désirs, toujours en parlant à leur cœur. Ce talent pouvait, comme tous les dons naturels, être plus ou moins développé ; et les circonstances firent, de cette disposition de M^{me} de Derthal, un trait de caractère. M. de Derthal était un bon grondeur ; un peu entêté. un peu vif, un peu brusque dans ses mouvements ; du reste, le meilleur homme du monde. Il parlait haut, riait aux éclats, marchait d'un pas ferme ; mais il évitait un insecte de peur de l'écraser. Il avait treize ans de plus que sa femme. Cette différence d'âge, et le contraste de son caractère emporté avec les manières calmes de M^{me} de Derthal, inspirèrent à cette dernière, au commencement de son mariage, la crainte de s'être mise sous la domination d'un despote.

Malgré ses boucles blondes, sa taille flexible, son gracieux sourire, cette idée lui déplut souverainement. Montrant toujours la plus grande condescendance à son tyran supposé, elle ne lui répliquait jamais, afin de ne point provoquer sa colère. Peu à peu, M^{me} de Derthal comprit son erreur, et découvrit, sous les formes brusques de son mari, un cœur excellent ; néanmoins, elle sut conserver une soumission qui le ravit. Lui aussi avait eu l'inquiétude de tomber sous l'empire féminin ; et cette pensée lui était désagréable autant que pouvait l'être, à M^{me} de Derthal, le despotisme d'un maître.

M. de Derthal trouva, dans l'aimable déférence d'une femme toujours empressée à lui plaire et à se montrer satisfaite des dispositions qu'il pouvait prendre, une garantie pour son autorité de chef de famille. Une fois la conviction de son pouvoir acquise, le sceptre domestique passa insensiblement, de sa main vigoureuse, dans la main de sa femme. Il ne s'en aperçut jamais. M^{me} de Derthal s'avouait à peine à elle-même qu'elle tenait les rênes du gouvernement ; et, tandis que son mari voyait par ses yeux,

écoutait par ses oreilles, et suivait la direction qu'elle lui indiquait de son petit doigt, elle avait pour lui mille égards, mille attentions. Tous les deux semblaient parfaitement heureux ; M. de Derthal l'était véritablement.

Chez M^{me} de Derthal, il devenait plus difficile de percer le voile d'amabilité derrière lequel elle se cachait. D'après ses paroles, elle était la femme la plus heureuse du monde. Son excellent mari, sa modeste fortune, sa vie retirée à la campagne, la privation de mille choses dont jouissaient ses parents et amis, tout était selon ses désirs.

Ce contentement aurait pu prendre sa source dans la conformité de sa volonté à la volonté de Dieu ; mais non : la cause en était son orgueil. Il lui eût été insupportable d'exciter la pitié, et de laisser soupçonner qu'elle éprouvât une privation quelconque. Tout ce qui la concernait était si satisfaisant, que jamais elle n'exaltait assez, ni son bonheur, ni son affection pour son mari et ses enfants.

M^{me} de Derthal avait perdu deux fils en bas âge ; et, lorsque mourut le bon M. de Derthal, il lui restait cinq filles dont l'aînée était fort jeune, et la cadette encore une enfant.

M^{me} de Derthal devint veuve à trente-deux ans. Elle pleura beaucoup son mari et s'attacha plus fortement encore à ses filles, à qui elle voulait procurer une brillante position dans le monde ; chose difficile de nos jours pour des jeunes personnes sans fortune.

Tout portait à croire que mesdemoiselles de Derthal deviendraient fort belles. Toutes avaient de l'esprit, des talents plus ou moins, de bonnes dispositions ; et leur mère pouvait compter sur de brillants succès, en cultivant toutes ces heureuses qualités par une excellente éducation. A part la différence de position, M^{me} de Derthal traita ses filles comme elle avait traité son mari. Tout ce qu'elle faisait ou disait provenait d'un amour sans bornes, puisqu'elle ne demandait que de voir ses enfants heureux, de posséder

leur affection et de gagner leur confiance. M^{me} de Derthal ne se sépara jamais de ses filles ; elle frémissait à la pensée de les mettre dans une maison d'éducation. Procurer, à la campagne, l'instruction nécessaire à des jeunes personnes de leur rang, était fort difficile et exigeait de grands sacrifices ; mais elle se résigna à des privations, plutôt que de voir ses enfants échapper à sa direction et peut-être à son influence. L'amour était le mobile de tous ses efforts. Par amour, elle se consacrait à ses filles ; mais elle attendait en retour l'obéissance, l'application, la soumission, enfin les qualités d'un enfant bon et qui aime sa mère. Toutes devaient mutuellement se rendre heureuses ; et M^{me} de Derthal, doutant qu'on pût développer ce principe dans une maison d'éducation, défendit avec toute l'énergie que lui permettaient ses manières exquises, les avantages de l'éducation particulière. Elle plaignait les mères forcées, par des obligations de société et par les distractions inévitables de la vie mondaine, de se priver de leurs plus doux devoirs en renonçant à cultiver l'esprit et le cœur de leurs enfants.

En cela, M^{me} de Derthal avait raison. Son dévouement aurait pu être une grande vertu, si, formant l'âme immortelle de ses filles pour la vie éternelle, elle avait dirigé leur cœur vers l'amour divin. Mais elle n'y songea point. Dans ce système d'éducation, il ne manquait rien que Dieu. M^{me} de Derthal en occupait la place. Elle n'était ni rationaliste, ni athée ; une telle grossièreté d'esprit répugnait à ses sentiments délicats ; et, autant que sa modestie le permettait, elle donnait volontiers à comprendre qu'elle était une pieuse catholique. Mais partout elle tenait trop à occuper le premier rang pour faire place à Dieu et rester dans l'ombre. « Exercer les œuvres de la charité est le meilleur culte divin, répétait-elle souvent ; la charité nous rend semblables à Dieu ; car Dieu est amour. Ce sont les paroles de saint Jean, le disciple

favori de Jésus-Christ. » M^{me} de Derthal n'expliquait ni la nature de cette charité, ni envers qui il fallait l'exercer ; c'était sous-entendu : le cercle de famille, dont elle était la tête et le cœur, sanctionnait son dogme. Lorsqu' arrivait l'époque de la première communion de ses filles, elle leur procurait l'instruction religieuse nécessaire, leur aidait à apprendre le catéchisme, les exhortait à être bien pieuses, à donner beaucoup de satisfaction à leur mère ; elle pleurait avec elles pendant l'auguste cérémonie ; ensuite, l'affaire terminée, on ne s'en occupait plus pendant une année. Ordinairement, on assistait le dimanche aux offices de la paroisse, car M^{me} de Derthal savait qu'une femme de son rang doit donner partout le bon exemple. Un cœur aussi tendre que le sien devait naturellement avoir une grande compassion pour les pauvres. Si elle regrettait de ne pas posséder plus de fortune, c'était lorsqu'il s'agissait de soulager des indigents. Cependant elle ne refusait jamais un secours de ce genre. Elle ne donnait que le minimum, mais avec tant de marques d'intérêt, tant de paroles bienveillantes, que les pauvres croyaient avoir reçu beaucoup. A aucun prix M^{me} de Derthal n'aurait voulu ni attrister quelqu'un, ni le congédier sans qu'il fût satisfait. Selon les différents rapports qu'on avait avec elle, on pouvait se dire en la quittant : « Comme elle est bonne ! — Comme elle est intelligente ! — Comme elle est agréable ! » On disait même : « Comme elle est belle et comme elle serait ravissante si elle voulait se donner la peine de plaire ! » — Le soin extrême qu'elle prenait de plaire à tout le monde lui était tellement devenu une seconde nature que personne ne s'en apercevait.

La famille de Derthal avait possédé jadis des biens considérables en Vétéravie et sur les bords du Rhin ; mais le grand-père de M. de Derthal, ambassadeur de la cour électorale de Mayence à Paris, y dissipa en partie sa fortune, non-seulement par son luxe effréné, mais parce

qu'il regardait comme indigne de son rang de surveiller ses régisseurs, ses employés, ses hommes d'affaires, qui s'enrichissaient à ses dépens sans qu'il en eût aucun soupçon. Malgré ce désordre, on aurait pu sauver encore cette fortune, si l'irruption de la révolution française n'avait suscité une guerre de vingt ans qui bouleversa toutes les positions en Allemagne. Malheureusement, les trois fils de M. de Derthal avaient hérité de l'incapacité administrative de leur père et de son penchant à la prodigalité. Ils confièrent à des avocats le soin de leurs intérêts, et quittèrent leur patrie lorsque Napoléon fonda la soi-disant confédération du Rhin, par laquelle les princes de l'Allemagne occidentale entrèrent sous le vasselage de la France. C'est ce que les Derthal ne purent supporter : ils avaient toujours été attachés à l'empire ; et, s'il n'existait plus d'empire allemand romain, il y avait toujours un souverain qui avait porté la couronne de cet empire de mille ans. Ils entrèrent au service de l'Autriche ; et les deux frères cadets y perdirent la vie en vaillants soldats. Le frère aîné seul se maria. Devenu général, il prit sa retraite après le rétablissement de la paix en Europe, et retourna dans sa patrie. De son immense fortune, de ses magnifiques possessions, il ne lui restait, sur les bords du Rhin, qu'une petite propriété, qui, même dans les meilleures années vinicoles, ne lui rapportait qu'un revenu peu considérable. Cependant il s'en contenta. Fatigué de la vie agitée qu'il avait menée, souffrant des suites de blessures graves, il fut heureux, dans ses dernières années, de jouir du repos sous le toit de ses pères. Il avait deux charmants enfants, qui, tous les deux, loin de suivre la tradition des Derthal, fuyaient l'éclat et les joies du monde, aimaient une vie simple, et supportaient volontiers des privations, lorsque les revenus de la propriété devenaient insuffisants. Par son fils Erwin, le général devint le beau-père de M^{me} de Derthal, qui occupait actuellement la place laissée vide par

la mort de son excellente femme. Le général eut encore la joie de devenir grand-père ; puis il mourut pleuré des siens, naturellement aussi de sa belle-fille, quoique le cœur de celle-ci fût fort résigné.

La propriété de Derthal se trouvait dans un des plus ravissants sites des bords du Rhin, non loin du Johannisberg, du pèlerinage de Marienthal, et du lieu où l'on conserve les reliques de la grande sainte du Rheingau, Sainte-Hildegarde. Le château n'était construit ni dans le style roman du moyen âge, ni dans le style grandiose de la renaissance, ni dans le goût moderne des villas italiennes. A la grande satisfaction de M^{me} de Derthal, l'habitation ne ressemblait point à une maison ordinaire. Sa construction pouvait remonter à deux cents ans, ainsi que l'indiquaient les tourelles suspendues aux quatre coins du toit comme des nids d'hirondelles. Jamais M^{me} de Derthal ne nommait cette demeure autrement que le petit château. Cette désignation lui resta. Son architecture bizarre lui donnait un air antique fort agréable ; mais tout son aspect trahissait le besoin d'une bonne réparation dont on se dispensait, parce que les frais eussent été trop considérables.

L'ameublement de la maison, également simple et suranné, était confortable et bien conservé. M^{me} de Derthal possédait parfaitement l'art de la conservation. Un magnifique piano à queue, en bois de rose, qu'elle regardait comme indispensable pour cultiver les grandes dispositions musicales de ses filles, semblait un peu dépaysé au milieu des autres meubles en noyer. Il n'y avait au petit château qu'un seul domestique, qui, outre la livrée, portait la veste du jardinier dont il devait remplir la charge, pour son plus grand bien, disait M^{me} de Derthal : cela le préservait de l'oisiveté ; à aucun prix, elle ne voulait avoir la responsabilité de garder des domestiques désœuvrés.

Ni le luxe, ni l'élégance, ne régnaient au château ; néanmoins, ses hôtes s'y plaisaient. M^{me} de Derthal était la plus aimable des maîtresses de maison. Pleine d'attentions délicates et du meilleur goût, ne gênant ni la liberté, ni les, mouvements de ses hôtes, elle ne s'occupait d'eux que lorsque cela pouvait leur être agréable. Les affectueux rapports entre la mère et les filles donnaient à cet intérieur un caractère si bienveillant, une vie si chaude, qu'il était impossible de quitter cette demeure sans en emporter la plus favorable impression.

La fille aînée, Doralice, et les jumelles, Suzanne et Blanca, étaient déjà grandes et se surpassaient en beauté. Douées de beaucoup d'esprit et de talents, elles n'étaient point gâtées, et ne se trouvaient nulle part plus heureuses que réunies au château près de leur mère. Sans la mère, rien ne marchait ; avec elle, tout allait à merveille. Elle devait accompagner le chant de ses filles, leur faire la lecture pendant qu'elles s'occupaient de différents travaux à l'aiguille. On portait les couleurs qu'elle aimait, les fleurs qu'elle préférait étaient cultivées avec le plus grand soin ; lui épargner une peine était l'objet d'une joyeuse et universelle rivalité ; une parole de louange, une caresse était la plus douce des récompenses. En un mot, il y avait les meilleurs matériaux pour faire de ces jeunes filles quelque chose d'excellent. Mais un proverbe allemand dit : « Rien que de bonnes jeunes filles,— d'où viennent toutes les méchantes femmes ? » — Oui, mesdames, d'où viennent-elles ?

M^{me} de Derthal avait tracé son plan pour l'avenir : Doralice devait, à dix-huit ans, paraître dans le monde et faire un brillant mariage. Hélas ! avant que Doralice eût atteint cet âge, une violente fièvre nerveuse la mena au bord de la tombe ; et, lorsqu'après des mois elle entra en convalescence, sa poitrine était si fatiguée que le médecin lui conseilla de passer un hiver dans le Midi, disant ce

remède souverain au commencement d'une affection de poitrine. M^{me} de Derthal n'hésita pas un instant. Elle confia le château et ses deux filles cadettes à son excellente belle-sœur, M^{lle} Crescence de Derthal, et se rendit à Nice avec Doralice et les jumelles. Son séjour en cette ville eut le plus heureux succès. Doralice se rétablit et Suzanne épousa lord Henry Enisdale. Une inclination mutuelle avait formé cette union, du reste aussi brillante que M^{me} de Derthal pouvait le désirer. Lord Henry possédait déjà une grande fortune, et il devait en recevoir une plus considérable encore après la mort de son père, très-maladif, qu'il avait accompagné à Nice.

Fort bien élevé, lord Henry avait un caractère sérieux et solide. M^{me} de Derthal laissa avec une grande satisfaction Suzanne à Nice, où le vieux lord avait une ravissante campagne qu'il comptait habiter jusqu'à l'été. Lui et son fils étaient de zélés partisans de la haute Eglise. Le mariage fut célébré d'après le rite anglican. On ne considéra la religion de Suzanne que comme la seule chose que lord Henry ne trouvât pas adorable dans sa jeune femme.

Au mois de mai, M^{me} de Derthal retournait dans son pays aussi triomphante qu'un conquérant couvert de lauriers. Si les frais du voyage avaient dépassé le budget, une de ses filles était mariée, l'autre avait recouvré la santé. Le médecin, jugeant les eaux d'Ems nécessaires au complet rétablissement de Doralice, M^{me} de Derthal y consentit d'autant plus volontiers qu'un boyard valaque, qui avait passé l'hiver à Nice, devait se trouver à Ems. Il paraissait s'intéresser à Blanca, mais il était tellement souffrant qu'il n'avait osé prendre encore un grand parti. Ems peut-être le guérirait et mûrirait sa décision ! M^{me} de Derthal se rendit donc en cette ville avec Doralice et Blanca. Elle remarqua avec une joie infinie que le prince Spiridion Zoula, — car, à l'étranger, tous les riches Polonais, Russes et Valaques se

nomment princes, — jouissait d'une meilleure santé et faisait sérieusement sa cour à la belle Blanca.

Blanca n'avait point passé en vain un hiver dans le grand monde ; elle n'avait pas été en vain témoin du bonheur de sa sœur : le petit château et la vie de la campagne avaient perdu de leurs charmes pour elle ; de plus, elle avait acquis la conscience de sa beauté merveilleuse et de l'admiration qu'elle inspirait. Quoique les hommages du prince Spiridion lui plussent davantage que sa personne, elle n'hésita point à accepter sa proposition. Elle devint princesse et immensément riche ; fut couverte de diamants, comme une sultane des Mille et une Nuit, et alla à Paris, cet Eldorado de son imagination enivrée de l'éclat des richesses et des vanités du monde. Le prince Spiridion avait été élevé à Paris ; c'est-à-dire qu'il y avait appris à parler trois ou quatre langues, à jouer à la bouillotte, à rouge et noir, et à dissiper son bien. Il n'avait que vingt-trois ans ; et, à dix, il était resté orphelin. Sa position, sa fortune, son caractère, n'offraient point toutes les garanties qu'aurait pu désirer M^{me} de Derthal ; mais devait-elle, par des inquiétudes exagérées, priver sa fille d'une situation brillante ? Est-ce que cette union avec un jeune mari valétudinaire ne pouvait développer admirablement les qualités de Blanca ? Et, cette fille chérie, n'avait-elle pas le plus grand besoin de ce développement ? En outre, Blanca s'était déjà prononcée d'une manière décisive.

Lorsque Doralice et le prince Spiridion eurent terminé leur traitement des eaux, le mariage fut célébré dans la chapelle grecque de Wisbaden, et le jeune couple partit pour Paris.

Il ne fut pas question des croyances de Blanca. A quoi bon ? Elle devait remplir sa destinée, non par la foi, mais par l'amour : être bonne, devenir heureuse et rendre heureux.

M^{me} de Derthal resta tout l'hiver suivant au petit château. Pendant une année, elle n'avait pu s'occuper de ses deux filles cadettes. Il fallait le réparer : on ne doit pas négliger ses enfants. A Ems, elle avait fait la connaissance d'une Anglaise qui, par suite d'une position pénible dans sa famille, avait été forcée de quitter sa patrie pour se créer une existence indépendante. C'était une personne très-instruite et fort bien élevée. M^{me} de Derthal la prit quelques années chez elle comme institutrice, et se félicita de trouver l'occasion de prouver ses sentiments religieux en accueillant avec bonté une convertie qui avait souffert pour la foi. Son plus ardent désir eût été de passer l'hiver dans une grande ville et de conduire Doralice dans le monde ; mais son coffre-fort était épuisé, et M^{me} de Derthal aimait trop l'ordre pour contracter des dettes et se mettre dans l'embarras.

Doralice se réjouit infiniment de rester tranquille tout l'hiver. Sa longue maladie, le danger qui avait menacé sa vie, avaient donné à son caractère une direction réfléchie et presque sérieuse. Trop faible pour suivre les fêtes bruyantes, elle n'avait pu participer aux plaisirs du monde ; la privation lui en était devenue facile. Elle aimait la belle nature, les bons livres, la musique, la poésie ; une certaine existence intérieure et rêveuse ne lui laissait aucun désir de quitter son monde idéal pour entrer dans le monde réel. Heureuse du bonheur de ses sœurs, elle n'enviait point d'en goûter un semblable. « Voilà donc ce qu'on appelle bonheur ! se disait-elle. Quel est le principe de cette félicité ?... l'amour. Mais, qu'est-ce que l'amour ?... Le poète le définit : Deux âmes et une seule pensée ! Deux cœurs et une seule pulsation !... Blanca et Spiridion, deux cœurs et une seule pulsation ?... cela ne me semble point ainsi. Et que devient le bonheur si l'affection manque dans une union ? »

M^{me} de Derthal réfléchit pendant l'hiver à ce qu'elle pouvait faire de Doralice, dont la santé était remise, et dont la beauté se développait avec une grâce admirable.

M^{me} de Derthal se sentait fatiguée. Elle souffrait seulement des nerfs ; mais assez pour demander consciencieusement au médecin s'il n'était pas de son devoir de se conserver pour ses enfants ? Celui-ci fut nécessairement de cet avis. Alors elle lui posa cette seconde question : Ems pouvait-il lui être favorable ? Le médecin répondit que les bains de mer seraient pour elle plus fortifiants. C'était précisément ce que M^{me} de Derthal souhaitait d'entendre. Elle se rendit à Ostende avec Doralice, et déclara bientôt que les bains la fatiguaient, qu'elle se bornerait à respirer l'air frais et vivifiant de la mer. M^{me} de Derthal devint ainsi parfaitement libre de son temps. Elle trouva à Ostende une société choisie. Jamais elle n'aurait voulu conduire ses filles à Hombourg ou à Wisbaden, où un monde inconnu et mêlé à la prépondérance. A Ostende, elle fit la connaissance d'un Hongrois, le comte Ghioray. La belle-mère de M^{me} de Derthal était une Ghioray ; elle traita donc le comte comme son parent, bien qu'il ne le fût aucunement. Il avait pris part à la triste guerre de la Hongrie ; mais, à la suite d'une grave blessure, il s'était retiré et avait fait sa paix avec le généreux empereur. M^{me} de Derthal sut bientôt pourquoi elle était venue à Ostende. Le comte Ghioray, veuf et sans enfants, fort riche, fort beau, et seulement âgé de trente-six ans, était un mari pour Doralice. Elle apprit que la famille du comte désirait vivement le voir se remarier, parce que, dernier descendant calviniste des Ghioray, s'il mourait sans héritier, toute la fortune passerait à la branche catholique. On disait même qu'il avait promis à sa mère de chercher une fiancée pendant son voyage à Ostende. Mais que ne dit pas le monde ? Cette fois-ci le monde avait raison. Le comte Ghioray voulait contracter un second mariage ;

seulement son cœur blasé n'avait pu prendre une décision, lorsqu'il fit la connaissance de Doralice. Elle avait une si rare et si intéressante beauté, une si exquise fraîcheur de cœur, que le cœur éteint de Ghioray y trouva une vie nouvelle. M^{me} de Derthal emmena d'Ostende une fiancée dans son château, et elle ne douta point que ce ne fût une heureuse fiancée. Tout semblait disposé admirablement pour Doralice ; à son caractère sérieux et à son esprit rêveur convenait un homme qui avait passé la première jeunesse. L'expérience viendrait en aide à la rêverie, et la différence d'âge serait effacée par le sérieux du caractère. Doralice avait vingt ans. Elle se demanda, comme pour Blanca et Spiridion, deux cœurs et une pulsation ! — et ajouta : « Cela viendra sans doute. En tout cas, je puis avoir de la confiance en mon mari et le respecter, ce qui est difficile avec un tout jeune homme. » Cette fois-ci, le mariage fut célébré au petit château, et le curé catholique bénit l'union. Le comte Ghioray accéda également à ce que les enfants fussent élevés dans la religion catholique, car ce n'est qu'à cette condition qu'un prêtre catholique peut bénir un mariage mixte. Doralice se rendit en Hongrie avec son mari.

Six années s'étaient écoulées, et avaient amené dans la destinée de chacun des événements bien opposés aux brillantes espérances. Célestine de Derthal avait dix-huit ans. Rodrigue de Friedingcn sollicitait sa main ; et M^{me} de Derthal dit de nouveau, avec sa voix la plus douce : « Nous croyons tous à un même Dieu ?

A quelle confession appartenez-vous ? ajouta-t-elle.

— Nous sommes luthériens, dit Rodrigue. Dans notre pays on ne connaît pas d'autre religion.

— Comme cette unité est belle ! s'écria M^{me} de Derthal. Mais, n'est-ce pas, l'union qui règne dans ma famille, malgré la différence des confessions, est plus belle encore ? (Elle avait l'habitude de tourner constamment ses discours

autour d'un « n'est-ce pas ? » qui rendait toute opposition difficile.)

— Cela peut être ; je n'y ai jamais songé. »

C'était à Ems, pendant l'été de 1858. M^{me} de Derthal avait jugé nécessaire de faire une saison des eaux, qui se borna à un seul verre qu'elle buvait chaque jour ad libitum. Célestine l'accompagnait. Rodrigue de Friedingen, jeune officier en garnison à Coblenz, se rendait souvent à Ems, où il s'amusait parfaitement ¹, surtout depuis qu'il y avait rencontré Célestine. M^{me} de Derthal prit immédiatement sur lui les informations les plus précises. Ces renseignements furent bons, quoique, pour le moment, rien moins que brillants.

Rodrigue était un fils cadet. Mais son frère, possesseur d'un majorat dans le Holstein, était maladif et non marié. Il n'y avait pas de meilleures perspectives.

Célestine, loin d'être aussi belle que ses sœurs, pouvait seulement passer pour une jolie fille ; et Eulalie, la plus jeune, promettait une beauté capable de jeter une ombre si profonde sur Célestine, qu'aucun regard ne rayonnerait sur celle-ci. M^{me} de Derthal tremblait à cette pensée ; et, quoiqu'elle s'avouât, avec un secret déplaisir, que M. de Friedingen était un parti fort inférieur pour une Derthal, elle se félicita néanmoins de ce que sa campagne à Ems n'avait pas été infructueuse. Rodrigue passait pour être bon et moral ; il était d'une excellente famille, pouvait devenir général et héritier du majorat. Il avait une grande inclination pour Célestine, et elle la lui rendait, comme toutes les jeunes filles qui, n'ayant pas de hautes prétentions, sont flattées lorsqu'on les recherche pour la première fois, et que le prétendant ne leur déplaît pas.

« L'amour offre une si riche compensation l'absence du luxe ! se disait M^{me} de Derthal, pour se tranquilliser. Célestine a peut-être tiré le lot le plus heureux. Cependant....

M. de Friedingen, reprit-elle, je désire vivement faire la connaissance de M. votre frère, le chef de votre famille, afin d'apprendre s'il est satisfait de votre choix ; vous savez que Célestine n'a pas de fortune. Aujourd'hui on pèse les perspectives de bonheur d'après les sacs d'argent ; et la plus aimable femme, si elle n'est riche, n'est pas souvent la bienvenue dans une famille.

— Mon frère ne pense pas ainsi, madame, s'écria Rodrigue. Lui-même a été fiancé à une jeune personne sans fortune. D'ailleurs, ce n'est pas son affaire, mais la mienne, de prendre soin de ma femme. »

M^{me} de Derthal était en secret d'un autre avis. Elle se contenta de demander :

« Quel a été l'empêchement du mariage de M. votre frère ?

— Sa fiancée mourut d'une fluxion de poitrine peu de temps avant la noce. Elle fut enlevée au bout de trois jours. Sur mon honneur ! ce fut bien dommage ; c'était une ravissante jeune fille !

— Et M. votre frère est inconsolable ? Quelle âme profonde ! dit M^{me} de Derthal, avec le plus vif intérêt.

— Oui, Conrad a un cœur bon et sensible ; et, quoiqu'il soit mon frère, je dois dire qu'il est parfait.

— Oh ! parlez-moi de lui ! s'écria M^{me} de Derthal. N'est-ce pas, vous comprenez que tout ce qui vous concerne a, pour Célestine et pour moi, le plus vif intérêt ?

— On ne peut dire rien d'extraordinaire de Conrad. Depuis sept ans, il vit tranquillement à la maison. A. peine avait-il terminé ses études qu'il se vit forcé de quitter l'Université : notre père, frappé d'apoplexie, était paralysé de corps et d'esprit. Nous le conservâmes encore quelques années ; mais Conrad se vit obligé de prendre la direction de toutes les affaires qu'amènent une grande fortune. Ayant étudié avec ardeur la diplomatie, il comprenait peu des occupations nouvelles pour lui et tout à fait opposées à

ses goûts. Néanmoins il s'adonna à ce travail avec un zèle incroyable, soigna notre pauvre père, consola et égaya notre mère brisée par le chagrin, et il eut soin de me retirer du collège, où je torturais sans plaisir et sans succès la grammaire latine. J'avais les livres et la science en horreur ; et, incapable de me vaincre comme Conrad, je ne voulais apprendre que ce qui concernait l'état militaire. La guerre dans le Holstein m'avait inspiré une passion pour le métier des armes, bien que j'eusse à peine quatorze ans lorsqu'elle éclata. Déjà à cette époque je voulais partir ; je m'échappai secrètement. Mon père me fit reprendre et surveiller comme un prisonnier de guerre ; puis on me mit au collège. Mon frère me délivra pour me faire entrer dans l'armée prussienne.

Après le deuil de notre père, Conrad eut le chagrin de perdre sa fiancée, ainsi que je viens de vous le dire. Il en fut inconsolable ; et notre mère, dont la santé était chancelante, tomba dans une maladie de langueur.

Pendant deux ans, Conrad la soigna avec une patience et une sollicitude admirables, mais elle suivit mon père dans la tombe.

Les rapports continuels de mon frère avec des malades, tous ces décès coup sur coup, les soucis, les chagrins, le deuil, tout cela eut une influence fâcheuse sur sa santé. On dit sa poitrine attaquée, et on lui conseille de faire une cure de raisin. En automne, il viendra, à cet effet, sur les bords du Rhin.

— Quel âge a M. votre frère ?

— Hélas ! il n'a que vingt-neuf ans. Je voudrais qu'il en eût trente ; une affection de poitrine n'est plus alors aussi dangereuse, paraît-il. »

Le bon Rodrigue était si ému, en parlant de son frère, qu'il oublia de dire : « Sur mon honneur ! »

M^{me} de Derthal s'efforça de le calmer de son mieux, et lui assura qu'elle serait heureuse d'entrer en rapport avec

l'excellent et aimable Conrad : — elle ne doutait plus que celui-ci n'augmentât volontiers l'apanage de Rodrigue ; cela lui suffisait pour le moment.

« Votre frère devrait aller à Rudesheim : beaucoup de personnes y suivent le traitement du raisin ; c'est dans notre voisinage ; une petite heure de marche lui suffirait pour se rendre chez nous, où il sera naturellement comme chez lui.

ENTRE LE CIEL ET LA TERRE.

Le soleil de juillet projetait ses feux sur le bas Palatinat, et mûrissait le raisin qui fournit un vin généreux. La chaleur était insupportable. Celui qui voyage en plein été sur le Rhin, et voit ces vignes sans ombrage qui couvrent le versant des collines sur les deux rives, trouve ce pays, malgré sa célébrité, uniforme et sans charme. Sa véritable beauté, invisible du côté du fleuve, n'existe véritablement que sur le revers de ces coteaux. Là, des forêts ombreuses s'étendent sur la pente des montagnes ; là, s'ouvrent des gorges obscures et fraîches, qui s'avancent dans le pays et conduisent aux villages et aux fermes isolées ; là, sont des vallons et de vertes prairies où voltigent sur l'herbe en fleur des milliers de papillons ; là, le ruisseau, tombant en cascade, fait tourner le moulin, puis se repose en coulant lentement, comme s'il hésitait à entrer au village où des laveuses bavardes entourent ses bords. Là, il y a vie et variété : soleil et ombre, fraîcheur et chaleur ; animation et calme dans le paysage.

Dans ce grand cadre entrent alors les vignobles et les vergers chargés de la richesse de leurs fleurs et de leurs fruits, et qui, s'élevant de ces champs cultivés comme des jardins, augmentent l'agréable impression que produit l'aspect d'une terre fertile et bénie. Le paysage n'est ni grandiose, ni majestueux ; son caractère idéal et romantique parle plus au cœur qu'à l'imagination. Ce fut, du moins, l'effet qu'il produisit sur un jeune homme qui, depuis quelques jours, parcourait seul le Rheingau (bas Palatinat), consultant à peine son livre de voyage. Il s'inquiétait peu si tel point était le plus fréquenté, si tel lieu

avait été habité par les anciens Romains ; il voulait contempler de beaux sites, de ravissants paysages, et leur donner un attrait plus vif en les cherchant. Ce voyageur descendait de Niederwald vers Rudesheim ; mais, s'avancant toujours, il s'égara et se vit tout à coup dans une gorge sauvage. Était-ce le lit desséché d'un ruisseau, ou un sentier abandonné ? N'importe ; ce petit ravin, au sol tapissé de mousse, lui offrait un frais abri contre l'ardeur du soleil. Des noisetiers, des mûriers sauvages, des églantiers, du chèvrefeuille, couvraient ses deux pentes, au pied desquelles s'épanouissaient, au milieu de l'herbe fraîche, la campanule et l'œillet, tandis que le convolvulus étendait, d'un buisson à l'autre, ses tiges légères et ses fleurs roses. Le voyageur s'assit sous un noisetier qui formait un berceau naturel, ôta son chapeau de paille, regarda autour de lui, et respira à pleins poumons l'air embaumé qui remplissait la grotte fleurie. Excepté le chant du grillon et le bourdonnement des mouches, pas un bruit ne troublait le silence. Le voyageur ferma les yeux et s'abandonna à une douce rêverie. Après quelques instants, il regarda autour de lui s'il n'y avait pas dans la grotte la trace d'un sentier. Sa recherche fut infructueuse. En levant les yeux, il aperçut, à quelque distance, un pont étroit suspendu sur le ravin.

« Il est évident qu'il y a un chemin là-haut, pensa le voyageur. »

Au même instant, une femme sortit des broussailles qui couvraient le haut du ravin, passa d'un pas léger le petit pont et disparut dans le bois. Mais, auparavant, elle s'arrêta un instant, cueillit une branche de liseron et en orna son chapeau de paille. Cette courte halte suffit pour convaincre le voyageur que cette apparition n'était pas imaginaire.

« C'est étrange, se dit-il, pour me montrer le chemin, elle passe près de moi entre le ciel et la terre ! »

Un grand chien danois accourut en toute hâte à la suite de sa maîtresse.

« Quel charmant tableau que cette nymphe des bois accompagnée et protégée par un chien fidèle ! continua mentalement le voyageur en quittant son siège de mousse. On pense involontairement à une poésie d'Uhland. »

Au lieu de suivre les sinuosités du ravin, afin de rejoindre la nymphe des bois qui devait le conduire à des lieux habités, il escalada, à travers les broussailles épaisses, une des murailles de la grotte, marcha dans la direction du petit pont, et découvrit un sentier à peine visible qui traversait un jeune bois de hêtres.

« Dans quel ermitage peut demeurer cette dryade ? se demanda-t-il en avançant toujours. »

Tout à coup la forêt s'élargit, et un panorama enchanteur se déroula devant ses yeux. Il se trouvait sur une hauteur, et avait à ses pieds une vallée étroite, au milieu de laquelle s'élevait une élégante chapelle gothique ; et des collines boisées, semblables à des vagues vertes descendant des montagnes, renfermaient la vallée. Un profond repos, un religieux silence, formaient le caractère de ce ravissant paysage.

En face de l'église, une maison était adossée à la muraille naturelle que formait la colline.

« Si c'est l'habitation de la nymphe des bois, elle a une cellule ravissante et fort écartée du monde, murmura le voyageur en descendant le vallon et en se dirigeant vers la chapelle. »

Arrivé près de la porte, il aperçut le dogue qui releva la tête, le regarda avec des yeux intelligents, mais le laissa entrer, comme s'il avait su que dans la maison de Dieu personne n'a besoin d'être annoncé. La porte était entr'ouverte, et le premier regard du voyageur tomba sur la dame du bois. Elle était agenouillée à un autel latéral ; son chapeau, orné de la guirlande de liseron, ombrageait son visage ; et le voyageur ne put distinguer ses traits, car

elle tenait la tête baissée. Toute son attitude avait le cachet d'une si profonde dévotion qu'il en fut touché sans pouvoir se rendre compte de cette impression. Quelques paysans, qui priaient également, quittèrent successivement l'église. Le voyageur suivit un vieillard et lui demanda le nom de cette chapelle solitaire qui paraissait récemment construite. Il apprit que c'était Marienthal, un ancien lieu de pèlerinage du Rheingau. Pendant un demi-siècle, l'église était restée en ruine, et on avait été obligé de transporter l'antique statue de la sainte Vierge dans la paroisse de Geisenheim. Néanmoins, l'ancien sanctuaire étant resté en grande vénération, l'évêque de Limbourg avait fait reconstruire l'église, au moyen de dons pieux, et le pèlerinage promettait d'être de nouveau très-fréquenté ; car la Mère de Dieu est la Reine chérie du Rheingau. La maison vis-à-vis de l'église était habitée par des prêtres chargés du ministère du culte et du soin des pèlerins.

Le voyageur demanda son chemin et apprit qu'en passant par le vallon il arriverait à Johannisberg et, en suivant les montagnes, à Rudesheim et à Geisenheim.

Il remercia le vieillard et retourna à l'église. La porte en était fermée et le dogue avait disparu. L'étranger le regretta : il aurait aimé à revoir une fois encore la jeune femme priant, et planant de nouveau, mais d'une manière surnaturelle, entre le ciel et la terre.

Traversant un petit bois, le voyageur prit le chemin des montagnes, d'où l'on jouit d'une vue étendue sur les champs fertiles qui descendent jusqu'au Rhin, et le bordent des deux côtés, depuis la plaine qui entoure Mayence jusqu'à la chaîne de montagnes, près de Bingen, où se trouve la chapelle de Saint-Roch.

Le beau Rhin coulait majestueusement, tantôt caché aux regards par un abaissement du terrain et des groupes d'arbres, tantôt brillant à travers le feuillage, ou se montrant dans toute sa beauté, transformé par le soleil couchant en un miroir d'or.

Le voyageur était plus attentif à ce charmant paysage qu'à sa route. Les nombreux chemins et sentiers à travers les champs et les vignobles se ressemblent comme des frères. Fatigué et désireux d'arriver à Rudesheim, l'étranger regarda autour de lui s'il ne découvrirait pas quelqu'un qui pût le mettre dans la bonne voie. Il ne vit personne ; mais, près d'une colline, il aperçut une petite maison, probablement la demeure d'un vigneron ou d'un jardinier ; il y dirigea ses pas. Cette maison, malgré sa simplicité, avait un air gai et élégant, avec son large toit et sa parure de plantes grimpantes montant jusqu'au balcon en bois qui entourait une partie du premier étage. La vigne vierge, le jasmin, le chèvrefeuille, le lierre, des rosiers, tout cela s'entrelaçait autour du rez-de-chaussée, et le premier étage reposait sur cette verdure comme un nid sur un buisson.

« Voilà la plus ravissante habitation champêtre que j'aie jamais vue, » se dit le voyageur.

Et, franchissant la haie qui bordait le chemin, il se trouva sur le territoire du jardin.

Devant la petite maison, était une pelouse, du centre de laquelle s'élevait un massif de roses de toutes nuances. A côté, un groupe d'acacias et de catalpas ombrageaient une table, quelques chaises, et une fontaine dont l'eau s'écoulait dans un bassin de pierre commune. La fontaine était voilée par la plante gracieuse appelée chevelure de femme, et dont les boucles vertes et soyeuses tombaient sur les bords humides.

« Cette habitation, pensa le voyageur, n'est peut-être qu'un pavillon dans lequel on passe quelques heures du jour. De ce balcon, on doit avoir une vue superbe. »

Et il se dirigea vers l'escalier extérieur qui conduisait à la terrasse. A peine y posait-il le pied, qu'un dogue danois, qu'il reconnut de suite, parut sur la dernière marche et se mit à aboyer d'une façon si menaçante que sa voix ressemblait à celle du tonnerre.

« La nymphe du bois, la pèlerine, se dit l'étranger, s'est transformée en napée ; elle pourra me renseigner. »

Et il monta hardiment. Le dogue poussa un si terrible hurlement, en s'élançant vers l'inconnu, que celui-ci recula d'un pas. Au même instant, une voix s'écria :

« Paix ! paix ! Cerbère ! »

Et la maîtresse du bel animal s'avança sur le balcon jusqu'à l'escalier, mit sa petite main blanche sur la tête du gardien fidèle, et dit d'une voix mélodieuse :

« Que désirez-vous, monsieur ? »

Le voyageur ôta son chapeau et répondit avec le ton et les manières d'un homme bien élevé :

« Pardon, madame, croyant cette maison inhabitée, je voulais admirer la vue sur le balcon et me reposer un peu.

— Vous êtes libre de le faire, monsieur, si cela vous fait plaisir. »

Elle allait quitter l'escalier avec son Cerbère ; mais, avant qu'elle se retournât, le voyageur lui dit précipitamment :

« Madame, oserais-je vous prier encore de m'indiquer le chemin de Rudesheim ?

— Traversez le jardin par le chemin couvert de gravier ; passez près du petit château, et vous arriverez sur la grande route qui conduit, à droite, à Rudesheim, et, à gauche, à Geisenheim, » répondit la belle jeune femme.

Elle salua avec grâce et rentra dans la maison. Cerbère se coucha près de la porte, et permit au voyageur de monter tranquillement et de se rendre à l'extrémité du balcon, où il s'assit sur un banc.

« Quelle beauté merveilleuse ! disait-il en lui-même ; elle éclipse celle du paysage. Je donnerais tout au monde pour la voir une fois encore.... Mais ce n'est pas une jardinière avec laquelle on puisse entamer une conversation sur des roses grimpantes ! Dieu sait qui elle est. Quelle était admirable, placée de nouveau entre le ciel et la terre, comme un oiseau de paradis sur son nid de fleurs ! »

Le soleil couchant enveloppait de ses teintes de pourpre tout le paysage et lui prêtait un irrésistible attrait. Le voyageur y prêta peu d'attention : il cherchait à faire des découvertes sur le balcon. Derrière lui se trouvait une fenêtre ouverte ; mais il pouvait y avoir quelqu'un dans la chambre ; elle-même, peut-être !... Se levant et se promenant de long en large, il jeta avec précaution un regard dans cette pièce.

C'était évidemment une salle à manger : une table ronde au milieu, un buffet, des chaises couvertes en cuir brun, en formaient tout l'ameublement. Deux fenêtres se trouvaient également à l'autre extrémité du balcon ; mais elles étaient fermées par des persiennes ; et la vue se bornait, de ce côté, aux vignes qui couvraient toute la colline sur le penchant de laquelle la petite maison était située, entre le vignoble et le jardin. Comme cet examen n'apprit rien de plus au voyageur, il jugea convenable de se retirer au bout d'un quart d'heure. A son approche, Cerbère releva la tête ; mais, voyant l'étranger se diriger vers l'escalier, l'intelligent animal le laissa passer ; ensuite il semit, comme une barricade vivante, à son véritable poste, là où l'escalier joignait le balcon.

Prenant le chemin ensablé qui conduisait du gazon à une espèce de jardin anglais, le voyageur, avant de quitter ce bosquet de jasmin, de cytise, de sureau et autres arbrisseaux de ce genre, se retourna pour jeter un dernier regard sur la petite maison. En ce moment, on y ouvrait toutes les fenêtres ; mais une femme de chambre, et non la gracieuse inconnue, s'occupait de ce soin. Au même instant, une main délicate frappa vigoureusement sur le piano quelques accords auxquels succéda, après un rapide prélude, l'adagio de Beethoven, la Sonate pathétique. Le voyageur rentra dans le bosquet pour écouter sans être vu. Il était excellent musicien, et Beethoven était son compositeur favori.

Comment la ravissante maîtresse de cette paisible demeure arrivait-elle à ce mélancolique adagio, à ce soupir d'un cœur secrètement et mortellement blessé ? Quel jeu admirable ! quel doigté perlé ! quels sons doux et vibrants !

Il écouta avec délices jusqu'à la fin de l'adagio, dont le dernier accord expire, pour ainsi dire, dans la tombe. Le piano se tut. Après quelques minutes d'attente, voyant que tout restait muet, le voyageur partit, car le jour baissait, et il désirait quitter le territoire du jardin avant la nuit close.

Ce jardin avait un cachet étrange : des pyramides de cyprès, des parterres en forme d'étoiles, une magnifique allée de tilleuls, tout s'harmonisait avec l'antique petit château, près duquel le voyageur passa en dernier lieu ; et l'un et l'autre formaient un frappant contraste avec le chalet et son entourage. Toute la propriété avait un air agréable et même seigneurial qui plut extrêmement au voyageur. Chaque pouce de terre n'y était point traité comme un capital qui doit produire un intérêt.

La grande porte était déjà fermée ; et l'étranger parvint, par une petite porte latérale, au chemin planté de noyers qui s'étendait, jusqu'à la route de Rudesheim. Il passa la nuit dans cette ville, afin de pouvoir prendre le bateau à vapeur le lendemain matin.

En songeant aux divers et agréables tableaux qui avaient frappé ses yeux pendant la journée, il se dit : « Oui, tout cela est beau ! ravissant ! mais c'est la terre. Le plus beau... était entre la terre et le ciel ! » L'adagio de la Sonate pathétique retentissait encore à son oreille et traversait ses rêves.

Le lendemain matin, le ciel était gris et l'air humide. Il avait plu pendant la nuit. En attendant un bateau à vapeur, l'étranger voulut visiter les ruines de Brœmserbourg. Il se dirigea vers l'église de Rudesheim, qui est située sur une hauteur. Un grand crucifix, visible de tous les côtés, frappa ses regards. Ce crucifix était placé dans le cimetière, et un

énorme et vieux pommier étendait ses branches noueuses comme pour lui former un baldaquin naturel. Au pied de la croix se trouvait un banc près duquel une femme vêtue de noir et deux hommes étaient agenouillés. « C'est singulier, pensa le voyageur ; en ce pays, les gens prient sans gêne et partout. Jamais on ne voit chez nous un pareil tableau. » Cependant une autre femme, apparaissant sous la porte de l'église, regarda autour d'elle et se dirigea ensuite d'un pas rapide vers la croix. Le voyageur la reconnut, avec une joyeuse surprise, à sa taille svelte et élancée, à sa démarche légère. « Aujourd'hui, elle a bien l'air d'une pèlerine. Hier, elle portait une charmante robe d'été ; ce matin, elle a une robe grise, un manteau, un chapeau de paille et des bottines en cuir. Cette femme doit être une espèce de fée ; seule, une fée peut être aussi gracieuse dans un pareil costume. Où peut-elle aller en pèlerinage ?... Elle va certainement plus loin que Brœmserbourg. »

Lorsque la belle pèlerine s'approcha du banc, la femme en noir se leva, et elle allait prendre un panier et un parapluie placés à côté d'elle, mais l'étrangère la prévint et s'empara vite du panier. L'autre ne voulut pas permettre qu'elle s'en chargeât. Elles s'accordèrent enfin en ce que la femme en noir, qui était une religieuse, prit le panier, et la belle pèlerine le parapluie. « Elle porte vraiment le lourd parapluie de coton de sa compagne ! » murmura le voyageur avec dépit. Toutes deux passèrent près de lui. Il ôta son chapeau ; la jeune femme inclina gracieusement la tête comme une personne habituée à être saluée. Il les suivit du regard jusqu'à ce qu'elles eussent disparu ; puis il demanda à un maçon qui passait près de lui :

« Qui est-ce ? »

Il pensait à la pèlerine ; mais le maçon répliqua :

« Les servantes de Jésus-Christ qui servent les malades. »

Il les connaissait, car elles l'avaient soigné dans une grave maladie.

« La belle jeune femme fréquente donc humblement les servantes de Jésus-Christ, pensa le voyageur. Le matin, elle porte leur parapluie et sert avec elles les malades ; le soir, elle va en pèlerinage et joue la Sonate pathétique. Elle doit avoir une belle âme ! »

Puis il prit le chemin de Brœmserbourg.

LE CHALET.

C'était une magnifique matinée : tous les oiseaux chantaient ; toutes les fleurs exhalaient leur parfum ; toutes les abeilles bourdonnaient autour de l'allée de tilleuls en fleur ; toutes les herbes et toutes les feuilles étaient parées de diamants que la rosée y avait déposés, en tombant comme une fine pluie d'argent. Un léger zéphir parcourait les branches des arbres et des buissons et balançait mollement le feuillage ; peu à peu le soleil monta et darda ses rayons ; alors le feuillage devint calme et s'endormit, pour ainsi dire, jusqu'à ce que le vent du soir l'éveillât. Cerbère, étendu commodément dans l'herbe fraîche, saisissait avec sa gueule quelques mouches imprudentes bourdonnant autour de lui, et suivait du regard sa maîtresse. Celle-ci, marchant sans précaution sur le gazon autour du parterre de roses, cueillait les plus nouvellement écloses pour en faire un bouquet. Il n'est pas étonnant que, quelques jours auparavant, le voyageur eût été si surpris de la beauté de cette femme : la beauté a un irrésistible attrait, parce qu'elle est la plus parfaite image sortie de la main de Dieu. Lorsqu'elle se laisse deviner, son prestige augmente ; il diminue considérablement dès qu'elle s'expose à la vue. Le salon, la salle de bal, lui ravissent son plus grand charme : sa fraîche et innocente naïveté. Ici, dans la solitude de la campagne, parmi les arbres et les fleurs, était cachée une beauté merveilleuse. Grande, svelte, délicate, fraîche, nonchalante et vive, mélancolique mais souriante, elle ressemblait à un pastel de Rosalba. Sa riche et blonde chevelure avait la nuance qu'on nomme cendrée, et qu'on ne trouve que fort

rarement. Le blond dégénère en jaune ou en rouge ; il a perdu cette fine et douce teinte cendrée. De simples tresses formaient une couronne autour de la tête de la jeune femme. Elle la penchait légèrement, mais avec une grâce infinie, et la relevait parfois avec la vivacité d'une gazelle lorsqu'elle regardait quelque chose. Les yeux étaient la plus belle partie de son visage ; de grands yeux bleus fendus largement, dans lesquels se fondaient le sourire et les larmes, de même que la noblesse et la simplicité s'unissaient dans ses traits et dans tout son port. Comme la beauté la plus accomplie a toujours une petite imperfection, on aurait pu lui reprocher des épaules trop étroites pour sa taille, et une pose un peu courbée. Si c'était un manque de force et de santé, il lui donnait en échange une incomparable souplesse, une grande aisance de mouvements. Au temps du roi indien Nal, qui demandait pour femme une jeune fille dont le pied en courant sur le sable n'y laissât pas de trace, elle serait montée peut-être sur le trône des Indes. En ce moment, elle avait la tête découverte, car le soleil ne donnait pas encore dans l'allée des tilleuls, mais elle portait des gants de peau de Suède. Sa robe du matin était en piqué blanc.

Son bouquet terminé, elle alla à la fontaine remplir un vase d'eau, le plaça sur le bord, y posa les roses et les porta par l'escalier extérieur dans la salle à manger, où un domestique mettait le couvert pour le déjeuner de trois personnes. Elle lui donna quelques ordres dans une langue étrangère et se rendit au salon par un corridor étroit, sur lequel donnaient les chambres du premier étage. Ce salon était, comme elle-même, simple, gracieux, modeste et agréable. Là s'écoulait une noble vie ; on s'en apercevait en y jetant un regard. Un papier de couleur tendre, des rideaux et des meubles en toile perse à mille fleurs, tout s'harmonisait avec le paysage et le style du chalet. Ici, un piano à queue avec une étagère remplie d'excellente musique ; là, une bibliothèque pleine de bons livres ; plus

loin, une vraie table à ouvrage près de laquelle on travaillait sérieusement, car elle était chargée de plusieurs paquets d'étoffes de coton et de toile attendant les ciseaux et l'aiguille. Des fleurs sur toutes les tables ; des fleurs dans des vases, dans des pots et des caisses. Cet appartement était en même temps salon de réception et chambre de travail. A côté du salon se trouvait la chambre à coucher, meublée dans le même genre ; c'était la moitié de l'étage. La seconde partie, divisée en trois pièces, comprenait la salle à manger, une chambre inhabitée, puis une autre occupée par la femme de chambre.

Cerbère regarda joyeusement du côté du bosquet et battit la queue sur le gazon ; car, quoiqu' on ne pût encore apercevoir personne, on entendait deux voix de femmes, qui devinrent peu à peu plus distinctes. Alors le fidèle animal se leva et courut à leur rencontre, comme s'il avait dû leur souhaiter la bienvenue sur le territoire de sa maîtresse. Deux femmes sortirent du bosquet ; l'une, dans l'adolescence, fraîche et rose comme l'aurore ; l'autre, d'un certain âge, fort petite et contrefaite, mais dont le visage délicat et maladif avait une expression douce et agréable. Elle caressa la grande tête du chien pendant que la jeune fille courait vers la maison et s'écriait joyeusement :

« Bonjour, Doralice ! nous voici. »

Les visiteuses étaient M^{lles} Crescence et Eulalie de Derthal ; et Doralice Ghioray reçut affectueusement ses hôtes matinales.

M^{lle} Crescence était une âme paisible et élevée ; qui avait acheté son calme par de grandes épreuves intérieures, par des combats violents et secrets. Grâce à sa beauté, à son esprit, à ses charmes, elle avait été adorée, pendant son enfance, par ses parents et par son frère Erwin ; qui, ne possédant rien de ces avantages, et ayant douze ans de plus qu'elle, rivalisait de tendresse avec ses parents pour la charmante Crescence. Celle-ci unissait à l'amabilité le

meilleur cœur et le plus excellent caractère. De bonne heure, sa mère avait projeté un mariage entre Crescence et le fils de sa sœur ; et, presque depuis le berceau, on regardait dans les deux familles les enfants comme fiancés. Non-seulement cette pensée grandit avec Crescence, mais elle pénétra dans son cœur et le remplit tout entier. A la suite d'un rhume négligé, atteinte de cruelles souffrances, elle resta, après des années de tortures, contrefaite, défigurée, et dans un état maladif permanent. Il ne fut plus question d'une union avec son cousin. Tant que vécurent ses parents, la pauvre Crescence trouva dans leur tendresse redoublée une compensation à son bonheur détruit. Mais à leur mort, la tristesse et la solitude devinrent son partage. Elle vivait toujours au petit château chez son frère, au sein de sa famille, mais son cœur gâté et trop sensible ne se résigna à sa position qu'après des combats déchirants, par la conscience qu'elle avait d'être inutile ou facile à remplacer. Son frère, toujours bon et affectueux pour Crescence, avait néanmoins reporté toute sa tendresse sur sa femme et ses enfants. Elle ne comptait plus dans son bonheur, elle n'y ajoutait rien ; et chez sa belle-sœur, moins encore ! Partout elle était placée au second rang, partout elle se sentait privée de l'affection dont son cœur tendre et affectueux avait besoin. Mais avec la patience surnaturelle que donne la foi, Crescence accepta son affliction comme une croix purifiante pour l'esprit vaniteux et mondain de sa jeunesse ; et elle apprit toujours davantage à trouver sa joie dans le renoncement pour l'amour de Dieu. Lorsqu'elle eut dompté le moi, et fait abnégation d'elle-même en offrant journellement son contingent de sacrifices, elle fut remplie d'une grande paix qui réagit favorablement sur Doralice.

Dès que toutes les trois furent à table, Doralice dit en soupirant :

« Célestine est donc décidément fiancée à ce M. de Friedingen ? Hier soir, j'ai envoyé encore une fois à la

poste, et j'ai reçu quelques lignes rapides de notre mère. Elle me dit que la dernière difficulté est levée et que le frère aîné augmentera l'apanage du cadet.

— La dernière difficulté ! reprit tristement Mlle Crescence. Mais la véritable ? le premier et dernier obstacle, en fait-on mention ?

— Nullement, répondit Doralice. Ah ! chère tante, vous savez que cet obstacle n'en est pas un pour notre mère !

— J'aurai donc de nouveau un beau-frère anti-catholique ? Je ne comprends pas mes sœurs avec cette singulière fantaisie, s'écria Eulalie.

— Puissiez-vous ne les comprendre jamais ! répliqua Doralice avec douceur et tristesse.

— Pardon, Doralice ! dit Eulalie, qui se leva, embrassa sa sœur bien-aimée, et ajouta :

Je ne ferai peut-être pas mieux qu'elles.

— C'est trop ; s'écria Doralice en riant. Votre compassion pour vos sœurs ne doit pas aller jusqu'à approuver leur manière d'agir et à l'imiter.

— Lorsqu'on aime quelqu'un, on trouve pour le justifier des raisons qu'on peut s'appliquer à soi-même dans un cas semblable.

— C'est pourquoi il est nécessaire de s'habituer à distinguer la personne de ses actes, dit M^{lle} Crescence. Ainsi agit notre divin Modèle, Jésus-Christ, qui condamne sévèrement le péché, et a une si tendre pitié pour les pauvres pécheurs qu'il s'est fait crucifier pour eux. Ainsi agit notre sainte Église, dans laquelle réside le Saint-Esprit : elle nomme péché ce qui est péché, cherche à nous en détourner, à nous en inspirer de l'horreur ; mais pour nous, pauvres pécheurs, elle a de l'indulgence, de la pitié et des remèdes, quand nous le voulons. Et, même lorsque nous ne le voulons pas, elle prie toujours afin que les plus endurcis, les plus aveugles, se convertissent. Vos trois sœurs, Eulalie, n'ont pas été élevées comme vous, et vous

seriez peut-être tout autre que vous n'êtes si, depuis trois ans, vous aviez eu sous les yeux Doralice, qui répare tout ce qu'elle a négligé jadis par ignorance. »

Doralice jeta un regard de reconnaissance sur sa tante ; et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

« Célestine a eu également l'exemple de Doralice, observa Eulalie, et elle agit tout aussi légèrement.

— Mon enfant, répliqua M^{lle} Crescencce en souriant, si un bon exemple suffisait pour rendre les hommes raisonnables et vertueux, il n'y aurait plus de méchants et d'imprudents sur la terre ; car tous possèdent le plus sublime modèle en Jésus-Christ et dans les saints. On n'obtient point ici-bas le bien sans luttes. Comme Dieu est le bien suprême, et que le bonheur suprême consiste à aimer Dieu au-dessus de tout, on peut se figurer quels combats sont nécessaires pour s'élever à cet état, et y persévérer malgré toutes les tentations. La pauvre Célestine n'est pas encore parvenue jusque-là.

— Que la vie est lourde ! dit Eulalie en soupirant, comme si elle en avait déjà senti le fardeau sur ses jeunes épaules. Je chercherai à me procurer des ailes pour m'envoler de la terre..

— N'est-ce pas, vous les chercherez chez Lacmer ou chez Strauss ? dit Doralice en riant.

— Non, madame la comtesse, je ne veux que des ailes célestes.

— Doralice, avez-vous des nouvelles d'Henri ? vous amènera-t-il les enfants ? demanda M^{lle} Crescencce.

— Je n'ai pas reçu un mot, de lui ; mais il ne m'amènera pas les enfants, puisque je refuse ses conditions.

— Qui sait ? Des caractères aussi violents sont domptés quelquefois lorsqu'ils rencontrent une grande fermeté.

— Je crois, ma chère tante, qu'Henri doit être transformé intérieurement avant de s'avouer vaincu. La pauvre Suzanne l'a tellement gâté qu'il ne peut encore concevoir

que tout le monde ne le reconnaisse et ne le vénère comme l'autorité suprême.

— On ne peut comprendre comment le bon Dieu a dissous, par la mort précoce de notre pauvre Suzanne, une union extrêmement heureuse.

— Chère Eulalie, répliqua M^{lle} Crescence, ce qui est extrême est rarement selon la grâce ; et seul, le bonheur dans l'ordre est véritablement agréable à Dieu. Suzanne et Henri avaient un culte idolâtre l'un pour l'autre. Qui sait s'il aurait été de longue durée, s'ils n'auraient point eu d'amères déceptions, si quelque chose de plus douloureux que la mort n'aurait point suivi cette félicité sans bornes ? Toutes les inclinations, tous les sentiments inférieurs, se vengent par leur propre corruption, lorsqu'ils portent en eux-mêmes le germe de leur mort : l'excès !

— Je le répète, la vie est amère et pénible, dit Eulalie. On ne devrait pas tant se tourmenter pour devenir heureux ; car la mort arrive tout à coup et renverse l'échafaudage du bonheur.

— Et l'âme reste seule avec Dieu ! ajouta Doralice. Oui, c'est là le dénouement de chaque destinée humaine. Malheureusement, on songe peu à la fin lorsqu'on est au commencement de l'histoire. C'est ce que nous voyons de nouveau chez Célestine.

— M. de Friedingen se fera peut-être catholique, dit Eulalie.

— On se console toujours avec ce peut-être lorsqu'on veut se tranquilliser, répliqua M^{lle} Crescence. Il peut arriver tout le contraire.

— Au lieu de féliciter Célestine, je veux lui faire un bon sermon, dit Eulalie. » Puis elle alla au salon et se mit au piano.

« Ma chère tante, dit Doralice, j'ai reçu hier soir une lettre de Blanca.

— Hé bien ?

— Cette lettre est vraiment désolante.

— On devait s’y attendre ; néanmoins j’avais espéré secrètement que Blanca vous écouterait. Que vous dit-elle ? »

Doralice prit la lettre dans sa poche et lut :

» Chère Doralice, votre bonne lettre m’a causé beaucoup de joie : votre excellent cœur m’y parle si affectueusement ! Cela me fait toujours du bien.

« J’ai besoin de beaucoup d’affection. Plus je vois le monde, plus je deviens indifférente à son luxe, à ses brillantes futilités, qui, jadis, avaient tant de charmes pour moi. Des bals, des spectacles, de belles toilettes, de riches parures, une brillante maison, tout ce qui appartient à une grande existence, ne me réjouit plus. Ma position l’exige ; mais je n’y trouve aucune satisfaction. Mon esprit n’a de goût que pour le charme suprême de la vie : les arts. En les cultivant, on retrouve l’idéal : l’amour, l’élan passionné des sentiments, les jouissances de l’imagination, tout ce qui jette une teinte rosée sur l’aridité de la vie prosaïque, et offre une douce compensation aux pénibles réalités. Vous savez depuis longtemps comment je suis avec Spiridion. Nos penchants étant trop opposés, nous nous sommes rendus mutuellement une entière liberté, et nous nous en trouvons beaucoup mieux tous les deux. Il va de soi que nous observons les convenances. Sans avoir une existence commune, nous vivons convenablement l’un à côté de l’autre. Spiridion m’abandonne l’éducation de notre fils. Ce cher enfant doit être formé pour tout ce qu’il y a de plus élevé. Étant fort délicat, il doit nourrir son esprit des fleurs les plus exquises de la vie, et trouver, comme moi, son bonheur dans la sphère de l’art, autant qu’on peut l’atteindre ici-bas. Je me plonge dans la musique ! j’y nage ! elle remplit tout mon être. J’ai toujours d’excellents artistes près de moi. Vous devriez entendre nos trios ! des trios de Beethoven : piano, violon et violoncelle. Vous en seriez ravie ! De cette harmonie céleste, retentit une céleste

révélation qui m'enivre le cœur, le ranime et l'élève. La prière, la religion, qu'est-ce autre chose que de se sentir élevé au-dessus de soi-même par l'enthousiasme qu'inspirent les œuvres du génie ? Là je trouve non-seulement la consolation, mais la jouissance et le bonheur ; là j'oublie par moments que tout n'est pas couleur de rose autour de moi ; là je me console plus facilement de ce que le bonheur rêvé dans mon jeune âge ne s'est point réalisé. Oublier et supporter ! ces deux mots renferment la plus grande sagesse. C'est ce que reconnaît aussi le christianisme en prêchant le renoncement : se renoncer n'est qu'une autre forme de supporter. Je me réjouis sincèrement, chère Doralice, de ce que vous goûtez la paix ; mais je ne conçois point qu'on puisse la trouver uniquement dans la voie que vous avez choisie. Chaque âme a ses besoins particuliers ; chaque cœur ses propres penchants. Vous préférez la religion catholique ; ma religion est le culte du génie. Une éternelle beauté se révèle à nous deux : à vous dans l'œuvre de la rédemption, telle que la foi catholique la comprend ; à moi dans l'action du génie, qui, avec ses feux et ses éclairs, ouvre l'esprit à tout ce qui est divin. Votre cœur pourrait-il être assez étroit pour croire qu'on ne puisse remplir sa destinée que dans votre voie ? Quelle est notre destinée ? C'est le développement de nos facultés les plus nobles. Je ne puis me figurer rien de plus élevé. Eh bien ! pour ce développement., nous avons besoin d'un certain espace, car vous m'accorderez bien que l'un se trouve à l'étroit où l'autre est à l'aise. L'alouette ne peut nager, ni le poisson voler ; mais celle-là se trouve admirablement dans l'air, et celui-ci dans l'eau. Un grand génie a présidé à la création de l'univers ; pourquoi se serait-il montré petit et avare pour l'homme ? Je pense toujours à ce que dit souvent notre bonne et tendre mère : « Dieu est amour. » Tous, nous devons rendre hommage à l'amour, chère Doralice ; c'est ce qui nous unit, ce qui nous est commun ; c'est ce

qu'il y a de vrai et de céleste dans chaque culte. En aimant, nous remplissons notre destinée ; car rien ne développe aussi profondément nos plus nobles forces que l'amour. Je parle d'un amour délicat, élevé, qui doit rendre heureux nous et les autres. Alors nous ressemblons à l'amour infini ; alors nous nous unissons à la pensée divine d'où est sortie la création ; alors nous sommes en harmonie avec notre origine, nos ardents désirs, notre fin : nous nous abîmons dans l'amour ! Vous me demandez si je me sers des moyens de salut que nous offre l'Église, si je suis ses préceptes et fréquente ses sacrements. Je vous demande à mon tour : à quoi cela me servirait-il, chère Doralice ? Je me suis déjà approprié l'essence de ces préceptes, de ces pieuses coutumes : j'aime quelque chose de céleste. Je possède le noyau, et je laisse tomber l'écorce. Vous me demandez si je prie ; la prière, c'est un élan inspiré vers une région supérieure, où l'âme nage comme dans son véritable élément. Chère Doralice, lorsque j'entends ou que je joue une symphonie de Beethoven, j'élève, par la pensée, une église gothique dans laquelle je prie avec plus de dévotion et plus d'ardeur que dans une église de bois ou de pierre. Mon âme trouve son essor dans le temple de la nature ; et je me réjouis beaucoup d'un voyage que nous allons faire dans quelques jours. Nous nous proposons de passer l'été à Interlaken, et l'automne à Véveys. En disant nous, je comprends le petit Spiridion et moi ; des affaires importantes ont forcé le grand Spiridion à partir pour Bucharest.

« Ce voyage, qu'il veut faire dans le plus bref délai, est très-fatigant ; je n'avais aucune envie de l'y accompagner et de connaître les Valaques à longue chevelure. Je me suis donc décidée à aller en Suisse : l'air des Alpes me sera salubre, ainsi qu'à l'enfant. Un excellent virtuose sur le piano et sur le violoncelle m'accompagne. Sans musique, les glaciers et les lacs de la Suisse ne me plairaient point ; et l'air des montagnes ne me ferait aucun bien. Deux fois

par jour, mon petit Dion doit prendre un quart d'heure de leçon sur un clavier arrangé pour ses petits doigts. L'enfant a beaucoup de dispositions pour la musique, il faut les cultiver : car cela peut lui faire éviter Lien des écueils dans sa jeunesse. Comme je dois diriger toute son éducation, chargée d'une grande responsabilité, je ne puis rien négliger. Bientôt j'habiterai un chalet et là je penserai encore plus souvent à vous, ma chère Doralice. »

— N'est-ce pas une déplorable lettre ? ajouta Doralice avec des larmes dans la voix. Depuis le commencement jusqu'à la fin, position, pensée, sentiment, tout est faussé ! Quel mariage ! quelle éducation ! quel triste amour ! — et Spiridion la laisse faire, parce qu'il use lui-même de la liberté qui lui convient. Pauvre Blanca ! Elle marche dans les ténèbres, et elle tombera dans le précipice.

— Oui, pauvre Blanca ! répliqua M^{lle} Crescence. Belle, fière et vaine, à dix-huit ans, elle entra dans l'état du mariage comme dans une salle de bal : pour recevoir des hommages et s'enivrer des joies mondaines. Sans principes religieux capables de la diriger, elle était privée de tout soutien. La partie céleste de son être, n'étant ni développée ni cultivée, n'offrait aucun équilibre aux sentiments terrestres ; et elle a savouré avidement les joies du monde. Le pauvre Spiridion, incapable de se conduire lui-même, et moins encore de guider sa femme, l'a abandonnée au tourbillon contagieux d'une société recouverte d'un brillant vernis, mais profondément corrompue ; et, allant son chemin, il permet à Blanca de choisir le sien. Est-il étonnant qu'elle soit prise de vertige dans cette route où la lumière de la vérité est voilée, et qu'elle s'attache aux fictions de son imagination et aux passions qui naissent là où s'éteint la flamme de la foi ? L'impression que me fait sa lettre, c'est qu'elle semble vouloir se convaincre elle-même qu'elle a disposé sa vie d'après les exigences de la religion, de la raison et de la conscience. Tout ce qu'elle dit est

creux ou faux ; c'est une altération du vrai, ou une phrase vide de sens. Dieu est amour ! Oui ! mais de quel Dieu est-il question ? de Jupiter ? d'Osiris ? de Baal ou de Bardur ? Elle ne peut vouloir parler, avec saint Jean, de Jésus-Christ ; car notre Sauveur a établi une doctrine qui règle l'amour et ne tolère pas qu'il s'étende selon ses caprices. Ah ! chère enfant, il n'est que trop certain que le cœur humain s'attache au culte des idoles lorsqu' il ne sert pas Dieu ; et que le temple de l'âme dans lequel ne réside pas le Saint-Esprit, devient le champ de bataille de l'idolâtrie !

— Nous le savons, nous le sentons, dit Doralice ; néanmoins il faut un constant effet de la grâce pour nous détourner des idoles et nous diriger vers Dieu. Est-il quelque chose qui prouve davantage la faiblesse de notre nature blessée par le péché originel ? Nous avons un pressentiment des félicités du ciel dans l'amour saint et bienheureux ; et néanmoins nous sommes constamment en danger de nous laisser séduire et entraîner dans l'abîme de l'amour profane, comme si quelque puissance nous attirait dans l'enfer.

— Pauvre Doralice ! dit M^{lle} Crescence avec une tendre pitié.

— Non, chère tante ; dites riche et heureuse Doralice ! Je puis offrir à Dieu le sacrifice continuels de mon cœur ! »

Il en était ainsi. Après s'être séparé de Doralice, le comte Ghioray avait épousé une autre femme ; ou plutôt, il s'était laissé épouser. C'était un de ces hommes qui sont toujours dominés par les femmes. Très-vaniteux, sans force morale, Ghioray avait de ces élans passionnés auxquels succède bientôt l'indifférence ; et, trop paresseux pour opposer à ses passions ou aux événements aucune résistance, sans qu'il fût naturellement méchant, sa faiblesse le rendait souvent le jouet du mal.

Lorsqu'il épousa Doralice, elle lui plaisait beaucoup, et peut-être eût-il été fort heureux si sa mère l'avait voulu.

Ghioray était fils unique ; et, depuis son enfance, sa mère avait été pour lui un oracle. Lorsqu'il lui amena une belle-fille catholique sans savoir si elle serait la bienvenue, jamais encore il ne s'était permis un acte aussi téméraire. Jusque-là, consultant sa mère sur chaque pas de sa vie, sans s'en apercevoir, il avait reçu d'elle la direction. Quelque chose de semblable était arrivé pour son mariage : M^{me} de Derthal avec son « n'est-ce pas ? » et ses mains blanches croisées sur son cœur, lui rendait tout si agréable, éloignait si adroitement chaque difficulté, que, tant qu'il resta sous son influence, ils ne pouvaient manquer d'être d'accord. Quand il revint dans sa patrie, sa mère recouvra d'autant mieux son empire que Doralice n'en exerçait aucun ; elle croyait humblement que son mari devait la diriger, puisque, selon la disposition de Dieu, il était le chef et le maître. Le comte Ghioray, incapable de se faire à une idée si nouvelle pour lui, commandait à tort et à travers, seulement pour se conformer, en quelque sorte, aux désirs de sa femme qui ne cherchait qu'à le vénérer et à lui obéir.

« Est-ce là le bonheur ? se demandait souvent Doralice, en considérant sa brillante position. »

Elle n'avait pas les goûts mondains de Blanca ; et, distraite ou étourdie par les fêtes bruyantes, elle n'était point satisfaite. Son âme noble, son esprit délicat, son cœur tendre et fort à la fois, voulaient une autre nourriture que l'ivresse des plaisirs d'une vie dorée : il fallait à son caractère calme et sérieux quelque chose de plus élevé.

« Où réside l'amour ? » se demandait-elle en soupirant.

Sa piété, encore endormie, était sans force. Elle avait entendu prêcher l'amour de Dieu qui dérive de la foi, mais elle ne l'avait jamais vu pratiquer. De pieuses aspirations, un désir vague de tout ce qui est bon et beau, voilà les sentiments dans lesquels Doralice avait grandi ; voilà ce que M^{me} de Derthal nommait piété. Au lieu de baser la vertu sur la grâce, par une volonté soumise à Dieu, au lieu

de former ses enfants à l'abnégation, à l'amour du sacrifice, M^{me} de Derthal croyait obtenir le même résultat par le vague élan des sentiments qui devaient également embrasser le devoir. Elle oubliait que cet élan peut s'arrêter ou prendre une direction fausse, lorsque la passion s'en empare ; elle ne songeait point que, sans la boussole de la foi révélée, — ce guide sûr de la moralité, — le cœur peut échouer à mille écueils. Car, par le sophisme inhérent à la passion, le cœur se laisse séduire, dominer, et cède à tous ses penchants, à toutes ses convoitises. C'est la marque de notre nature déchue. Si le cœur n'a pour règle la lumière et la force immuable de la vérité divine, comment s'orientera-t-il dans ses chemins tortueux ?

Doralice ne voulait point être heureuse avec le monde et comme le monde, en se livrant aux jouissances et aux plaisirs qu'il offre ; elle ne se tourna pas vers les images de la terre, et ne perdit ni sa nature élevée, ni les dons de la grâce ; aussi, sa tendance morale vers l'infini conserva toute sa force, et elle commença à s'occuper des vérités de la religion ; mais elle le fit imparfaitement : elle n'avait ni livres, ni direction. La plupart du temps, elle vivait à la campagne, entourée de calvinistes. Il y avait une quantité de livres au château : toute la littérature philosophique française du dernier siècle ; les soi-disant classiques anglais et allemands ; toute la littérature frivole de l'époque : une foule de romans, de poésies, de pièces de théâtre. Doralice ne manquait donc pas de choix. Elle lut tel et tel ouvrage, et n'y trouva que tristesse. Jeune fille, elle avait mené une vie imaginaire avec ses poètes. Elle voyait l'amour dans une auréole, la douleur noble, le combat ardent, les larmes douces ; l'idéal facile à atteindre. Maintenant qu'elle se trouvait dans la réalité, elle ne pouvait y appliquer ses rêves poétiques, et ne voulait point s'attacher aux caractères dépeints dans les romans. Doralice passait, chaque année, une partie de l'hiver à

Pesth ou à Vienne. Elle y chercha et y trouva l'instruction religieuse, et de la force pour sa faible foi ; mais le monde l'appelait à ses fêtes ; et la musique du bal et de l'opéra assourdissait facilement la voix d'un guide spirituel.

Ce qui pesait le plus sur Doralice, c'étaient les dispositions hostiles de sa belle-mère et de sa belle-sœur envers elle. Ces deux femmes, zélées calvinistes, avaient l'idée fixe que la comtesse Ghioray voulait faire un catholique de son mari, pendant que la pauvre Doralice commençait seulement à devenir elle-même catholique.

Toutes les deux reprochèrent à Ghioray d'avoir agi d'une manière inexcusable et folle en consentant à ce que ses enfants fussent élevés dans la religion catholique : c'était chose impossible. Ghioray répondit fort ingénuement que ce projet échouerait par la difficulté de son exécution ; que Doralice était trop sensée pour ne pas le comprendre ; et qu'avec le temps, elle renoncerait à sa prétention. La postérité si vivement désirée se faisant toujours attendre, la mère et la belle-sœur de Ghioray y virent une punition de Dieu pour cette union mal assortie. Par leurs plaintes sur cette infortune, elles excitèrent au plus haut degré la mauvaise humeur et le mécontentement de Ghioray. Il souhaitait ardemment un héritier, afin qu'après sa mort toute la fortune des Ghioray n'échût pas à la branche aînée et catholique, brouillée, depuis trois siècles, avec la branche cadette et calviniste. Doralice eut beaucoup à souffrir. Elle supporta tout de son mari avec douceur ; elle regrettait, autant que lui, que ses espérances ne se réalisassent point ; mais elle témoigna la plus grande froideur à sa belle-mère et à sa belle-sœur. Cette faute de Doralice, dans la dure école de la vie, retomba sur elle : on la décria comme une femme sans cœur, sans affection pour son mari, et indifférente à ses plus chers intérêts ; on l'accusa de ne l'avoir épousé que pour son titre et sa fortune. On prétendit qu'elle le rendait très-malheureux, et

le repoussait par le seul sentiment dont elle fût capable : le fanatisme religieux.

Ces deux femmes allèrent si loin que Ghioray passa pour un homme fort à plaindre. Lui-même le crut ; car il était toujours l'écho de l'opinion qu'on lui imposait.

Un nouveau désastre frappa Doralice. Une nièce de sa belle-mère vint se fixer près de cette dernière. La belle Julie, femme séduisante et intrigante, venait de quitter le deuil officiel d'un mari peu regretté ; et ayant besoin de protection dans son état de veuvage, elle s'était réfugiée près de sa tante, avec la ferme résolution de choisir le plus tôt possible un autre protecteur. Le château qu'habitait sa tante n'était qu'à une demi-lieue de celui de Ghioray et de Doralice. On se voyait tous les jours ; la tante accordait à Julie une confiance illimitée ; celle-ci comprit vite la position, et se lia intimement avec la sœur de Ghioray, qui vivait souvent chez sa mère, pour remédier à la gêne que la dissipation de son mari avait apportée à ses intérêts pécuniaires. Il va sans dire que Julie prit une vive part au chagrin de ses parents ; qu'elle eut la plus touchante sympathie pour le pauvre Ghioray. Faut-il s'étonner que ce sentiment dégénérât en une vive affection ? La tante et la cousine n'en furent pas surprises. La blessante froideur qu'elles reprochaient à Doralice, augmenta à leurs yeux, à mesure que Julie, subjuguée pour ainsi dire par son amour, cherchait moins à le cacher. Ce cœur ardent était justement ce dont Ghioray avait besoin, ce qu'il désirait. Il n'eut aucun soupçon de la comédie de Julie. Il se figura candidement, grâce à sa vanité, qu'il avait éveillé une violente passion ; et il ne tarda pas à la rendre. Alors se passèrent les scènes les plus violentes. Julie, pâle et baignée de larmes, voulait partir, se punir par la séparation de troubler la paix de cette union — que pourtant elle avait volontairement détruite, — et parlait de s'ensevelir, avec son amour invincible, dans n'importe quel coin de la terre.

Ghioray la conjura de rester, lui affirmant qu'il ne pouvait vivre sans elle. Tous les deux se jetèrent aux pieds de Doralice ; ils la supplièrent d'avoir pitié d'un amour mutuel et ardent, de respecter ces sentiments du cœur, quand bien même ils lui causeraient, à elle, une peine passagère ; enfin, ils lui demandèrent de rompre un lien qui ne la rendait point heureuse et causait leur malheur.

Doralice ne connaissait point assez le cœur humain pour comprendre Julie : on n'acquiert cette triste connaissance que par des expériences amères ; mais sa nature droite, repoussée instinctivement par le caractère intrigant de cette femme, l'avait toujours évitée. Et cette Julie voulait maintenant la chasser du cœur et de la maison de son mari !

Doralice déclara avec dignité qu'elle voulait bien oublier et pardonner cette scène ; mais que, son mariage ayant été contracté pour la vie, on ne pouvait rompre cette union, qu'elle y donnât ou non son consentement.

La belle-mère prit le parti de son fils, et ne vit dans l'argument de Doralice qu'une « opinion romaine » sans aucune valeur pour les autres sectes religieuses, et abolie depuis des siècles, de même que la confession, la prêtrise, et autres coutumes antibibliques et impies. Ces réformes étaient très-nécessaires pour sauvegarder le bonheur de la vie et la paix des familles. Une malédiction pesait d'ailleurs sur ce mariage, Doralice n'ayant point d'enfant, et Ghioray désirant vivement un héritier de son nom et de sa fortune.

Julie serait peut-être plus heureuse. La famille ne devait pas s'éteindre ; les catholiques romains, eux-mêmes, le reconnaissaient, puisqu'un religieux, quand il était le dernier de sa race, obtenait la permission de rentrer dans l'état laïque et de se marier.

Doralice répliqua que cela pouvait être arrivé exceptionnellement dans une famille régnante, ou dans des circonstances extraordinaires, mais qu'on ne pouvait l'appliquer à sa position, puisque les Ghioray étaient fort

nombreux dans la ligne catholique. La vieille comtesse fut encore plus courroucée ; Julie versa des torrents de larmes ; et toutes ces scènes causèrent à Ghioray une surexcitation passionnée. Sa sœur se mit de la partie et augmenta le trouble général. Trahie par son mari, persécutée par ses parents ; sans soutien, sans protection, sans amis ; éloignée des siens, Doralice eut la pensée de se rendre auprès de sa mère pour examiner cette triste position et la route à suivre, puisqu'il lui était impossible de se concerter avec elle par écrit sur bien des choses que M^{me} de Derthal devait connaître pour juger convenablement la situation. Ghioray consentit avec joie à ce voyage. C'était un grand allègement pour lui de perdre Doralice de vue. Elle lui dit, en lui faisant ses adieux, qu'elle partait pour chercher force et courage, et lui donner le temps de réfléchir sur ce qu'il avait à faire. Elle le pria de résister à la mauvaise influence qui le poussait à un acte indigne de lui ; car il lui avait juré fidélité, et il ne trouverait que dans l'accomplissement de cette promesse le bonheur vrai, le repos de la conscience et la paix de l'âme. Ghioray fut fort touché. Si Doralice avait fait une scène passionnée, elle l'aurait subjugué, soustrait à l'influence de Julie, en l'emmenant dans sa patrie ; peut-être eût-elle remporté la victoire. Mais elle ne pouvait se servir de telles armes. Sincère, douce, noble comme elle l'était, elle compta trop sur la bonne volonté de son mari et sur la force pénétrante de la vérité. L'Écriture sainte dit avec raison : « Les enfants de la terre sont plus sages que les enfants de la lumière, » c'est-à-dire plus aptes à remporter des avantages temporels ; car ils ne dédaignent aucun moyen. Par son voyage, Doralice laissa le champ libre à Julie. Ghioray tomba entièrement sous son empire, pendant que sa. mère et sa sœur, expliquant à leur manière ce pas irréfléchi de la pauvre Doralice, soutenaient triomphalement que Doralice n'avait jamais aimé son mari,

car elle allait au-devant de la séparation ; elle y travaillait puisqu'elle le quittait dans ce moment critique. A peine arrivée chez M^{me} de Derthal, Doralice reçut une lettre de Ghioray. Il lui annonçait qu'on avait commencé les démarches pour le divorce. M^{me} de Derthal fit de vifs reproches à sa fille de ne pas être restée à son poste, comme un bon soldat, et de n'avoir pas attendu qu'on la repoussât violemment de la maison Ghioray aurait peut-être redouté un tel scandale. Doralice répondit tristement :

« Ghioray l'aurait redouté, peut-être ; mais Julie ! plus grand sera le scandale, plus elle sera contente, car il deviendra plus difficile à Ghioray de la quitter. Elle se compromet volontairement pour atteindre son but : elle veut devenir la comtesse Ghioray en passant sur moi et sur mon bon droit. Ah ! chère mère, qu'il est difficile de rester à un poste où l'on voit constamment offenser Dieu ! mais, vous avez raison, j'aurais dû m'humilier davantage et attendre l'extrémité.

Elle répondit à son mari dans le même sens qu'elle lui avait toujours parlé : avec simplicité, avec calme, sans reproches ni plaintes ; mais aussi sans reconnaître sa manière d'agir comme légitime. Julie lut cette lettre et affirma que chaque parole glaçait le cœur. M^{me} de Derthal écrivit sur un autre ton à son beau-fils ; mais elle avait trouvé sa maîtresse dans la belle et rusée Julie.

Elle n'obtint rien. Le divorce fut prononcé, et Ghioray épousa sa cousine.

A vingt-trois ans, Doralice vit son existence brisée, et se trouva dans la position la plus triste, la plus pénible, la plus dangereuse que puisse avoir une femme. Mariée et abandonnée ; liée et libre en apparence ; forcée, non par choix, mais par le tort d'autrui, à renoncer au bonheur terrestre, il lui fallait garder une chaîne supportable seulement quand deux êtres la portent en commun, et dont tout le poids pesait maintenant sur elle seule.

Mais elle se résigna à son sort et l'accepta avec un grand et humble cœur. Son caractère se développa rapidement dans ces épreuves ; son esprit se mûrit et lui donna la conscience de la voie qu'elle devait suivre. Cette voie était solitaire, c'est pourquoi elle résolut de se tenir éloignée du monde autant que possible. Elle se fixa auprès de sa mère, mais d'une manière indépendante.

Doralice fit reconstruire, selon son goût et ses besoins, une petite maison presque tombée en ruine, située au bord du jardin, et qui avait été occupée jadis par un fermier du vignoble. Elle s'y établit avec les domestiques qu'elle avait amenés de la Hongrie. Elle jouissait ainsi de la protection et de la consolation de la vie de famille, sans être sous la domination de sa mère, qui aurait ajouté une nouvelle charge au fardeau si lourd de sa vie. M^{me} de Derthal avait arrangé de son mieux les affaires pécuniaires de sa fille avec son beau-fils. Doralice lui avait abandonné volontiers ce soin ; elle dit seulement :

« Je n'ai pas épousé Ghioray pour devenir riche, et je désire si peu maintenant que je n'accepterais rien de lui, si je possédais de mon côté un peu de fortune.

— Vous êtes toujours dans les nuages, ma chère fille ; vous êtes toujours trop céleste pour notre misérable terre, répliqua M^{me} de Derthal tendrement. Non, mon enfant, eussiez-vous des millions, votre mari devrait néanmoins pourvoir à votre existence. C'est son devoir et votre droit, comme comtesse de Ghioray. On doit d'autant plus tenir à son droit qu'on souffre déjà des torts criants. »

Pendant que Doralice faisait construire sa petite maison, et réfléchissait au moyen de régler sa vie et de ne pas être dans la société un membre inutile, la grâce céleste vint au secours de son âme pleine de bonne volonté. Dans un lieu voisin il y eut une mission. La création, la rédemption, la sanctification de l'homme, c'est-à-dire la vieille et éternellement jeune nouvelle de l'Évangile fut exposée aux

fidèles, dans une série de sermons, par des religieux voués à l'apostolat.

De grands saints qui connaissaient parfaitement le cœur humain, tels que saint Alphonse de Liguori, saint Vincent de Paul, saint Ignace de Loyola, ont trouvé dans ces missions un des moyens les plus efficaces de relever la vie chrétienne dans des paroisses entières, de réchauffer une foi tiède, de nourrir et d'animer une piété ardente. Pour le cœur humain, si mobile, la nouveauté a toujours du charme ; et, quand bien même le curé, aimé et vénéré, prêcherait mieux que le missionnaire, son tort serait de prêcher d'une année à l'autre. Puis, lorsque six jours d'étourdissantes affaires s'écoulaient entre chaque sermon, on a tout le loisir de les oublier. Des prêtres étrangers arrivent comme des messagers célestes. Ils ne connaissent personne, ne s'occupent de rien, vont à l'autel, au confessionnal, se sacrifient en prêchant, en réconciliant Dieu et les âmes ; et, après une, deux ou trois semaines, ils partent tels qu'ils sont venus : pauvres, sans prétention, sans récompense. Ils n'ont prêché que la vieille doctrine chrétienne, une et révélée ; mais les vérités fondamentales se succèdent dans une exposition rapide faite journellement.

Le rapport d'unité qu'ont entre eux ces sermons devient évident ; et on ne peut en manquer un sans perdre le fil et sentir une lacune dans l'enseignement. Ils captivent l'attention, et fixent la pensée sur le but de toute mission : la conversion, le salut des âmes. Voilà ce qui donne à la doctrine qu'annonce l'Église catholique, depuis le temps des apôtres, une force si puissante qu'il n'y a qu'un petit nombre de chrétiens, dont le cœur est inaccessible aux sentiments élevés, à rester dans l'indifférence. Le fruit ordinaire de la mission est l'accroissement de la piété, le changement des mœurs, la conversion des pécheurs endurcis depuis longtemps. Une mission éclaire l'esprit et la raison, attendrit le cœur, gagne la volonté. L'homme ne

peut résister : la vérité le frappe, les torrents de l'amour divin l'entraînent ; et, subjugué, il aspire à se réconcilier avec Dieu.

Doralice tomba dans la mission comme dans l'élément après lequel son âme soupirait. Tout le dogme catholique se déroula devant elle dans une immense clarté : dans sa hauteur sublime et dans toute sa profondeur. Ce dogme, si simple qu'il est accessible à l'esprit d'un enfant, est si merveilleusement grand, que le plus vaste génie ne peut l'épuiser avec les arguments les plus forts et les plus subtils ; si merveilleusement attrayant, que, comme le ciel couvert d'étoiles, il déroule devant l'esprit méditatif ses douces et brillantes constellations ; si merveilleusement puissant, qu'il dissipe, comme le soleil, les ténèbres les plus épaisses.

Jamais la beauté de la vie de la grâce ne s'était manifestée ainsi à Doralice et ne lui avait paru aussi facile à pratiquer.

D'après cette mesure, elle se jugea elle-même ; elle examina ses actes, son vouloir, ses efforts ; et elle s'avoua sincèrement qu'elle était à peine entrée dans le cercle extérieur de l'ordre de la grâce et qu'elle ne s'agitait qu'à la surface. Combien elle était éloignée de la source et du foyer : l'amour de Dieu ! Elle assista à toute la mission et ne manqua aucun sermon. On était au mois de décembre. Cela n'empêcha pas Doralice de sortir tous les matins à cinq heures, pour entendre la première messe, à la grande inquiétude de M^{me} de Derthal. Elle revenait dans la matinée et repartait dans l'après-midi. Jamais ses chevaux n'avaient eu un temps plus pénible. M^{lle} Crescence l'accompagnait presque toujours ; quelquefois aussi Célestine, mais sa mère lui défendait de sortir le matin et le soir.

« C'est un grand sacrifice de ne pouvoir assister toujours à ces admirables instructions, disait M^{me} de Derthal ; mais

on est obligé de s'imposer des privations pour ménager sa santé. Célestine n'est pas faite pour une telle fatigue du corps et de l'esprit, et je reste à la maison pour la consoler.

»

Célestine n'avait pas besoin de cette consolation. Elle était peu disposée à subir une influence religieuse. Il n'était pas question d'Eulalie. M^{me} de Derthal trouvait fort inutile d'envoyer des enfants au sermon. A quoi bon ? Un enfant est déjà si pieux et si pur, qu'il ne pourrait devenir meilleur en fréquentant l'église. Il pourrait même y entendre quelque chose qu'il ne doit pas savoir. M^{me} de Derthal n'emmenait donc pas Eulalie lorsqu'elle daignait assister à un sermon ; chaque fois qu'elle en revenait, elle ne manquait pas de dire :

« Si je n'étais une fidèle catholique, je devrais le devenir après une telle instruction. Les Pères comprennent comment mettre d'accord les enseignements de la foi et de la raison. »

Eulalie demanda naïvement :

« Les Pères, chère maman ? Est-ce que Jésus-Christ n'a pas enseigné cela dès le commencement ?

— Certainement ! répliqua Mme de Derthal, un peu surprise. Mais les Pères ont le talent de l'expliquer avec clarté et justesse. »

Eulalie n'avait pas été en vain l'élève de miss Vernon.

Comme un papillon qui vient de quitter sa chrysalide, prend son vol, en se balançant sur ses ailes à peine développées, s'exerce, et voltige joyeusement sur les fleurs, ainsi Doralice sortit de cette mission bénie. Elle était devenue réellement ce que sa mère se figurait être : une fidèle catholique. Jusque-là, elle avait été dirigée par son esprit naturellement pieux ; mais elle reconnut qu'avec cela, semblable à la chenille, elle avait rampé, et n'avait eu aucune idée de l'immense richesse intérieure de la vraie vie catholique qui, par l'union réelle avec l'Homme-Dieu,

Jésus-Christ, rend les pauvres hommes ici-bas compagnons des bienheureux, et les fait participer à la félicité telle qu'elle doit être sur la terre pour obtenir celle de l'éternité : la félicité de souffrir et de porter la croix.

« Désormais ma vie sera ainsi, dit Doralice au pieux Père qui était devenu le guide de son âme. Je dois m'efforcer toujours davantage de détacher mon cœur de la terre ; car j'y suis placée comme une étrangère qui ne peut avoir aucune prétention, et qu'on repousserait et humilierait si elle se permettait d'en monter. »

« Paix aux hommes de bonne volonté, » chantaient les chœurs dans cette sainte nuit qui vit le Sauveur du monde dans la crèche de Bethléem.

Cette promesse s'accomplit tous les jours. Là où un cœur, fût-il pauvre, étroit ou obscur, reçoit avec une bonne volonté Jésus-Christ, là entre la paix.

Peu à peu, Doralice commença à aimer la solitude. Elle remplissait ses jours d'utiles occupations ; dans ce calme uniforme, s'apaisèrent l'inquiétude et l'irritation qu'elle avait conservées du passé.

Quelque temps avant son arrivée au petit château, miss Vernon avait été appelée à Rome, où son frère était sur le point de faire le pas qu'il avait si amèrement blâmé chez elle, quelques années auparavant : il voulait entrer dans le sein de l'Eglise catholique. Jusqu'à ce qu'on trouvât une autre institutrice, Doralice en occupa la place près d'Eulalie ; et même, lorsqu'il y en eut une nouvelle, elle n'abdiqua pas entièrement, et continua à diriger sa chère sœur. Eulalie confiait à Doralice tout ce qu'elle entendait et apprenait, afin qu'elle jugeât si tout était conforme à la vérité catholique. La nouvelle institutrice était une Écossaise, une chrétienne biblique, comme elle se nommait ; du reste, une personne pleine de talents et d'instruction : Doralice n'aurait pas été la fille de sa mère si elle n'eût été fort attachée à sa famille, quoiqu'il s'y manifestât maintenant plus de différentes directions

qu'avant son mariage. Ses rapports avec M^{lle} Crescence exerçaient une bienfaisante influence sur elle ; car elle voyait dans la vie calme de sa tante, purifiée et éclairée par la lumière de la foi, un consolant modèle du sacrifice et du renoncement. M^{me} de Derthal avait toujours cherché à éloigner autant que possible ses filles de sa belle-sœur.

Elle craignait que sa piété ne fût contagieuse, parce qu'elle était douce et aimable.

« C'est très-beau et heureux pour la pauvre Crescence, si peu graciée de la nature, pensait M^{me} de Derthal ; mais pour mes enfants cette piété serait excessive. »

Doralice, dans la position indépendante dont elle jouissait actuellement, pouvait fréquenter librement sa tante. Puis, dans la grande famille de Jésus-Christ, elle avait adopté les pauvres pour ses frères et ses enfants ; et c'est un champ où la plus grande activité ne manque pas de travail. La musique et les livres lui offraient une agréable distraction ; et ainsi le souvenir des joies et des peines de son mariage s'abîmait toujours plus profondément dans le grand océan de l'oubli qui s'étend dans chaque cœur, si petit qu'il puisse être. Néanmoins, ses yeux se remplissaient parfois de larmes, son âme était accablée de tristesse, comme cela arrive à tous les mortels, qu'ils soient enivrés de bonheur ou déshérités de la fortune ; mais alors elle se prosternait au pied de la croix.

LORD HENRY.

A la joyeuse surprise de Rodrigue, son frère, Conrad de Friedingen, arriva à Ems. Conrad aimait Rodrigue d'une tendresse presque paternelle, et il désirait vivement connaître sa fiancée. En outre, son médecin lui avait conseillé les eaux d'Ems avant la cure du raisin.

Lorsque Rodrigue présenta son frère à M^{me} de Derthal, elle soupira involontairement : « Si Eulalie avait deux ans de plus !... un an seulement ! »

Ce désir, excité par la brillante fortune de Conrad, était puissamment secondé par l'agrément de sa personne. Son extérieur et ses manières distingués, son esprit cultivé, plaçaient le pauvre Rodrigue, malgré son ton de parade, ou justement à cause de cela, tout à fait dans l'ombre.

L'état maladif de Conrad fut une consolation pour M^{me} de Derthal. Il lui fallait certainement une ou deux années pour remettre sa santé ; Eulalie aurait alors dix-sept ans ; il devenait donc nécessaire de rendre le cercle de famille si agréable à Conrad qu'il ne se trouvât nulle part mieux que là. Le premier résultat du gracieux accueil de M^{me} de Derthal fut le consentement de Conrad à augmenter l'apanage de Rodrigue.

« Eh bien ! comment trouves-tu Célestine ? demanda Rodrigue à son frère. N'est-ce pas une ravissante jeune fille ? Quelle main ! quelle taille ! quel caractère gai et aimable ! quelles manières simples et élégantes ! Elle est charmante même lorsqu'elle monte à âne ; exerce dans lequel peu de femmes, sur mon honneur ! peuvent la surpasser ; quoique toutes aient, ici, une passion

malheureuse pour ces misérables promenades à âne. Je l'y accompagne naturellement. Que ne fait-on pas par amour ! Eh bien ! dis-moi, Célestine n'est-elle pas un ange ?

— Oui, mon cher Rodrigue, répliqua Conrad, en souriant, oui ! Je désire seulement que tu la trouves encore telle dans dix ans.

— Et M^{me} de Derthal ? quelle charmante femme ! Elle a quelque chose de si doux, de si caressant... ; elle est si étonnamment bien conservée, qu'elle est encore fort belle. Sur mon honneur ! en la voyant je pense toujours : O gracieuse petite chatte, pourriez-vous avoir des ongles ! Sur mon honneur ! voilà ce que je pense. »

Conrad, ne pouvant supporter les secousses de l'âne, à cause de sa poitrine malade, M^{me} de Derthal se promena en voiture avec lui et les fiancés. Elle put ainsi causer tranquillement avec Conrad, et apprendre à le connaître afin de lui mieux faire accepter son plan. Il devait s'établir pendant l'hiver à Rudesheim, ce Nice du Rheingau : — assertion qui n'avait jamais été faite, mais qu'elle voulut soutenir par Dieu sait quelles guérisons. — Un jour ils visitèrent les ruines de l'abbaye de bénédictins d'Arstein, situées sur un rocher, près de la Salm, dans un lieu solitaire et romantique. Quelque chose dans le panorama rappela à Conrad la belle pèlerine de Marienthal. Il demanda à M^{me} de Derthal :

« Connaissez-vous, dans le Rheingau, une Jeune femme qui se promène accompagnée d'un grand dogue danois ?

— Il est possible que je la connaisse, répondit M^{me} de Derthal ; mais vous devez me la décrire plus exactement.

— Ce me serait difficile ! elle m'a fait l'effet d'une rose sauvage.

— Ah ! ce sera Doralice, dit M^{me} de Derthal, en souriant.

— Oui, c'est Doralice ! s'écria Conrad, vivement.

— Vous la connaissez donc ?

— Personne sur la terre ne s'appelle Doralice ; c'est pourquoi ce doit être elle qui plane toujours entre le ciel et la terre. » Et il dit comment il l'avait vue, puis il ajouta :

« Qui donc est cette Doralice ?

— Ma fille aînée. »

La surprise et la joie brillèrent dans le regard de Conrad ; mais il s'assombrit subitement lorsque M^{me} de Derthal ajouta :

« Doralice Ghioray.

— Elle est mariée et se trouve en visite chez sa mère ! se dit Conrad. » Il lui parut étrange, même incroyable, que cette femme aérienne fût mariée. Néanmoins, il se réjouit infiniment de faire sa connaissance et d'entrer avec elle dans des rapports plus étroits. Mais où était le mari de cette ravissante Doralice ?

Il l'apprit bientôt. M^{me} de Derthal parla d'une manière touchante des chagrins qu'éprouvaient les mères des malheurs de leurs filles. Elle aussi avait les siens : Suzanne était morte ; Doralice, séparée d'un mari qui avait épousé une autre femme.

« Ah ! pensa Conrad, voilà pourquoi elle connaît la douleur ! voilà pourquoi elle joue si admirablement l'adagio de la Sonate pathétique. » Ces renseignements lui furent très-agréables. Il croyait, dans son illusion sur la dissolubilité du mariage, que cette femme était libre comme il convenait à une fille de l'air.

Le traitement de M^{me} de Derthal fini, elle quitta Ems, après avoir fixé le mariage du jeune couple à l'automne. Pour ses trois autres filles, elle n'avait jamais hésité aussi longtemps. « Je n'avais pas besoin alors de m'occuper de l'arrangement d'une maison, et cela demande du temps, » disait-elle. C'est qu'aucun de ses trois gendres n'avait un frère qu'elle désirât captiver. Plus elle éloignait le mariage, plus Conrad restait dans la famille, et Eulalie était dans l'âge où la beauté se développe chaque jour. M^{me} de

Derthal eut soin de ne pas laisser soupçonner sa pensée. Elle invita simplement et gracieusement Conrad à venir la voir lorsqu'il serait à Rudesheim ; il trouverait chez elle un excellent piano, et en Doralice et miss Dundée deux bonnes musiciennes. Elle partit d'Ems contente du présent et remplie d'espérance pour l'avenir.

Pourquoi M^{me} de Derthal était-elle si impatiente de marier ses filles ? est-ce que dans le mariage tout est couleur de rose ?... Oh ! non !... Quand tous ses enfants auraient quitté sa maison, ne resterait-elle pas seule ?... Oui. Néanmoins, elle partageait la manie de bien des mères qui, à peine leurs filles sorties de l'enfance, regardent comme un point d'honneur, comme une satisfaction de vanité, de leur trouver des maris. Eulalie était encore dans l'adolescence, et déjà M^{me} de Derthal projetait un plan de conquête.

Son gendre, lord Henry Enisdale, était arrivé au château peu de temps avant elle. La mort avait promptement détruit l'heureuse union de lord Henri. Veuf depuis un an, il avait pleuré son adorable Suzanne près de sa tombe. Mais on ne peut pleurer toute sa vie un bonheur perdu. Les larmes tarissent, la douleur diminue, et le chagrin entre alors dans une phase nouvelle et fort amère : le cœur se sent vide, et il s'aperçoit qu'il ne sera pas toujours inconsolable. Lord Henry voulut ranimer sa douleur et son amour dans le lieu que Suzanne avait aimé et où elle était morte ; et il revint dans la patrie et dans la demeure de sa femme.

Lord Henry, avec un caractère énergique, s'adonnait vivement à toutes ses impressions ; mais, la passion apaisée, il ne savait plus que faire de lui-même, du monde et de la vie : il tombait dans le spleen. Si la loi divine eût éclairé, dirigé et dominé cette énergie, il aurait pu devenir un homme remarquable ; il n'était qu'un homme excentrique dans toute l'étendue du mot. Il lui manquait un

centre autour duquel il pût réunir ses forces morales comme autour d'une sainte bannière ; et, faute de les concentrer, il les dissipait. Après avoir obtenu, moitié de gré, moitié par ses instances, le consentement de son père, lord Emisdale était entré dans la marine. Le danger, le mouvement, l'empire sur les éléments, tout ce qui donne un grand caractère à la vie du marin le charma. En outre, l'Angleterre était la reine des mers, il voulait aider à étendre son glorieux empire ; car l'Angleterre était son idole, et la grandeur de sa patrie, son culte.

Le culte idolâtre est aveugle. Il ne voyait, n'écoutait, ne jugeait que d'après la mesure de son enthousiasme ; hors de là, rien n'existait pour lui. Il alla aux Indes, fit la guerre de l'opium en Chine, et s'enivra de la puissance et de la grandeur de son pays. Sa mère mourut et son père tomba dans une maladie de langueur. Lord Henry quitta sans hésitation sa carrière si conforme à ses goûts, pour se dévouer entièrement à son bien-aimé père, dont il avait été séparé pendant de longues années. L'ayant accompagné à Nice, il y fit la connaissance de Suzanne. Elle devint pour lui une nouvelle et violente passion, qui augmenta à mesure qu'une affection de poitrine se développait chez la jeune femme et faisait craindre les suites les plus funestes sans qu'elle en eût aucun pressentiment. Elle se trouvait excessivement heureuse. Avec une indicible tendresse, elle s'attacha à son mari, et n'eut d'autre désir que les siens, d'autre opinion que son jugement, qu'elle regardait comme infailible, d'autre loi que sa parole. Il ne lui remplaçait pas Dieu, il était lui-même son Dieu. Elle sentait bien ses forces décliner ; mais, comme tous les malades affectés de la poitrine, elle avait mille sujets de consolation. Le dernier hiver, elle le passa à l'île de Madère. Mais en vain ! la jeune flamme de sa vie s'éteignait peu à peu. Elle souhaita de revenir dans sa patrie, auprès de sa mère et de ses sœurs. Lord Henry, heureux de remplir tous ses désirs, espéra que l'air du Rheingau opérerait pour Suzanne le miracle que

l'île de Madère n'avait pu faire, car il lui semblait impossible de la perdre. C'était un tableau touchant de voir cette belle jeune femme aux joues amaigries et couvertes d'une vive rougeur, aux yeux enfoncés et brillants, au corps penché, à la voix affaiblie ; et, à côté d'elle, un grave jeune homme d'une beauté mâle, la surveillant et la soignant tendrement ; écoutant chacune de ses paroles, suivant chacun de ses regards, s'efforçant avec une peine indicible de cacher son inquiétude, afin qu'elle n'en fût pas alarmée. Lui-même cherchait à se faire illusion sur l'état de sa femme. Et, au milieu d'eux, leurs charmants enfants ne se doutaient ni du danger de leur mère, ni des soucis de leur père.

M^{me} de Derthal entra entièrement dans les vues de lord Henry de bercer et d'endormir Suzanne dans ses espérances. Doralice songeait à l'âme immortelle de sa pauvre chère sœur, et ne trouvait un écho de son chagrin que dans le cœur de M^{lle} Crescence. Lord Henry appartenait à la haute Église, « the established church. » L'Église établie, comme l'indique le mot remarquable qu'on entend si souvent en Angleterre, « the established church, » est l'Église dont le chef porte la couronne de la Grande-Bretagne ; elle est pour ainsi dire identifiée avec la puissance et les lois de l'Angleterre. C'était assez pour que lord Henry y fût attaché. Suzanne aimait et approuvait, comme une enfant docile, tout ce qu'il aimait et approuvait, et Doralice craignait qu'elle n'eût embrassé l'anglicanisme. Il était malheureusement évident depuis longtemps qu'elle n'était plus catholique, puisqu'elle ne fréquentait plus les sacrements et s'abstenait de l'observance des commandements de l'Église. Du reste, elle s'était elle-même exclue de l'Église, du moment qu'elle avait contracté un mariage dans lequel les enfants devaient appartenir à une autre religion. Doralice s'étant concertée avec sa tante, toutes les deux prirent la résolution de parler à lord Henry.

Dans un moment où ils étaient seuls, Doralice lui dit avec les larmes aux yeux :

« Mon cher Henry, nous ne pouvons nous faire plus longtemps illusion sur l'état de Suzanne. Ne devrions nous pas chercher à lui procurer des consolations divines ? »

Lord Henry regarda Doralice avec étonnement.

« Que voulez-vous dire, Doralice ?

— Ne devrions-nous pas la préparer doucement au grave moment où son âme paraîtra devant le trône de Dieu et sera forcée de rendre compte de sa vie ?

— Cet être céleste n'a pas besoin de s'y préparer, s'écria-t-il dans une vive excitation. Toute sa vie n'est qu'un tendre et parfait accomplissement du devoir.

— C'est très-beau que vous le trouviez, Henry, et je m'en réjouis pour Suzanne ; néanmoins elle se jugerait peut-être autrement elle-même ; et Dieu peut ne pas la juger comme vous.

— Non-sens, Doralice ! Si Suzanne était aussi humble, cela ne ferait qu'augmenter sa perfection, et Dieu devrait être d'autant plus content d'elle.

— Cher Henry, l'Église catholique s'approche tendrement de ses enfants qui s'en vont ; et, par les saints sacrements, elle les plonge dans le sang de Jésus-Christ. L'âme qui paraît devant le trône de Dieu dans la parure de pourpre de ce sang divin, trouve en Dieu un juge clément, car ce sang seul est un gage de grâce, dit M^{lle} Crescence, pour laquelle lord Henry avait une grande vénération.

— Ma bonne tante, pourquoi doutez-vous que Suzanne possède la force sanctifiante de ce sang ?

— Il y a un moyen fort simple d'éloigner ce doute, c'est la réception des sacrements : ils feront rayonner avec un plus vif éclat la belle âme de Suzanne.

— Comment ? vous me demandez d'appeler un prêtre catholique auprès d'elle ?

— Oui, cher Henry ; car Suzanne est, ou était un enfant de l'Église catholique ; et vous ne devez pas la priver de ce bienfait.

— Bienfait ? s'écria-t-il avec vivacité. Un prêtre étranger viendra la tourmenter par l'idée de la mort ! me ravir les dernières pensées de son amour ! lui donner je ne sais quels inutiles soucis du purgatoire et de l'enfer ! exiger d'elle du repentir pour des péchés qu'elle n'a jamais commis !

— Du calme, du calme, cher Henry. Ne vous agitez pas par des craintes basées sur votre ignorance des sacrements. N'enlevez pas à Suzanne la douce consolation de quitter la terre dans une parfaite union avec Dieu par la réception du saint Viatique, et par le sacrifice d'elle-même. La résignation à la volonté divine, voilà ce que le prêtre lui procurera.

— Une créature aussi parfaite que Suzanne est toujours unie à Dieu, ma chère tante, et n'a pas besoin pour cela d'un prêtre romain. Elle n'a rien fait dont elle doive se repentir ; personne ne le sait mieux que moi. Jamais elle n'a manqué à ses devoirs de femme et de mère ; et, l'eût-elle fait, je le lui aurais pardonné depuis longtemps.

— Votre pardon, mon "bon Henry, ne peut assurer le salut de Suzanne.

— Et le pardon d'un prêtre romain pourrait le faire ! s'écria-t-il hors de lui. Non, chère tante ; Suzanne et moi l'avons toujours tenu ainsi, que nous étions, l'un pour l'autre, le juge suprême. Jamais nous n'en avons toléré un troisième à côté de nous, moins encore entre nous. L'idée d'un confesseur pour Suzanne m'était une telle horreur qu'elle renonça avec joie à cette institution papiste, et quitta entièrement cette habitude. Et maintenant, dans ses derniers moments, je devrais permettre ce que je déteste ?

— Oui, répliqua M^{lle} Crescence avec un grand sérieux ; car ni un mari, ni un enfant, ni un père, ni une mère, ne

sauraient donner la félicité à une âme : Dieu seul le peut. Il la donne pour un acte d'amour humble et repentant que l'âme doit faire dans le sacrement de la pénitence. Henry, n'enlevez pas la félicité à Suzanne.

— Puisque je ne reçois pas la grâce du sacrement de pénitence romain, ma bonne tante, vous allez me convaincre que je suis damné ? »

M^{lle} Crescence répondit tristement :

« Je voudrais vous convaincre de la miséricorde infinie de Dieu ; mais je l'essaie en tremblant, et sans la joyeuse confiance qu'inspirent les paroles du Sauveur, lorsque, après sa résurrection, communiquant aux apôtres le Saint-Esprit, il leur dit : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. »

— Eh bien, chère tante, soyez persuadée que Suzanne préfère être rejetée avec moi que sauvée sans moi.

— O malheureux enfant ! » soupira M^{lle} Crescence.

Suzanne avait entendu, dans une chambre contiguë, les dernières paroles de son mari. Elle vint l'entourer tendrement de ses bras.

« Mon Henry ! qui en doute ne connaît pas notre amour ! Je préfère l'enfer avec toi au ciel sans toi ! Du reste, il n'y aurait pas pour moi de ciel si tu ne pouvais le partager.

— Ainsi parle l'amour ! » s'écria lord Henry, en jetant un regard triomphant sur M^{lle} Crescence et Doralice, qui pouvaient à peine retenir leurs larmes devant ce désolant spectacle d'une créature mourante attachée à une autre créature de poussière et de cendre.

Peu de jours après, Suzanne quitta la vie. lord Henry resta seul auprès d'elle pendant ses derniers moments. Dans sa jalousie, ce caractère de l'amour terrestre, il cherchait à éloigner tout le monde de sa femme ; personne ne devait partager avec lui sa dernière parole, son dernier regard ! Suzanne s'endormit dans ses bras, en rêvant,

comme elle avait vécu. M^{me} de Derthal, baignée de larmes, dit :

« La beauté idéale de sa vie est mon unique consolation de sa mort prématurée. »

Doralice, également en pleurs, tomba à genoux :

« Elle a manqué sa destinée, dit-elle d'une voix tremblante, elle n'a pas aimé Dieu ! Trouvera-t-elle dans l'éternité celui qu'elle n'a jamais cherché dans le temps ? »

Lord Henry accompagna le corps de sa femme adorée à la tombe de ses pères. Ses deux enfants restèrent pour le moment auprès de M^{me} de Derthal. Lorsqu'il revint au château, au bout de quelques semaines, et vit combien les enfants étaient attachés à Doralice, qui les avait pris sous sa garde et remplaçait leur mère, il lui dit :

« Doralice, si vous me promettez de ne pas élever les enfants dans le papisme, je vous les confierai pour dix années.

— On ne peut pas plus élever des enfants sans Dieu que des fleurs sans soleil.

— Sans Dieu ? qui parle de cela ? je dis : sans les inventions papistes.

— Nous ne connaissons point ces inventions. Nous acceptons la doctrine apostolique comme révélation divine, dans son ensemble et par l'organe que Jésus-Christ a institué à cet effet : l'Église. Je ne puis donc accepter votre proposition.

— Je croyais que vous aimiez mes enfants ? dit-il d'un air étonné.

— Certainement !

— Eh bien ! pour les garder et les élever, vous devriez les dispenser des accessoires de l'Église romaine : du culte de la Vierge et des saints, du signe de la croix, de l'eau bénite ; et, plus tard, naturellement du dogme même.

— Cher Henry, dit Doralice avec calme, comme j'ai pitié des erreurs de votre esprit, j'ai aussi une grande

indulgence pour vos fausses expressions. Je ne sais quelle idée vous avez de l'éducation ! pour ma part, je nomme éducation la culture de l'âme ; et, comme la doctrine catholique est la base et la règle de cette culture, je ne puis qu'avec elle me charger des soins et de la responsabilité de vos chers enfants. »

Lord Henry regarda Doralice, muet d'étonnement. Il n'était habitué ni à la résistance, ni à la réplique ; et l'attendait moins encore de cette femme si douce, et néanmoins si ferme. Il ne connaissait Doralice que superficiellement. Seulement, pendant la dernière maladie de Suzanne, il avait eu des rapports avec elle ; il ignorait sa valeur morale, et il était trop occupé de Suzanne pour donner une pensée à une autre femme. Par ses enfants, il entra en relation avec sa belle-sœur, et tomba de surprise en surprise.

« Doralice, dit-il, après une pause, c'est bien dommage que vous apparteniez au papisme ; sans cela, j'aurais grande confiance en vous.

— Vous auriez grand tort, au contraire, d'avoir la moindre confiance en moi ; car je serais comme un vaisseau sans gouvernail, répliqua-t-elle en souriant.

— Non, vous conserveriez toujours votre esprit et votre volonté ; vous quitteriez seulement cette armure de principes qui est insupportable chez une femme.

— Pourquoi insupportable chez une femme ?

— Parce qu'elle semble ainsi vouloir toujours avoir raison.

— Et cela ne convient qu'à l'homme, n'est-ce pas ?

— Chez une telle femme, il n'y a pas de terrain pour l'autorité d'un homme.

— Si fait ; mais son autorité est également réglée par des principes éternels ; en sorte que, vis-à-vis de lui, la femme n'est pas une chose, mais un être, ayant des droits égaux aux siens.

— Seriez-vous une femme émancipée ? demanda lord Henry au comble de l'étonnement.

— Tout à l'heure j'étais papiste, et je suis maintenant émancipée ! Est-ce que cela s'accorde ?

— Les papistes ont cela de particulier, qu'ils se revêtent de toutes les couleurs ; c'est pourquoi je ne puis avoir confiance en eux, répondit lord Henry en secouant la tête. »

Habitué à l'arbitraire individuel, il ne connaissait point la grandeur de la liberté morale basée sur la religion.

Après la mort de Suzanne, M^{me} de Derthal, désirant qu'Ernestine pût la remplacer auprès de lord Henry, aurait aimé qu'il laissât ses enfants à Doralice. C'était un lien qui l'attachait étroitement à la famille. C'est pourquoi elle dit à Doralice :

« Ma chère fille, ne devriez-vous pas être un peu plus condescendante pour Henry ? Il s'agit d'élever ses enfants et non les vôtres.

— Mais toujours les enfants de Dieu, chère mère ; des enfants créés pour la vérité éternelle.

— Ma bien-aimée fille, Henry ignore tout cela.

— Je le sais, bonne mère ; et c'est pourquoi il m'est impossible de condescendre à son ignorance. »

Les choses en restèrent là ; et, peu de temps après, lord Henry se rendit avec ses enfants dans sa patrie. Une année s'était écoulée depuis. Il avait écrit plusieurs fois à Doralice comment il vivait dans son triste veuvage, et comment allaient ses enfants. Les lettres étaient remplies plutôt de malaise et de mécontentement que de deuil. Il ne savait que faire de lui-même, de son temps, de ses pensées, de son cœur. Sa fille avait six ans, son fils quatre ; ils étaient trop jeunes pour qu'il pût s'en occuper autrement qu'en jouant. La douleur de la perte de sa femme était une perpétuelle épine dans son cœur vide.

Tout à coup il résolut de se rendre dans le Rheingau, et arriva au petit château sans y être attendu. Chacun fut

heureux de le revoir.

Ses enfants qui, sans s'en rendre compte, s'étaient sentis aussi isolés à Enisdale-Castle que lord Henry lui-même, ne se sentaient pas de joie de se retrouver chez leur grand'mère ; et ils s'attachèrent à Doralice avec une vive tendresse.

Lord Henry ne pouvait s'empêcher d'avouer qu'il comprenait cette prédilection de ses enfants.

« Si Doralice ne tenait au papisme avec tant d'énergie, soupirait-il, qu'elle excellente mère ce serait pour mes enfants ! »

Bien que lord Henry demeurât au château, il passait ses journées au chalet, où Doralice avait fait arranger une chambre pour les enfants. Au milieu d'un buisson d'acacias et de catalpas, lord Henry avait fait suspendre son cher hamac indien, et il s'y tenait couché occupé à lire une foule de journaux, de revues, de brochures, tandis qu'il fumait des cigares de la Havane. Les voix joyeuses de ses enfants parvenaient jusqu'à lui comme un gazouillement d'oiseaux ; ou bien il écoutait la parole douce et mélodieuse de Doralice s'adressant à eux, ou lui envoyant, à lui, quelques mots du balcon. D'autres fois, il admirait son chant, ou la flexibilité de sa voix lorsqu'elle causait avec M^{lle} Crescence et Eulalie.

« Elle me magnétise moralement, se disait-il. Sa seule présence apaise l'inquiétude de mon esprit malade. »

Néanmoins, il lui faisait parfois de petites scènes.

Un jour, Edwin lui montra avec une grande satisfaction une médaille de la sainte Vierge que Doralice lui avait attachée au cou par un ruban de soie bleue, et il raconta qu'il savait déjà réciter l'Ave Maria. Lord Henry sauta de son hamac et dit à Doralice, qui travaillait avec Eulalie sous les acacias :

« Vous connaissez mes opinions, pourquoi ne vous y conformez-vous pas ? »

— Vous connaissez les miennes ; pourquoi m'avez-vous confié les enfants ? répondit-elle avec calme en fixant sur lui ses beaux yeux, comme si elle n'eût pas compris sa colère.

— Je ne m'oppose pas à ce que les enfants prient, au contraire ; je prie aussi ; cela doit être, cela est convenable envers Dieu ; mais je ne veux pas de vos prières romaines.

— Demandez-vous à la bonne française d'Edwin de lui parler l'anglais ou l'allemand ? Non ; et avec raison, puisqu'elle ne sait que le français. Voyez-vous, cher Henry, mon âme ne parle non plus qu'une langue : celle des prières catholiques.

— Je ne veux pas que mes enfants portent les amulettes de la superstition, romaine ! » s'écria lord Henry, en arrachant le cordon de soie du cou d'Edwin et le jetant loin de lui.

Comme l'éclair, Doralice courut vers la place où la médaille brillait dans l'herbe, la ramassa, la baisa et la garda. Cependant, Edwin, effrayé de la colère subite de son père, poussa de grands cris. Lord Henry, fort embarrassé de sa vivacité, profita avec joie des larmes du petit.

« O mon Dieu ! je lui ai fait mal avec ce cordon ! Ne pleurez pas, Edwin, on vous le rendra. Je vous en prie, Doralice, remettez-le-lui. »

Elle le fit en silence. Edwin, tranquilisé, baisa tendrement la main de son père, pour le remercier, et partit en courant.

« Vous n'êtes pas un bon instituteur, cher Henry, dit Doralice en souriant, lorsque le petit fut parti.

— Vous le pensez, parce que je ne suis pas moi-même assez bien élevé pour me vaincre. Je vous demande pardon ! » Et, se mettant humblement à genoux devant elle, il lui présenta la main pour se réconcilier.

La paix rétablie, il s'assit vis-à-vis d'elle et dit avec un grand sérieux :

« Vous êtes une femme étrange, Doralice ! Notre pauvre Suzanne était douce et agréable ; elle faisait tout ce que je désirais. Vous ne faites, vous, que votre volonté, et néanmoins vous êtes extrêmement douce et aimable. Voilà ce que je ne puis comprendre.

— Je le comprends fort bien ! dit Eulalie. Doralice ne fait réellement pas ce qu'elle veut, mais ce que Dieu veut qu'elle fasse. De là viennent naturellement sa douceur et son amabilité.

— Si je pouvais seulement comprendre votre culte de la Vierge, reprit lord Henry, comme quelqu'un qui cherche avec peine à deviner une énigme.

— Vous ne le pouvez, pauvre Henry, répliqua Doralice.

— Et pourquoi pas ? s'écria-t-il, retombant encore dans sa vivacité. Faut-il prononcer quelque abraxas pour en recevoir l'intelligence ?

— On ne doit pas s'éloigner de la plus simple logique.

— Eh bien ! parlez.

— Croyez-vous que Jésus-Christ, le Sauveur du monde, est vrai Dieu et la seconde personne de la Sainte-Trinité ?

— Je le crois, répliqua lord Henry respectueusement.

— Croyez-vous qu'il s'est fait homme sans cesser d'être Dieu ?

— Je le crois.

— Croyez-vous que la Vierge Marie a mis au monde Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, dans l'étable de Bethléem ?

— Oui, car cela est dans la Bible.

— Par conséquent, vous croyez que la bienheureuse Vierge Marie est la Mère de Dieu.

— Eh bien, oui !... mais nous n'en faisons aucun cas.

— Tant pis pour vous, pauvre Henry. « Désormais, toutes les générations m'appelleront bienheureuse ! » dit-elle dans son cantique prophétique, qui se trouve aussi dans l'Écriture sainte. Eh bien ! nous la nommons, avec l'ange de l'Annonciation : Bénie entre toutes les femmes. Cela se trouve dans l'Écriture sainte. Nous disons, avec sainte

Élisabeth : Mère de Notre-Seigneur. C'est encore dans l'Écriture sainte. Ainsi, mon cher Henry, notre vénération pour la bienheureuse Mère de Dieu est non-seulement justifiée par la sainte Écriture, mais solidement fondée sur elle. »

Elle se tut. Lord Henry garda également le silence. Après un moment, il reprit :

« Mais pour cela on n'a pas besoin d'en faire une déesse.

— C'est une tactique connue, cher Henry, répliqua Doralice. Pour ne pas nous donner raison, vous nous reprochez une exagération qui n'existe que dans votre esprit arbitraire. Ne vous figurez pas que je sois prête à réfuter chaque idée qui vous passera par la tête ; ce serait peine inutile. Je vous ai exposé la vérité divine. Si vous désirez d'être éclairé, examinez, mais avec un esprit humble et désireux de connaître les choses célestes. Alors Dieu viendra à votre secours. Mais je n'entrerais pas dans de vaines discussions.

— Êtes-vous donc si peu remplie de l'esprit de prosélytisme que vous ne profitez pas de chaque occasion pour me convertir ?

— Est-ce que Suzanne était remplie de cet esprit ? dit Doralice.

— La douce âme !.. oh ! non !

— Est-ce notre mère ?

— La chère et bonne mère !... Nullement.

— Ou la tante Crescence ?

— Je ne crois pas que son tendre cœur en soit capable.

— Je serais donc seule assez simple et assez méchante pour m'occuper de prosélytisme ? » s'écria Doralice en riant.

Eulalie riait aussi.

« Je ne vous envie pas le plaisir de faire de fausses conclusions, dit lord Henry sèchement ; mais rire n'est pas répondre.

— C'est la meilleure réponse à votre question : car ce que vous nommez fausse conclusion prouve que vous unissez au prosélytisme une idée haineuse, attribuée sans façon à la personne qui, animée d'une foi inébranlable, et attachée au dogme catholique, ne craint pas de le manifester ouvertement. Cette fermeté est incommode ; c'est pourquoi on s'efforce de lui donner une certaine couleur de malignité ; et l'on soutient que les catholiques ne songent à autre chose qu'à convertir ceux qui professent une autre religion, fussent-ils employer le feu et le glaive, s'ils ne peuvent y parvenir autrement. La vénération des catholiques pour la sainte Vierge est idolâtrie ; et quiconque soutient que la vérité catholique est la seule qui assure le salut, est possédé de la fureur du prosélytisme. N'est-ce pas, mon cher Henry, ce sont deux choses conclues ? deux choses que ce siècle éclairé a depuis longtemps mises de côté, comme on le fait dans les Chambres en passant à l'ordre du jour lorsqu'on y présente des questions qu'on ne veut pas discuter.

— Vous dites, Doralice, que la fermeté catholique est incommode pour bien des gens. Elle ne l'est pas pour moi, car nous avons aussi de la fermeté.

— De quel nous parlez-vous ?

— De l'Église anglicane. »

Doralice se tut. Elle n'avait pas la moindre envie d'entrer sur la religion dans des contestations où l'erreur emploie souvent toute sa pénétration pour ne pas se laisser vaincre. Mais son silence ne satisfaisait point Henry. Il voulait son approbation et ajouta :

« Vous m'accorderez cela ?

— Une Église d'État vit et meurt avec l'État qui l'a instituée. L'Église qu'a fondée Jésus-Christ est seule inébranlable.

— L'origine de l'Église anglicane remonte aussi bien à Jésus-Christ que l'Église romaine. Elle se nomme aussi Église universelle ; elle a aussi son épiscopat ; et, à part les

abus papistes, bien des choses dans son culte et dans ses formes de prières rappellent l'Église romaine.

— A part le Saint-Esprit, dont Henri VIII prend la place, ajouta Doralice. L'anglicanisme existe et tombera un jour avec les autres institutions d'État de l'Angleterre ; l'Église catholique est seule indépendante de toutes les formes de gouvernement qui se sont développées sur le globe, dans le cours des siècles, et se développeront jusqu'à la fin des temps. Partout, dans la république démocratique, comme dans la monarchie absolue ; chez les peuples sauvages, comme chez les peuples civilisés ; dans les forêts vierges, dans les landes, dans les déserts, comme dans les métropoles de l'intelligence, elle s'occupe de l'essence spirituelle de l'humanité qu'elle cherche à former pour une destinée surnaturelle.

— Vous vous trompez, Doralice, si vous croyez que l'Église anglicane n'élève ses fidèles que pour une fin terrestre. On a de très-bons chrétiens en Angleterre.

— Je crois, dit Doralice en souriant, que dans l'anglicanisme l'idée d'un bon chrétien équivaut à celle d'un bon Anglais.

— Est-il rien de plus beau ? Notre Église éveille et anime le sentiment national ; et celui-ci porte et soutient avec reconnaissance celle-là. Il n'y a rien de plus élevé que le sentiment national, car il rend les peuples capables des grands sacrifices sur lesquels repose la plus grande gloire. Si l'Angleterre est devenue grande avec l'Église anglicane, celle-ci a fait assez. Qu'importe qu'elle s'éteigne, et qu'un jour, dans le cours de l'histoire des peuples, il n'y ait plus d'Angleterre ? Avec l'ancienne Rome périrent aussi ses dieux. Ce que Rome est dans l'histoire ancienne, l'Angleterre le sera dans l'histoire moderne.

— Elle a même ses Catacombes.

— Que comprenez-vous par là ? demanda-t-il, curieux de connaître cette nouvelle similitude.

— L'Irlande ! »

« Il faut avouer que cette Doralice fait naître toutes sortes de pensées ! se dit lord Henry, non-seulement après cette conversation sous les catalpas, mais encore dans bien d'autres circonstances. Si je ne craignais son secret dessein de m'entraîner à l'apostasie, je m'attacherais beaucoup plus à elle. Mais je dois être sur mes gardes ! »

Ceci était très-difficile. Doralice avait le charme le plus grand qu'une femme puisse posséder : une âme gracieuse. C'est un charme qu'on ne peut ni décrire ni expliquer. La beauté, l'esprit, la bonté, ne donnent pas de la grâce à l'âme ; toutes ces qualités réunies ne sont ni aussi puissantes, ni aussi attachantes que cette grâce qui est peut-être la fleur de la vie spirituelle, manifestée extérieurement dans les rapports avec les hommes ; et qui, dans les rapports avec Dieu, est l'amour céleste.

Quoique Eulalie eût une grande tendresse pour Doralice, elle lui fit néanmoins de légers reproches :

« Chère Doralice, occupez-vous un peu plus sérieusement de Henry, et parlez-lui avec plus de persuasion des admirables doctrines de l'Église. Vous pourriez certainement le convaincre qu'en elles seules est la plénitude de la vérité divine. Vous ne cherchez vraiment pas assez à faire des prosélytes.

— Parce que je sais, chère enfant, qu'on ne les fait pas avec des paroles et des instructions, répliqua Doralice. C'est l'affaire des successeurs des Apôtres qui ont reçu la consécration et la grâce à cet effet. Si tout autre veut expliquer les préceptes divins, il doit les pratiquer, afin de les enseigner par l'exemple ; alors Dieu peut lui accorder un heureux succès. Si, comme un Evangile illustré, nous formions, pour ainsi dire, des tableaux vivants, ces images exerceraient certainement de l'influence sur Henry, car il a un esprit droit ; il est seulement imbu de préjugés qui ne cèdent à aucune parole.

— Il est plus facile de parler que d'agir, dit Eulalie avec un léger soupir.

— C'est pourquoi on doit se vaincre soi-même avant de songer à convertir les autres par des instructions. »

Doralice vivait dans la paix profonde qui succède aux combats inséparables du renoncement au monde ; et elle pratiquait les devoirs journaliers et peu apparents qui forment de grands cœurs et d'énergiques caractères. Loin de se plaindre de son propre sort, elle s'en félicitait plutôt ; car elle n'avait perdu que les hommes, et elle avait trouvé Dieu. Mais Ghioray ? mais Blanca ? qu'étaient-ils devenus ?

Quel serait le sort de Célestine ? Hélas ! et sa mère qui, avec tant d'indifférence, mettait dans le plus grand danger le salut éternel de ses enfants pour assurer leur existence temporelle ! de quelle responsabilité ne se chargeait-elle pas ? Quel compte n'aurait-elle pas à rendre le jour où toute la vanité de ce monde périssable lui apparaîtrait dans sa vraie lumière, comme poussière et cendre ; et où son âme, se trouvant seule devant Dieu, reconnaîtrait que les âmes qu'il lui a confiées sont perdues, et perdues par sa faute ?

SOUCIS D'UNE TENDRE MÈRE.

M^{me} de Derthal fut heureuse de trouver, à son retour, lord Henry au petit château : elle espérait avoir en lui un allié dans des moments difficiles. Ses filles et sa belle-sœur devaient être mécontentes, pensait-elle, du mariage de Célestine ; et si le principe protestant venait à dominer dans cette union, leur mécontentement deviendrait une vive douleur. Rodrigue ne semblait pas croire qu'il existât sur la terre une autre religion que le luthéranisme ; et Mine de Derthal était dans la plus grande incertitude sur les sentiments de Conrad à ce sujet. Tantôt il semblait admirer la religion catholique, tantôt il la rejetait entièrement. Et il avait une si grande influence sur Rodrigue, que celui-ci ne donnerait certainement pas son consentement à une chose que désapprouverait son frère. Il fallait donc enfin s'expliquer sérieusement.

Si on ne pouvait sauver l'élément catholique dans ce mariage, Henry devenait un appui pour M^{me} de Derthal : elle pouvait l'appeler victorieusement en témoignage contre M^{lle} Crescence et Doralice, et dire : « Fut-il jamais une union meilleure, plus heureuse que la sienne ? Toutes vos théories sont impuissantes contre cette preuve. »

Les félicitations que Célestine reçut de ses sœurs ne lui furent adressées que conditionnellement.

« C'est un pur hasard, dit Eulalie, si vous vivez en paix avec un mari qui peut vous faire journellement des scènes, parce que vous observez des préceptes de l'Église qu'il trouvera superflus.

— L'excellent caractère de Rodrigue m'est une garantie pour notre paix, dit Célestine, un peu froissée.

— Sur quoi repose votre confiance en sa bonté ? demanda Doralice.

— Il a de très-bons principes ; un sentiment exquis de l'honneur, et un très-grand amour pour moi.

— C'est rassurant, » répondit Doralice, avec un triste sourire ; car elle pensait à Ghioray qui avait montré aussi d'excellents principes et un grand amour pour elle.

Eulalie s'écria, avec sa gaieté ordinaire :

« Je ne sais qu'une chose : c'est que, s'il n'y a que des maris néocatholiques pour mesdemoiselles de Derthal, l'une d'elles ne se mariera pas.

— Eulalie, dit M^{me} de Derthal, en la menaçant du doigt, est-ce qu'il est convenable de parler ainsi ?

— Chère mère, reprit Eulalie, d'un ton tendre et caressant, sans doute, il ne convient pas de parler mariage ; mais je dis qu'une des demoiselles de Derthal ne veut pas se marier.

— Vous ne comprenez rien à ces choses, dit M^{me} de Derthal en la grondant.

— Votre heure sonnera aussi, Eulalie, dit lord Henry en plaisantant ; et alors vous ne songerez pas à demander à un certain mortel quelle est sa religion.

— Si ma mère ne m'avait défendu de traiter ces sujets sérieux, je vous répondrais qu'il dépendra de sa religion que je le trouve aimable. Maintenant, je dois me taire, ajouta-t-elle gaiement.

— Tout bien considéré, reprit lord Henry, il peut être mieux que les personnes unies par le mariage le soient par leur confession. Toutes les femmes n'ont pas l'aimable soumission d'une Suzanne ; et, dès lors, peuvent naître toutes sortes de difficultés.

— Il faut de la condescendance des deux côtés, observa M^{me} de Derthal, qui cherchait toujours un moyen

d'accommodement.

— Mais comme il est douloureux pour les deux partis, dit Doralice, de devoir faire des concessions là où il devrait y avoir le plus grand accord ! Ces éternels égards amènent, en cent circonstances, quatre-vingt-dix-neuf fois l'indifférence dans toutes les idées religieuses, et c'est certainement la ruine d'une union.

— On devrait vraiment croire, s'écria lord Henry, avec humeur, que les catholiques n'ont que des mariages idéals. Je puis vous assurer, Doralice, que j'en ai connu beaucoup de fort misérables.

— Les catholiques n'étant pas tous des hommes parfaits, leurs mariages ne le sont point non plus. Mais si l'idéal d'un mariage se trouve réalisé quelque part, c'est certainement chez les catholiques.

— Vous êtes exclusive dans vos assertions ! s'écria-t-il courroucé ; et vous parlez avec autant de sang-froid que si une réfutation était impossible.

— C'est qu'elle l'est réellement, cher Henry ; seuls, les catholiques reçoivent dans le mariage la grâce du sacrement ; et, par elle, le moyen de s'élever à l'état de la plus haute perfection.

— Il y a partout des hommes excellents, de grands caractères, de belles et nobles âmes.

— Oui, c'est la vertu moyenne ; ce sont les honnêtes gens avec leurs qualités naturelles, comme on en trouve dans toutes les confessions. Ils forment, pour ainsi dire, un centre, dont l'aile gauche, composée d'incrédules, également de toutes les confessions, se termine par les méchants et les criminels, tandis que l'aile droite se termine par les saints de l'Église catholique.

— Comment ! s'écria lord Henry, pâle de colère, ces rejetons enfantés par le fanatisme superstitieux, et sanctionnés par l'abus de l'omnipotence cléricale poussée jusqu'à la folie, vous osez les placer au-dessus des héros et des génies de l'histoire universelle ?

— Oui, dit Doralice ; car les saints sont aussi des héros et des génies, et, en outre, ils sont saints.

— Mais nous ne les reconnaissons pas ! s'écria-t-il.

— Alors vous êtes un peu inconséquent ; car la profession de foi des anglicans enseigne aussi la communion des saints. N'est-ce pas ?

— Oui ; mais pas les saints papistes.

— Avez-vous donc des saints anglicans ?

— Nous avons les saints des temps apostoliques ; puis ceux que l'œil de Dieu reconnaît pour tels ; mais non pas ceux que fait le pape romain, parce qu'ils pratiquent des vertus qui sont contre nature.

— Vous devriez dire : au-dessus de la nature, reprit Doralice, avec douceur. Mais en cela, vous êtes conséquent : en rejetant ce qui depuis les temps apostoliques forme toujours les saints, vous devez rejeter les saints eux-mêmes. Mais c'est une erreur de croire qu'une décision du pape fait les saints. Ce qui les forme, c'est le sacrement auguste de l'autel, que possède seule l'Église catholique.

— Quand je vous entends, Doralice, j'ai toujours envie de chanter un Te Deum de ce que la Réforme nous a délivrés de votre horrible superstition, dit lord Henry avec une grande amertume.

— Chantez toujours, cher Henry, si vous êtes de bonne foi, dit-elle gracieusement ; mais je crois que vous ne connaissez point le Te Deum et que vous ignorez que deux grands saints, qui appartenaient, non aux temps apostoliques, mais au IV^e et au V^e siècle, saint Ambroise et saint Augustin, l'ont improvisé comme un cantique de joie, lorsque ce dernier reçut le baptême. »

Lord Henry sauta de son siège et pria miss Dundée de jouer Rule Britannia, et il chanta avec une voix de Stentor : Rule Britannia, rule thy waves, for Britons never will be

slaves. Lorsqu'il eut fini, il dit à Doralice d'un air triomphant :

« Voilà mon Te Deum ! C'est un sentiment de joie que celui de ne pas voir ma nation esclave et surtout esclave de Rome.

— Je ne vous l'envie pas, » répondit-elle.

M^{me} de Derthal était en secret hors d'elle-même de la tournure des esprits sur ce terrain. Vis-à-vis d'elle, Doralice touchait rarement et avec la plus grande retenue aux questions religieuses, tandis que M^{me} de Derthal, lorsqu'elle le jugeait convenable et n'était point animée par des intérêts opposés, manifestait par ses paroles beaucoup de religion et de piété, en voyant que cela réjouissait les autres, et surtout ses chères filles. Mais en ce moment critique, où devait se fixer le sort de Célestine et se tramer ses plans pour Eulalie, elle trouvait ces discussions fort dangereuses et incommodes ; elle ne comprenait point comment lord Henry, avec son esprit droit, revenait toujours sur ces questions, et comment Doralice était si empressée de rompre des lances avec lui. Cependant elle résolut de se servir de Doralice précisément sur ce terrain. Un matin, elle se rendit chez sa fille, lorsque celle-ci revenait de la messe, l'embrassa tendrement et dit en s'asseyant à côté d'elle :

« Ma chère enfant, votre piété est ma consolation et ma joie ; j'ai fondé sur elle toutes mes espérances pour lever les difficultés que nous pourrions avoir prochainement au mariage de Célestine.

— Ma bonne mère, répliqua Doralice avec tendresse, que n'avez-vous posé vos conditions aussitôt que M. de Friedingen vous a demandé la main de Célestine ?

— Ma bien-aimée fille, vous me connaissez ; vous savez que je suis peu décidée, fort craintive de blesser quelqu'un, très-prudente lorsqu'il s'agit du sort de deux personnes. La paix et l'amour, voilà la devise de toute ma vie. Ma trop

grande complaisance va, j'en conviens, jusqu'à la faiblesse. »

Que faire avec une mère si bonne et si humble, si ce n'est de lui baiser les mains ? C'est ce que fit Doralice ; et elle ajouta :

» Dans tous vos soucis, je chercherai à vous assister et à vous soutenir comme une fille fidèle.

— Écoutez, chère enfant : il n'a pas encore été question du chapitre religieux. J'ai dit à Rodrigue que mes gendres appartenaient à différentes confessions et que cela ne troublait nullement la concorde de notre vie de famille ; en effet, si Ghioray et Spiridion arrivaient ici aujourd'hui, je les recevrais à bras ouverts, et je ferais tout pour leur rendre la vie agréable chez moi, comme à Henry. Rodrigue a dû comprendre, ce me semble, par mes paroles, qu'il doit reconnaître cette tolérance en permettant que ses enfants soient élevés dans la religion catholique, n'est-ce pas ?

— Néanmoins, il serait mieux de lui poser cette question indispensable pour la célébration du mariage.

— C'est précisément ce dont je vous charge, chère enfant. Conrad de Friedingen est, je le crois, la personne principale dans les affaires de Rodrigue ; vous devez chercher à prendre de l'influence sur lui ; cela vous sera facile : il a, dans le caractère, quelque chose de rêveur et de doux ; certaines idées religieuses un peu vagues, un cœur élevé. Un tel homme doit être accessible aux vérités de la religion, si on sait le traiter délicatement. Il s'agit donc, non-seulement de gagner à l'Église la postérité de Rodrigue, mais encore de convertir Conrad. »

M^{me} de Derthal elle-même s'étonna de la hardiesse de ses espérances. Mais Doralice joignit pieusement les mains et dit :

« La grâce divine doit être puissante en moi, si je puis à cet effet devenir un instrument utile.

— Conrad est maladif, reprit M^{me} de Derthal ; cela lui donne une certaine tendance poétique qui le rend indifférent aux jouissances matérielles, et accessible à des joies élevées. J'espère qu'il s'établira pour quelque temps dans ce pays.

— Vous espérez réellement qu'il se laissera gagner peu à peu à la vérité catholique ? demanda Doralice. »

M^{me} de Derthal attachait à ce désir une tout autre espérance ; c'est-à-dire l'union de Conrad avec Eulalie ; elle se contenta de répondre :

« Ma chère fille, de telles espérances sont inséparables d'un cœur sincèrement catholique. Nous devons abandonner à la sagesse et à l'amour de Dieu de disposer les choses. Je vous laisse le soin d'arranger tout de telle manière que la différence des confessions ne forme pas un nuage sur l'union de Célestine ; vous vous en tirerez beaucoup mieux moi. »

M^{me} de Derthal fut fort tranquillisée d'avoir remis cette affaire à Doralice : si elle échouait, on ne pourrait lui en attribuer la faute. Elle ne mentionna pas que Conrad s'était déjà trouvé en rapport avec Doralice, ignorant quelle impression il avait fait sur sa fille. Doralice reprit :

« Vous devez m'autoriser, bonne mère, à rompre cette union si nous ne réussissons point à faire observer le précepte de notre sainte Église.

— Chère enfant, avant d'en venir là, on devra parlementer beaucoup. Si nous rencontrons une résistance opiniâtre, nous prendrons naturellement d'autres mesures. Mais, jusque-là, nous parlerons encore de cette affaire. »

Elle voulait partir ; Doralice la retint et dit d'un ton suppliant :

« Ma bonne mère, vous avez lu la dernière lettre de Blanca. Ne pourriez-vous la décider à venir passer l'été chez nous ? Elle tombe dans toutes sortes d'écarts fantastiques. Ses fréquents rapports avec des artistes

donnent beaucoup à penser, et il ne convient ni à son âge, ni à sa position de voyager seule avec eux, ou avec l'un d'eux, ce qui serait encore pis ; elle ne s'exprime pas clairement à ce sujet.

— Ma chère enfant, notre bien-aimée Blanca est fort gâtée ; elle trouvera notre vie simple, trop uniforme, et ne pourra se décider à passer l'été avec nous. Dieu sait combien je serais heureuse d'avoir mes chères enfants toujours auprès de moi ! Mais la pensée de leur imposer par là le sacrifice d'habitudes chères me priverait de toute ma joie.

— Cependant, si c'était pour le bien de Blanca ? dit Doralice fort inquiète. Du reste, une bonne fille se trouve toujours contente dans la maison paternelle ; et, lorsqu'elle vit pendant quelque temps dans l'intimité de la famille, elle ne regrette pas un luxe que Blanca dit elle-même ne pas la rendre heureuse.

— Mais qui lui est néanmoins indispensable ! Je crois que vous êtes trop craintive par rapport à Blanca. Songez qu'elle est dans les meilleurs termes avec Spiridion.

— Mon Dieu ! soupira Doralice. Ces bons rapports me semblent consister dans une indifférence mutuelle et coupable.

— Vous si pieuse, chère enfant, vous parlez avec tant de dureté ? dit Mme de Derthal de sa voix la plus douce.

— Je crains tant que Dieu soit offensé ! répondit Doralice d'une voix oppressée. Et sa profonde émotion se trahit par des larmes qui voilèrent ses beaux yeux, et par la vive rougeur qui couvrit son visage.

— Chaque mariage a des secrets dont ne doit pas se mêler un tiers. Le mari et la femme n'ont à rendre compte qu'à Dieu seul de leurs rapports mutuels ; toute intervention étrangère, dans une position aussi délicate, vint-elle même du père ou de la mère, indispose et blesse. Si Blanca et Spiridion sont contents tous les deux, nous devons l'être aussi, quoique nous ne puissions bien

comprendre leur contentement. Mais ne craignez rien, Doralice. La vive imagination de Blanca trouve de la joie et de l'animation dans ses relations avec des artistes et des compositeurs ; elle est assez riche pour avoir une troupe de ces gens auprès d'elle ; Spiridion permet volontiers cette fantaisie à sa femme : voilà de quelle façon vous devez considérer la chose. Comment pourriez-vous avoir des soupçons ? ce ne serait pas charitable.

— Vous avez toujours été pleine de douceur et d'indulgence pour nous, dit Doralice tendrement. Mais je ne puis m'empêcher de craindre que Blanca ne soit entourée de grands périls. Qu'elle fasse jouer un artiste à une soirée dans son salon, c'est bien, c'est convenable ; mais l'intimité avec ces musiciens ne vaut rien, pas même avec le consentement de Spiridion ; et il me semble qu'une mère est obligée d'avertir avec bonté, et de faire une proposition qui mette fin à de telles relations.

— Vous oubliez, ma chère enfant, que mon invitation serait fort inutile, puisque Blanca, aussi bien que nous tous, a ses penchants et sa volonté qui la dirigent. »

Mme de Derthal se leva, baisa Doralice au front, et dit qu'elle avait à écrire une foule de lettres pour le trousseau de Célestine.

« Attendez que nous ayons parlé aux deux messieurs de Friedingen.

— Vous le ferez, et je suis sûre du succès. » Et M^{me} de Derthal partit.

Doralice resta seule avec le cœur triste et oppressé ; elle ne pouvait s'empêcher de voir que sa mère subordonnait le plus important d'une affaire à l'accomplissement de ses désirs. Blanca devait être heureuse et vertueuse, et Célestine mariée à n'importe quel prix ! Doralice était trop bonne fille pour ne pas se faire des reproches de cette remarque. Comme elle ne pouvait s'accorder sur ces deux points avec sa mère, elle lui en demanda mentalement

pardon, en acceptant tout ce que M^{me} de Derthal lui avait dit de Conrad ; et elle attendit avec impatience le moment qui devait décider cette question.

Après le déjeuner, M^{me} de Derthal pria lord Henry de l'accompagner dans son cabinet ; et, seule avec lui, elle le supplia d'éviter toutes les discussions religieuses avec Doralice, dans un temps où il était indispensable pour le bonheur de deux jeunes cœurs de vivre dans la plus grande paix, par rapport à la profession de foi.

« Je vous le promettrais volontiers, répondit lord Henry, s'il m'était possible de l'éviter. Mais cela arrive je ne sais comment ! Je dis un mot... et Doralice le rejette. Ou elle en dit un que je dois réfuter. Nous avons tous les deux des convictions fortes et en même temps très-opposées ; lorsqu'elles s'entre-choquent, comme l'acier et le caillou, alors jaillissent les étincelles.

— Je vous assure, cher Henry, que Doralice n'a pas la moindre ressemblance avec l'acier ou le caillou ; c'est une âme tendre et aimante.

— Oui ; mais comme la rose, emblème de l'amour, elle est armée d'épines aiguës ! Doralice n'aime que son Église.

— Eh bien, dans sa triste position, c'est certainement une grande qualité et une grande grâce.

— Je ne soutiens pas le contraire ; je dis seulement que j'entre involontairement en discussion dès qu'elle ou moi ouvrons la bouche. Naturellement je regarde comme mon devoir de la guérir de la cataracte papiste.

— Est-ce que vous y réussissez ? demanda M^{me} de Derthal en souriant.

— Je dois réussir, s'écria-t-il. Doralice est non-seulement intelligente, mais encore raisonnable. Elle doit donc se rendre à l'évidence.

— Puisque Doralice est devenue intelligente et raisonnable avec la cataracte papiste, comme vous dites, pourquoi voulez-vous la lui ôter ?

— Pour la délivrer de la superstition qui obscurcit par moments sa raison. Par exemple, lorsqu' elle envoie Edith ou Erwin à la promenade avec leur bonne, qui en a le plus grand soin, Doralice ne les congédie jamais sans avoir fait un grand signe de croix sur eux. C'est une horreur pour moi, car c'est papiste.

— Est-ce que cela ne pourrait pas être chrétien ? demanda M^{me} de Derthal avec un gracieux sourire.

— Dieu sait tout ce que ce pourrait être, s'écria lord Henry ; c'est papiste, et, pour cela, je le déteste.

— Mais pourquoi laissez-vous les enfants chez Doralice ? Je m'en chargerai volontiers.

— Ici règne également le papisme par la tante Crescence et par Eulalie. Puis j'ai grande confiance en Doralice ; elle accomplit consciencieusement ce dont elle se charge. C'est une admirable créature ! Mais je voudrais connaître son confesseur... il aurait à me rendre compte pourquoi il la pousse à un fanatisme si belliqueux que, lorsque nous quittons le champ de bataille de telle ou telle discussion, elle ne paraît jamais plus blessée que si mes armes ne la touchaient point. C'est l'exaltation des anciens martyrs qui ne semblaient pas sentir les flammes dans lesquelles ils brûlaient.

— Et son confesseur allume ce fanatisme ?

— Certainement. Qui pourrait-ce être, sinon lui ? Évidemment ce n'est pas moi.

— D'où vous vient donc votre zèle ardent ? car vous n'avez pas de confesseur.

— Ah ! chez moi, c'est tout autre chose ! Le fanatisme travaille pour la superstition et l'erreur, tandis que je brûle pour la vérité. Quand même je serais belliqueux, moi homme, ce serait dans ma nature. Mais il faut un art particulier pour disposer ainsi une femme, non une mégère, mais une femme aimable ; et je voudrais apprendre cet art de monsieur le confesseur.

— Mon bon Henry, vous confondez toujours Doralice avec Suzanne. Sur celle-ci vous aviez, comme mari, la plus grande influence. Il est impossible que vous puissiez vouloir exercer, comme beau-frère, ce même ascendant sur Doralice.

— Pourquoi pas aussi bien que le prêtre ?

— Faites-vous expliquer cela par Doralice.

— A la fin de cette explication, je serais de nouveau forcé de chanter Rule Britannia, pour exhaler mon courroux contre l'esclavage spirituel du papisme ! s'écria-t-il moitié souriant, moitié en colère.

— Chantez et dites ce que vous voulez, mon cher Henry, mais restez en paix sur la différence des opinions religieuses, du moins pendant quelque temps. Plus tard, lorsque nous serons seuls, vous reprendrez vos discussions avec Doralice ; cela pourra même vous être salutaire.

— Salutaire ? à moi ? s'écria lord Henry avec vivacité. Ma mère, vous voulez dire salutaire à Doralice ! Mon salut est assuré. Le papisme serait mon malheur. »

M^{me} de Derthal avait trop d'esprit pour ne pas comprendre la puissante supériorité de la doctrine catholique, vérité divine. Ce qui lui manquait, ce n'était pas la lumière, mais plutôt la bonne volonté de faire de sa conscience la règle de sa vie. Si elle avait pu atteindre ses mille vœux, si elle avait pu réaliser tous ses désirs terrestres en se soumettant à sa conscience, elle ne se serait peut-être pas mise en opposition avec celle-ci. Mais l'inflexible non licet, qui doit marcher de pair avec la conscience, était dans une trop grande contradiction avec sa volonté, pour qu'elle ne sacrifiât pas l'un à l'autre. Lorsque ses intérêts les plus chers, c'est-à-dire la prospérité de ses enfants et de sa maison, n'étaient pas menacés, elle avait des aspirations d'amour et de vénération pour la doctrine catholique, à la condition que personne n'en pût être choqué. Se remettant

promptement de son élan catholique, elle répliqua avec onction à son beau-fils :

« Puisse votre attachement à l'Église anglicane ne vous faire oublier jamais qu'il est écrit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur doux, car ils se seront appelés les enfants de Dieu. »

— Ma mère, s'écria lord Henry avec joie, en lui baisant la main, vous êtes une femme aimable et intelligente, une catholique éclairée, dépourvue de préjugés. Vous citez la Bible pour conserver la paix : on doit reconnaître que c'est raisonnable et chrétien. Doralice fait quelquefois aussi des citations de la Bible ; mais toujours pour en appuyer ses arguments ; par conséquent, elle leur prête une fausse interprétation. Puis elle ne dit jamais : « La Bible, » mais toujours : « L'Écriture sainte, » ce qui sent horriblement le papisme.

— Cher Henry, si vous tenez tant à être un paisible enfant de Dieu, ne soyez pas toujours en guerre avec notre pauvre Doralice, qui, à part ses sentiments religieux un peu exaltés, est une bien aimable créature.

— C'est un ange, ma mère ! c'est un ange ! On est forcé de l'aimer et de la vénérer en même temps. Il y a quelque chose de céleste en elle et autour d'elle. Mais je dois lui ôter ce qu'elle a du papisme ! Je le regarde comme mon devoir, comme ma mission dans notre famille. Doralice agit sur Eulalie par son exemple, et son influence s'infiltré dans de jeunes et tendres cœurs ; il faut détruire cette influence.

— Bienheureux ceux qui ont le cœur doux ! dit en l'interrompant et avec un sourire M^{me} de Derthal, Jusqu'à ce que nous connaissions les opinions religieuses de MM. de Friedingen, je dois vous recommander la plus grande prudence, comme il convient à une tendre mère qui veut être bonne pour vous tous. »

DANS LA NUIT.

Conrad s'ennuya à Ems après le départ de M^{me} de Derthal. La vie tumultueuse de ce lieu ne lui plaisait pas. Tous ces indifférents, tous ces gens qu'on apprend à connaître et qu'on oublie bientôt, l'intéressaient peu : accoutumé à ne pas vivre à la surface, il ne se sentait nullement disposé à quitter cette habitude. M^{me} de Derthal possédait le secret de traiter admirablement les hommes ; elle lui avait rendu son séjour si agréable qu'il se trouva isolé et abandonné après son départ. Enfin, un jour, il interrompit son traitement, se promettant de revenir plus tard, lorsque la chaleur et la foule auraient diminué, ou de prendre les eaux d'Ems à Rudesheim ; car il ne songeait plus qu'à ce lieu. Il s'arrangea de manière à y arriver à la nuit. A peine descendu à l'hôtel, il se rendit au petit château, c'est-à-dire qu'il en prit la route, mais se dirigea vers le chalet.... La ravissante Doralice jouait peut-être sa Sonate pathétique. Il entra dans la cour par la petite porte grillée, passa inaperçu près du château, et alla au jardin anglais. Des lumières brillaient à travers les arbres, et on entendait plusieurs voix. Conrad s'arrêta, écarta quelques branches et vit toute la famille réunie autour d'une table ronde, sur laquelle se trouvaient des lampes et des paniers à ouvrage. A côté, était une table à thé. Conrad fut presque choqué de cette réunion de famille. Dans son imagination, Doralice était toujours seule. Il lui était insupportable de la voir à cette table, faisant de la tapisserie, entourée de toutes ces personnes et ayant à côté d'elle un homme fumant un vilain cigare. Conrad eut envie de s'en

retourner : ce tableau ne répondait nullement à son attente. Mais qui était cet homme ? Il connaissait Doralice, M^{me} de Derthal, Célestine ; il devina Eulalie et M^{lle} Crescence d'après ce qu'il en avait entendu dire ; mais il ne savait rien de l'arrivée de lord Henry. Conrad entra dans une allée de tilleuls, dont les grandes ombres le cachèrent aux regards. Cette allée aboutissait au côté gauche de la pelouse, près du massif de roses et de catalpas, et l'amena dans le voisinage du cercle de famille. A l'extrémité de l'allée, était une veranda, qui, pendant la plus grande chaleur de la journée, offrait un frais abri sous le toit vert et touffu des vieux tilleuls. Conrad s'y assit ; et, des ténèbres qui l'enveloppaient, il regarda dans la région lumineuse dont Doralice était le centre.

Elle était placée de façon à ce qu'il put admirer cette figure aussi intéressante que belle. L'un ou l'autre de ces avantages a déjà un très-grand charme ; mais l'expression intelligente et céleste qui rayonnait sur le front de Doralice, dans ses yeux, autour de sa bouche, même lorsqu'elle gardait le silence, donnait à sa beauté un attrait extraordinaire. Elle devenait plus belle encore lorsqu'elle parlait, ce qui est fort rare. Souvent la beauté consiste dans la régularité des traits, et elle est détruite en partie par le mouvement qu'on fait en parlant ; ou bien le timbre de la voix n'est pas d'accord avec les lignes du visage. Doralice possédait aussi le charme d'une voix mélodieuse. Quand elle parlait, Conrad pensait involontairement au pêcheur de Goethe.

« Elle chanta, elle lui parla ; alors c'en fut fait de lui. »

Il n'entendait pas ce qu'elle disait : son intention n'était pas d'écouter. Du reste on parlait pêle-mêle, comme cela arrive dans une réunion intime.

Doralice se leva et alla à la table de thé. L'air de cette chaude soirée était si calme que la petite flamme d'esprit de vin brûlait sans vaciller sous la théière. Lord Henry,

habitué aux heures tardives de sa patrie, aurait volontiers bu du thé jusqu'à minuit. Doralice lui en apporta une tasse. Dans sa robe blanche garnie de nœuds bleus, elle marchait sous les arbres d'un pas si léger que Conrad murmura : « Quel ours ! se faire ainsi servir par cette reine des sylphides : c'est vraiment une scène du Songe d'une nuit d'été. »

Lord Henry pria Doralice de chanter quelque chose. Elle chantait souvent avec Eulalie des romances à deux voix tout simplement, sans accompagnement ; sa magnifique voix de contralto avait un certain cachet tragique.

« Que chanterons-nous ? demanda-t-elle.

— O pescator dell' onda, » répliqua lord Henry.

Doralice et Eulalie se levèrent et entrèrent un peu au fond du groupe de catalpas ; Doralice chanta l'accord parfait du ton, puis elles commencèrent O pescator dell' onda.

« Que désirez-vous à présent, maman ? s'écria Eulalie lorsqu'elles eurent fini.

— Dormez, mes très-chères amours, » dit M^{me} de Derthal. Elles chantèrent la petite romance.

« Hé bien, Célestine, quelle chanson amoureuse voudriez-vous entendre ? demanda Eulalie.

— Da stand ich am Brunneli.

— Ah ! vous vous réjouissez sans doute de n'être pas debout tristement près de la fontaine ! répondit Eulalie.

— Oui ; lorsque je suis très-heureuse, j'entends volontiers quelque chose de mélancolique.

— Alors chantez In questa tomba oscura, dit M^{lle} Crescence.

— Non, s'écria Célestine, c'est beaucoup trop triste ! ma gaieté n'y suffirait pas. »

Ses sœurs chantèrent la chanson qu'elle désirait.

« Maintenant, In questa tomba, demanda lord Henry ; je ne le connais pas.

— C'est votre partie, Doralice, » dit Eulalie en reprenant sa place.

Doralice commença à chanter d'une voix plaintive et vibrante la chanson de Beethoven : *In questa tomba oscura lascia mi reposar.*

Conrad avait écouté jusqu'ici avec intérêt et plaisir. Les voix étaient si pures, si mélodieuses, elles chantaient avec tant de simplicité ce qu'on leur demandait ! il éprouvait une grande sympathie pour toutes ces personnes, mais il fut surtout touché de la candeur de Doralice. A peine eut-il entendu les premiers sons de l'air de Beethoven que toute la scène changea d'aspect ; et comme d'un autre monde, du monde des ombres, de l'Élysée, une voix surnaturelle chanta : *In questa tomba lascia mi reposar.* « Ah ! soupira-t-il, c'est le complément de la Sonate pathétique ! C'est étrange ! le génie de Beethoven me donne un regard dans l'âme de cette femme. Je la voudrais toujours rencontrer sur ce terrain... et non dans la vie ordinaire. Ce serait terrible si elle était comme tout le monde ! » Et, sans s'en rendre compte, il aurait pu pleurer, soit à cette idée, soit sur le dernier ingrata que Doralice chantait en ce moment. La voix de lord Henry le réveilla de ses rêves.

« Assez ! assez ! Doralice ! taisez-vous donc avec votre terrible ingrata qui perce les cœurs ! Pendant que vous chantiez je ne pouvais m'empêcher de penser : Dieu merci, ce n'est pas moi qu'on désigne par cet ingrata que Beethoven adresse à un cœur infidèle.

— A la fin, mon air mélancolique vous aurait rendu orgueilleux, mon pauvre Henry, dit Doralice en plaisantant. Je ne dois plus vous congédier ainsi, et je veux chanter une petite chanson qui vous inspirera d'autres pensées. » Elle chanta la petite romance populaire : *Müde bin ich geh zur Rûh.* Eulalie mêla sa voix à la sienne. M^{lle} Crescence laissa tomber son ouvrage. Célestine joignit involontairement les

maines ; lord Henry fut disposé à la paix. M^{me} de Derthal oublia ses plans pendant quelques moments.

Conrad se couvrit le visage de ses mains pour se cacher à lui-même les larmes qui baignaient ses yeux. « Elle est si pieuse ! se dit-il ; serait-ce là ce qui lui donne cet air idéal ?.... »

Doralice demanda à la société :

« Est-ce que, par hasard, nous voulons assister ici au lever du soleil ?

— Avec plaisir, s'écria lord Henry.

— Je vous en remercie ! répondit Mme de Derthal.

— Si nous voulons dormir encore aujourd'hui, il est temps de nous séparer, dit Doralice, car voici bientôt minuit.

— Ne soyez donc pas si pédante d'avoir toujours l'heure dans la tête et d'en dépendre, s'écria lord Henry avec humeur, lorsque les dames s'apprêtèrent à partir. Dans ce temps chaud, il est beaucoup plus agréable de veiller la nuit et de dormir le jour.

— Et que deviendraient les enfants, la sainte Messe, et chaque occupation raisonnable ? demanda Doralice.

— Votre pédanterie consiste justement à penser à tout, s'écria-t-il, vous n'avez pas l'ombre du génie.

— Or donc une vie irrégulière, sans ordre, est poétique ! dit Eulalie. Voilà ce que je retiendrai. On arrive au talent.... on ne sait trop comment ! Ah ! je fais déjà des vers ! Avez-vous entendu mon improvisation, Henry ? mon génie déploie ses ailes et demain je me lèverai à dix heures.

— Vous êtes une malicieuse petite personne, » dit lord Henry en souriant, M^{me} de Derthal ajouta pour l'excuser :

« Elle est jeune et gaie, cher Henry, et elle ne connaît la vie que du beau côté. »

On prit congé de Doralice ; mais elle offrit le bras à sa tante et l'accompagna.

Son domestique marchait en avant avec une lanterne, car il faisait fort obscur dans les sentiers étroits du jardin

anglais.

« Reviendra-t-elle ? » pensa Conrad.

Elle revint en effet.

« Enfin elle est seule ! se dit-il avec joie lorsqu' elle sortit du buisson et se dirigea vers le groupe de catalpas. Que va-t-elle faire ? » Il lui semblait qu'il devait voir des choses extraordinaires. Cependant Doralice ne s'occupa que des détails les plus simples. Elle ferma sa boîte à thé, plia son ouvrage dans son panier, rangea des livres et des journaux qui étaient sur la table. Comme elle faisait tout avec cette gracieuse aisance qui lui était propre, il la regarda avec le plus vif intérêt, quoiqu' il lui semblât qu'une reine des sylphides n'avait pas besoin de fermer sa boîte à thé. Lorsque toutes ces choses furent terminées, elle se dirigea tout à coup vers la place qu'il occupait. Il devint pâle de frayeur. Que dire ? Comment s'excuser ? Ces craintes étaient inutiles ; Doralice ne l'aperçut pas. Elle s'arrêta devant un parterre de violettes de nuit qui se trouvait entre les catalpas et l'allée de tilleuls, se pencha sur la fleur singulière qui exhale son parfum sous le voile de la nuit, en prit quelques-unes pour respirer leur doux arôme, et rentra dans la maison. Pendant ce temps, le domestique avait desservi la table à thé ; il disparut avec la dernière lampe. Conrad se trouva, dans une nuit obscure, seul dans un jardin étranger. Voilà ce qui lui plaisait. Il attendit que tout fût devenu silencieux dans le chalet ; et, quand il vit s'éteindre toutes les lumières, il sortit de la veranda, cueillit quelques violettes et s'assit sous les catalpas, enveloppé de ce charme indicible et mystérieux de la nuit. Lorsqu'une nuit d'été s'étend avec ses grandes ailes noires sur la nature rêveuse, quelque chose de surnaturel s'éveille dans ses profondeurs. Alors, le calme n'est pas la mort ; le silence n'est pas muet, l'obscurité point sombre. Le jour est utile à la terre, à son activité productive ; en échange, elle lui donne l'éclat de sa beauté, de sa brillante parure, elle lui présente mille tableaux ravissants. Voilà ce qui plaît aux

hommes ; ils s'agitent dans la lumière du jour, comme l'éphémère dans les rayons du soleil ; ils oublient qu'ils ne sont que des éphémères un peu plus grands ! et ils considèrent la terre comme leur propriété. Mais arrive la nuit qui remet tout dans son véritable ordre, et délivre la terre du joug que l'homme lui impose. Si la nature a servi la créature pendant le jour, la nuit, elle rend hommage au Créateur, par la poésie mystérieuse et admirable qu'elle exhale. Comme ils se meuvent, ces brillants météores, ces mondes immenses, qui ressemblent tantôt à de froids diamants avec lesquels nous n'avons rien de commun, et tantôt à des yeux amis qui sourient ou pleurent avec nous !

Quel frisson traverse la forêt ? quel bruit vient des montagnes ? qu'est-ce qui agite le fleuve, la mer, les plus petits ruisseaux, comme si tous voulaient annoncer un merveilleux secret ? Et l'arome qui s'échappe du calice des fleurs ranimées par la rosée et rafraîchies par l'air de la nuit, cet arome est-il la respiration de l'âme de la nature ? Et ce léger frisson qui se fait sentir subitement et descend de la plus haute cime de l'arbre jusqu'au plus petit brin d'herbe, d'où vient-il ? qu'est-il ? Est-ce un soupir après une rédemption ? est-ce que des esprits captifs s'agitent pour secouer leurs chaînes ?

Tout cela est énigme, est mystère ! c'est le côté d'une beauté que le jour lumineux de l'éternité dévoilera. Les jours du temps n'éclairent que le côté matériel de cette ravissante apparition. Au milieu de ces énigmes des mondes, des systèmes, des soleils, se trouve l'homme, atome plus énigmatique encore. Et il réfléchit sur tous ces mystères ; et son âme, s'unissant à ce concert muet, donne la tonique à cet hymne de la nuit, à ce chant solennel et majestueux, ardent et plaintif ! car, dans l'homme, un enfant de l'éternité et un fils de la poussière se combattent.

Captivé et charmé, Conrad était assis immobile sous les catalpas. Les étoiles brillaient, les violettes de nuit exhalaient leur parfum, la fontaine murmurait, un léger

zéphir parcourait le feuillage. Il lui semblait que des torrents de paix descendaient sur lui et que son cœur agité trouvait du repos. Son agitation ne venait ni de légèreté, ni de ces efforts passagers qui s'arrêtent à la surface de la vie ; ce n'était non plus ni de la folie, ni de l'égoïsme. Le cœur de Conrad était agité parce qu'il était vide ; et il était vide parce qu'il ne possédait pas Dieu. Conrad, admirablement doué, avait une nature élevée et des qualités excellentes ; mais un tourbillon intérieur troublait le développement de son caractère. Pour traverser sûrement les vagues de l'Océan, un vaisseau doit être non-seulement bien construit et bien équipé, mais il lui faut encore la boussole et le lest, sans quoi il devient le jouet des vagues et des tempêtes. L'âme humaine sur la mer de la vie a besoin aussi de sa boussole, — la foi révélée ; et de son lest, — la sainte croix. Avec cela seul elle parvient à son but et remplit sa destinée. Il ne peut en être autrement, d'après la loi divine, cette base de son être. Comme sans soleil, la terre n'aurait pas de jour quand même on y allumerait des millions de torches ; de même, l'âme reste dans le crépuscule quand le soleil central de son monde, la foi divine, ne s'est pas levé pour elle.

Les parents de Conrad étaient des gens excellents. Son père était rationaliste et sa mère fidèle protestante. La plus grande autorité du père était la raison ; celle de la mère, l'Écriture sainte, interprétée par le ministre qui avait dirigé son instruction religieuse, et qui reçut plus tard la place de pasteur sur la propriété de son mari. M. et M^{me} de Friedingen ne se voyaient pas dans la captivité d'une autorité humaine ; lui, s'en référant en dernier ressort à lui-même, et elle, à l'instituteur de sa jeunesse. Bercés dans leur foi d'habitude, ils ne s'en doutaient pas, faute d'y avoir jamais réfléchi. M^{me} de Friedingen se croyait luthérienne ; son mari se regardait au-dessus de toutes formes de religion. Il vivait pour sa famille, pour les intérêts de son

pays, pour ses affaires ; il était actif, honnête, intelligent dans l'étendue de son horizon ; mais cet horizon étroit ne dépassait pas les limites de la terre et de la froide et pratique raison. M^{me} de Friedingen, âme tendre, timide, aimable, souvent blessée par l'esprit rationnel de son mari, cherchait d'autant plus à réchauffer, avec un cœur ardent, la froide atmosphère dans laquelle elle vivait. Elle croyait fermement que Jésus-Christ était le Sauveur, et que par sa mort il avait donné satisfaction pour les péchés du monde entier. Cela lui suffisait. M. de Friedingen ne partageant pas ses croyances, elle avait parfois de vives craintes pour son salut. Elle se consolait en pensant qu'il était bon, qu'il pouvait encore se convertir, et elle se confiait pour cela en la miséricorde de Dieu. Son excellente position, sa vie calme et agréable à la campagne, ne furent troublées par aucun événement extraordinaire. Les soucis de la mère, de la maîtresse de maison ; la part qu'elle prenait au sort de ses parents, de ses amis, de ses domestiques ; toutes ces émotions légères passaient rapidement ; et elle supporta avec résignation la perte de sa fille unique. Son mari l'estimait trop pour la blesser dans ses convictions religieuses ; mais elle ne devait jamais chercher à les lui imposer : il la renvoyait alors avec un sourire de supériorité, et montrait de l'humeur pendant quelques jours. M^{me} de Friedingen renonça bientôt à ses essais, car elle avait une nature passive ; mais elle chercha à inspirer sa foi à ses fils, et eut soin de leur procurer un gouverneur croyant. Elle en trouva un qui avait surtout foi en ses propres dogmes : il s'était formé cette opinion que quiconque avait compris la Rédemption, par la mort de Jésus-Christ, était certain de la vie éternelle, quand même il s'écarterait plus tard de cette croyance. M^{me} de Friedingen trouva cette proposition un peu suspecte, insensée même. Être sauvé par une foi qu'on a reniée ou perdue dépassait sa confiance. Il est écrit : « Celui qui ne

croit pas sera maudit. » Elle était prête à en appeler de cette sentence à la miséricorde divine ; mais elle ne pouvait accepter l'assertion de son précepteur. Celui-ci soutenait que, par la désobéissance d'Adam, le péché ayant été transmis à tous les hommes, par l'obéissance de Jésus-Christ la satisfaction s'étendait à tous ceux qui étaient une fois entrés dans cette foi. Il appuyait cette doctrine sur les passages des Épîtres de saint Paul, qu'il interprétait selon son opinion. M^{me} de Friedingen aurait voulu laisser tomber ces discussions ; mais, ergoteur comme le sont tous les hérétiques, il voulait à tout prix la gagner à son dogme, qu'il enseignait aussi à ses élèves avant toute autre doctrine du christianisme. On en vint donc à ces querelles aussi vives qu'elles pouvaient l'être avec la douce M^{me} de Friedingen. Conrad avait hérité du caractère aimable et bienveillant de sa mère ; mais la tendance de son père se trouvait également en lui, comme en chaque enfant d'Adam ; et, quand il voyait sa mère et son précepteur, qu'il aimait tous les deux tendrement, ne pouvoir s'entendre sur tel ou tel point, il allait près de son père, dont il appréciait l'esprit, et lui demandait ce qu'il devait penser de ces différents articles de foi, et pourquoi régnait entre eux cette différence. M. de Friedingen, fort heureux de l'intelligence précoce et sérieuse de son fils aîné, répondait :

« Cela ne doit pas vous étonner, mon cher Conrad. Un célèbre protestant² a dit : « J'écrirais sur mon pouce les doctrines sur lesquelles s'accordent les différentes confessions protestantes. » C'est-à-dire, avec d'autres paroles : il n'existe pas d'accord entre elles ; c'est pourquoi on ne doit jamais y chercher la vérité absolue. La raison éternelle qui se manifeste dans toute l'humanité, malgré des écarts et des erreurs, voilà la vérité, mon fils. Elle nous enseigne qu'il est plus noble de dompter ses passions que de les suivre ; plus élevé de faire le bonheur d'autrui que

de chercher le sien propre. Elle nous apprend à ne pas trop considérer les souffrances qui nous arrivent, et à faire le bien sans grand égard à la louange et au blâme. Voilà ce que nous enseignent les philosophes de tous les temps. Le christianisme a été Une phase de l'histoire universelle. Dans un temps de mœurs grossières, sensuelles, sauvages, il a développé le cœur et l'esprit de l'homme. Aujourd'hui le christianisme a rempli sa véritable tâche, et la raison rentre dans son droit de conduire l'humanité à son suprême développement. Des natures sensibles, telles que votre mère et M. IX, conserveront toujours une préférence pour le christianisme, dont les doctrines parlent et s'adaptent plus au cœur que les préceptes de la raison. »

M. de Friedingen parlait ainsi à son fils âgé de dix ans. Il ne mentionnait pas la religion catholique par le simple motif qu'il avait à peine une idée de son existence. Conrad grandit sous ces influences contradictoires. Son âme, jeune et innocente, en qui la doctrine chrétienne trouvait la sensibilité du bouton de fleur qui se développe aux rayons du soleil et se pare de couleurs et de parfum, cette âme naïve, troublée et égarée, penchait, selon la disposition où se trouvait Conrad, tantôt pour les opinions de son père, tantôt pour les convictions de sa mère.

Les deux parents se flattaient d'avoir donné à leur Conrad une base pour la direction de sa vie, comme si des convictions qui ne sont pas parfaitement fondées sur la vérité éternelle, et ne sont pas en harmonie avec elle, pouvaient offrir une base inébranlable ; comme s'il était possible qu'une doctrine, n'importe laquelle, apprise et non pratiquée, pût avoir une influence durable sur une existence à laquelle elle reste étrangère. Elle n'est pas plus faite pour les tempêtes de la vie que l'air extérieur pour la plante exotique d'une serre. Les passions entrent-elles en conflit avec la doctrine, celle-ci succombe presque sans coup férir, parce que tout au plus la mémoire, mais non le cœur, sait quelque chose de ce qu'elle prescrit. L'esprit

humain, s'il reste tant soit peu dans sa direction primitive, s'il n'est complètement défiguré par le péché, a si fortement la conscience d'être créé pour la connaissance de la vérité éternelle, et d'arriver par elle au contentement intérieur que, tant qu'il ne la possède pas, il reste dans une inquiétude continuelle, ou s'endort dans l'ornière habituelle de sa vie. Conrad ne s'endormait point ; il restait dans son trouble. A côté d'une mère qui avait toujours eu une grande influence sur l'esprit et le cœur de l'enfant, il penchait pour la piété, et il apprenait par cœur bien des cantiques du livre de prières qu'elle aimait. Il quitta la maison paternelle pour commencer ses études dans un collège. Comme tous les jeunes garçons, il voulut se montrer homme et se défaire de tout ce qui pouvait rappeler la sensibilité féminine. Alors il rendit hommage à la raison et à toutes les doctrines que son père s'était efforcé de lui imprimer dans l'esprit. Être paresseux, ne rien apprendre, perdre son temps, faire des sottises, c'est contre la raison ; surpasser ses camarades, bien subir tous les examens, faire honneur à son père, plaisir à sa mère, c'est selon la raison ; pour cela on a ses capacités, son esprit, ses talents. Et Conrad était si heureusement doué, qu'il répondait, à cette époque, à l'attente de son père, comme il avait répondu, dans son enfance, aux espérances de sa mère. Devenu jeune homme, il se rendit à l'Université, et passa des bancs de l'école aux salles académiques. Là, il vit ce que le monde nomme « la vie ; » mais ce qu'on peut appeler véritablement le mal dans la vie. Il entendit des voix de syrènes, et distingua dans les plus sombres abîmes de son cœur leurs tristes échos.

Comme être humain, revêtu de la poussière, il portait en lui-même le germe de toutes les corruptions ; mais il en avait la plus grande horreur, par tout ce qu'il remarquait en lui et autour de lui. Sa nature élevée ne supportait rien de ce vulgaire qui se glisse facilement dans la vie un peu légère des étudiants allemands. Il faisait des folies avec

eux ; mais jamais il n'était commun. Il ne s'excluait pas du torrent général, mais il ne s'y laissait pas entraîner. A part le premier semestre, pendant lequel jamais étudiant allemand n'a travaillé , il étudia avec ardeur. L'inquiétude qui le dévorait cherchait un aliment. Il la croyait causée par la soif de savoir, et il s'adonna à l'étude avec application et persévérance. Il n'y trouva point ce qu'il avait espéré ; cependant elle lui fut avantageuse en ce que, occupant son temps, elle le préserva de mille folies et de choses pires encore. Mais il ne se sentait pas heureux. La vie lui semblait vide, sans un but digne de l'enthousiasme après lequel soupirait son cœur jeune et non corrompu. L'étude d'une profession lui parut utile, mais sèche : un pain journalier pour l'esprit. Les études philosophiques l'intéressèrent davantage, parce que la philosophie cherche à résoudre des questions importantes pour l'homme pensant ; des questions sur le principe, l'ensemble, la face des choses. Mais elle ne remplit qu'une partie de sa tâche. Elle cherche, elle ne résout pas. Conrad suivit avec la plus grande attention et le plus vif intérêt le développement de chaque système philosophique. Aussi longtemps qu'il en était occupé, il se trouvait sous l'influence subtile de la logique avec laquelle l'un et l'autre maître développait sa doctrine. Conrad croyait toujours trouver à la dernière page le mot de l'énigme qui ferait de lui un clairvoyant dans l'ordre physique et intellectuel. Mais il arrivait toujours le contraire. Quand même son esprit était captivé, il se sentait forcé d'avouer que le sujet était épuisé, et que cependant le véritable problème commençait seulement. Quelle que fût la solution, affirmative, négative, ou douteuse, les systèmes avaient un cachet uniforme : la tête de l'inventeur s'était développée elle-même, et suivait, dans la question, la marche de ses idées creuses ; mais elle n'avait pas dit le dernier mot sur son être. Si une telle intelligence n'en était pas capable, qui le serait ? où trouver la solution des contradictions, des mystères, des

sentiments qui, comme d'immenses abîmes, s'ouvrent autour de l'homme et en lui-même ? Si le monde surnaturel devait rester fermé pour lui, pourquoi ce désir de le connaître ? Pourquoi cette soif insatiable de la vérité, ou bien pourquoi ne pas vivre plutôt pour le monde sensuel et avec ce qu'il offre ? Des tempêtes terribles grondaient dans l'âme de Conrad. Quelques éclairs percèrent en ses paroles, dans ses lettres à ses parents. Son père lui écrivit :

« Cher Conrad, êtes-vous devenu un rêveur ? ou êtes-vous amoureux ? Ni l'un ni l'autre ne serait raisonnable. » Puis il lui prouvait en tous sens que l'homme raisonnable doit aussi agir raisonnablement. M^{me} de Friedingen exhorta son fils avec douceur à mettre toute sa confiance en Dieu, à aller entendre la parole de Dieu aux sermons, et à lire beaucoup dans la Bible ; parce que cela lui attirerait de grandes bénédictions.

Après avoir lu ces lettres, Conrad dit tristement : « S'ils m'avaient écrit seulement comment on fait pour être toujours raisonnable et pour mettre toute sa confiance en Dieu ! » Le conseil de sa mère lui parut pratique ; il essaya de le suivre et alla au sermon. Le prédicateur affirmait avec une grande éloquence que la foi au diable était une superstition. Conrad trouva ce sujet absurde ; il s'en alla et n'assista plus à aucun sermon. Son meilleur ami, dans ce temps orageux, fut son piano. Il avait un talent musical rare, et, ce qui n'est pas toujours réuni au talent, une véritable passion pour la musique. Cette passion était si grande qu'aucune autre ne put lui résister. Une jeune fille, à qui Conrad commençait à s'intéresser, fut priée de chanter dans une réunion où il se trouvait. Elle le fit craintivement. Par sa timidité, son peu de talent descendit au-dessous de zéro. Conrad prit son chapeau et quitta le salon, honteux, humilié, désenchanté ; et plus jamais il ne lui adressa la parole. Il se trouvait à l'aise à son piano. Il

jouait jusque dans la nuit de la musique classique, de la musique d'opéra et des rêveries de sa propre composition.

Ainsi se termina le dernier semestre de ses études. Il se disposait à retourner dans son pays, lorsqu'il reçut une dépêche télégraphique de sa mère qui l'engageait à hâter son départ. Il trouva son père frappé d'apoplexie et ayant plus besoin de soin qu'un enfant au berceau. M. de Friedingen, à peine âgé de cinquante ans, était un homme fort et beau. Mais toute sa force et sa beauté disparurent sous l'empreinte de la paralysie morale.

Conrad, voyant son père privé de cette raison qu'il avait tant exaltée, en reçut une impression très-vive. Devenu le principal héritier de ce père qu'on pouvait considérer comme mort, il prit de suite la position de chef de famille et se chargea de toutes les affaires. Il eut d'autant plus de peine à se mettre au courant de la régie des propriétés et des capitaux que cette occupation n'était point dans ses goûts. Mais les circonstances lui en imposaient le devoir, et il le remplit consciencieusement.

Après deux ans d'une triste existence, M. de Friedingen descendit dans la tombe, et Conrad, alors âgé de vingt-quatre ans, se trouva possesseur d'une grande fortune. A la fin de l'année du deuil, il parcourut la moitié de l'Europe, pendant que sa mère s'occupait de lui chercher une femme qui pût lui convenir. Ce n'était pas une entreprise facile, car il portait en lui un idéal presque impossible à réaliser. Il fallait à Conrad quelque chose qui apaisât la faim du cœur qui le dévorait, et rien ne le pouvait mieux que l'amour. L'étude, l'activité de la vie, l'accomplissement du devoir, tous les intérêts terrestres, eussent-ils occupé ses heures et ses pensées du matin au soir, hélas ! c'était toujours une vie incomplète.

« Tout cela, se disait-il, c'est l'atmosphère de l'homme raisonnable ; mais l'être spirituel n'y trouve point assez d'air vital. J'ai en moi ces deux êtres ; l'amour doit étancher la soif de l'idéal. »

Souvent ainsi des éclairs de la vérité éternelle traversaient l'esprit de Conrad ; mais tournant le dos à cette divine vérité, il ne pouvait en comprendre le sens précis. Il y a, en effet, un amour qui est la vie de l'âme ; mais le pauvre Conrad n'en avait jamais entendu parler. Un pressentiment lui montrait en lui l'être immatériel, et il se persuadait qu'une femme apporterait à cet être la plénitude de la félicité. Pauvre Conrad !... Cette femme, il la lui fallait au moins spirituelle comme Hypatie, tendre comme Héloïse, céleste comme Béatrix. Mais où était-elle ? Dans son entourage, il ne la voyait pas.

A la mort de son père, il avait promis à sa mère de lui donner une fille. Pour l'entretenir dans cette bonne disposition, M^{me} de Friedingen lui envoya, dans une lettre, une liste de jeunes personnes afin qu'il fit un choix, et ne lui amenât pas une bru étrangère, anglaise, écossaise, ou française. Mais Conrad, dans tous ses voyages, ne trouva aucun parti convenable : il ne voulait point d'ailleurs chercher son idéal ; il le voulait rencontrer.

Un temps pénible commença pour Conrad. Riche, doué de bonnes qualités, d'un excellent caractère, possesseur d'une belle propriété qu'il avait embellie et agrandie, ayant de superbes chevaux, il était recherché dans tous les environs par vingt mères de demoiselles à marier. Où ferait-il son choix ? On lui fit mille avances auxquelles il répondit par une grande froideur. Les mères en conclurent que ce Conrad n'était point un charmant jeune homme, mais un esprit faible et un cœur indifférent. Les hommes ne le jugeaient pas de la même manière, car il était avec eux moins réservé. Adroit chasseur, bon cavalier, habile joueur de whist et de billard, il donnait de plus de très-beaux dîners dont le mérite n'était disputé que par l'excellence de ses cigares, purs havanes. En somme, les jeunes gens trouvaient Conrad fort agréable, et étaient d'avis qu'on le laissât libre de suivre son chemin : la manie, disaient-ils,

qu'avaient les femmes de le vouloir marier lui en ôtait tout le désir.

La mère de Conrad lui demanda avec inquiétude :

« Conrad, qu'avez-vous ? que désirez-vous ?

— Rien, chère mère, répondit-il avec douceur. Je n'ai rien... je ne souhaite rien... Je vais aller en Norwège à la pêche du chien marin. »

Il se rendit en Norwège et revint après une absence de quelques semaines.

Il fit visite dans une famille à laquelle il était allié, et dont la fille aînée était placée au premier rang sur la liste de M^{me} de Friedingen. Mais Conrad ne songeait point à elle, et il fut heureux d'apprendre qu'elle était sortie avec sa mère. Le père et la fille cadette, encore dans l'adolescence, étaient seuls à la maison. Celle-ci le reçut avec la plus grande simplicité, et il fut surpris de la trouver une ravissante jeune fille.

« Comme vous avez grandi ! Adélaïde, s'écria-t-il.

— Oui. J'ai déjà un pouce de plus que Selma. Avez-vous pris beaucoup de baleines ? »

Il lui expliqua que la baleine et le chien marin n'étaient pas une même chose.

« Eh bien ! je veux dire quelque sauvage animal marin.

— Vous comprenez l'histoire naturelle dans des proportions colossales » ! s'écria Conrad en riant.

Elle le regarda naïvement avec ses grands yeux bleus et lui dit sans être embarrassée ni blessée :

« Au lieu de vous moquer de moi, vous feriez mieux de me jouer quelque chose.

— Je ne me moque pas ; je m'amuse avec vous ; » répliqua-t-il gracieusement en se mettant au piano.

Adélaïde se plaça vis-à-vis de lui et écouta attentivement. Peu de temps après arriva son père, qu'on avait fait chercher dans le parc. Elle lui abandonna Conrad et partit. Peu habitué à ces manières naïves et simples, il en fut ravi

et renouvela plusieurs fois ses visites. Adélaïde conserva toujours la même simplicité, tandis que Selma semblait fort intimidée. Un soir, en revenant à Grunau, il dit à sa mère que son choix était fait, mais qu'il ignorait si Adélaïde l'aimait.

Elle s'écria avec étonnement :

« Comment Adélaïde ? cette enfant ? »

— Oui, c'est justement pour cela que je l'ai choisie, une telle âme descend directement du ciel. »

L'affaire fut arrangée facilement ; aucune personne n'en fut plus surprise qu'Adélaïde.

Conrad était donc fiancé et M^{me} de Friedingen le pressait de se marier bientôt afin de ne pas se trouver seule l'hiver à Grunau ; car elle se sentait malade. Sa poitrine était attaquée, et elle le cachait à son fils pour ne pas l'inquiéter. Lui-même avait le cœur oppressé. Il trouvait avoir agi légèrement en faisant son choix. La beauté et la candeur naïve d'Adélaïde l'avaient séduit. Mais cela était-il suffisant pour le bonheur de la vie ? réalisait-elle son idéal ? trouvait-il en elle l'élévation de l'esprit, la profondeur du cœur, le charme de l'âme qu'il avait rêvé pour son Hypatie, son Héloïse, sa Béatrix ? Non, mille fois non ! Elle n'était plus une enfant, mais une fiancée, comment pouvait-elle garder sa simplicité enfantine ? Malheureusement, une certaine crainte de Conrad rendait Adélaïde timide en sa présence. Son fiancé lui imposait extrêmement. Depuis des années elle avait tellement entendu louer ce Conrad de Friedingen que, stupéfaite de l'honneur de devenir sa femme, elle n'osait plus causer ingénument avec lui comme autrefois, lorsqu'elle confondait le chien marin avec la baleine. Adélaïde passa comme fiancée le temps de l'adolescence qui donne toujours à la jeune fille quelque chose de gauche. Conrad ne comprit pas cela, elle lui parut sotte. Elle ne l'était pas : les sots sont rarement timides ! Seulement, elle n'était pas développée. S'il l'avait aimée

véritablement, il eût été enchanté de cette aurore d'un cœur auquel il apportait la lumière et le soleil de l'amour. Mais il ne l'aimait point : voilà ce qu'il comprit. Plus il la voyait et moins il pensait à elle. Qu'est-ce que cette enfant pouvait être pour lui, et que pouvait-il être pour elle ? — Rien, absolument rien ! Quelquefois il était au désespoir de s'être laissé captiver par une impression agréable, lui qui, pendant des années, s'était tenu dans les bornes de la plus grande circonspection ! Mais il lui était impossible de se retirer. Il détourna ses yeux de son cœur et s'occupa de choses extérieures. Il fit arranger l'appartement d'Adélaïde avec la plus grande élégance, la combla de présents, fit des dispositions pour la noce ; mais son cœur devenait toujours plus triste et son visage toujours plus pâle. M^{me} de Friedingen trembla pour son fils ; dans sa famille on souffrait des affections de poitrine ; cependant elle ne voyait encore en lui aucun des véritables symptômes du mal redouté.

Il n'y avait plus que huit jours jusqu'au moment qui devait unir Conrad à Adélaïde. On était au mois de janvier. Le terrible vent du nord courait comme une épée tranchante sur l'éclatante couverture de neige : le traîneau de Conrad, glissant comme l'éclair, s'arrêta devant la maison de son futur beau-père. C'était la première partie en traîneau de l'hiver. Selma et Adélaïde étaient à la fenêtre et toutes les deux lui exprimèrent leur désir de faire une promenade. Conrad y consentit volontiers, et leur conseilla de bien se couvrir. Elles s'enveloppèrent de fourrures et la course se passa heureusement. Adélaïde était fort gaie, elle riait et causait avec Conrad et Selma. Au bout d'une heure ils retournèrent à la maison. Le soir de ce même jour, Adélaïde se plaignit d'une oppression en respirant ; dans la nuit s'y joignirent de violentes douleurs de poitrine et un point de côté. Lorsque le médecin arriva le matin, la pleurésie était déjà dangereuse. On fit tout

pour la sauver, mais en vain. Adélaïde mourut au bout de quarante-huit heures de maladie. Le jour de l'an elle avait eu seize ans. Conrad était hors de lui. Il se regarda comme son meurtrier involontaire, et eut horreur de lui-même lorsqu'il se vit forcé de s'avouer secrètement son bonheur d'avoir recouvré sa liberté. Maintenant il était à mille lieues de toute pensée de mariage. Il regardait la vanité de la vie, l'horrible comédie que le cœur humain joue, tantôt avec lui-même, tantôt pour le monde ; il méditait sur le mensonge intérieur qui farde la douleur, fausse la joie, et empoisonne le chagrin et le plaisir ; sur l'existence éphémère, sans germe, sans force, sans direction ; spectre bariolé qui ne conserve ni couleur ni consistance. M^{me} de Friedingen attribuait à la mort d'Adélaïde la tristesse de son fils.

« Résignez-vous à la volonté de Dieu, disait-elle avec sa douceur habituelle, et pensez qu'Adélaïde est avec Notre-Seigneur dans la félicité éternelle.

— Je l'espère, répondit Conrad, pour dire quelque chose.

— Vous espérez donc une vie éternelle que nous a rachetée le sang précieux de Notre-Seigneur ! s'écria-t-elle joyeusement.

— Par instinct, et non par conviction, j'espère quelque chose d'éternel : la nature se révolte contre l'anéantissement. Qui me donnera la solution de ce problème d'une vie éternelle ? Les âmes marchent-elles d'étoile en étoile ? la matière se rajeunit elle dans un changement perpétuel des êtres ? L'esprit entre-t-il en union avec des intelligences supérieures ? enfin qui résoudra cette question ?

— La foi, dit avec douceur et fermeté M^{me} de Friedingen.

— Votre foi affirme, répliqua Conrad ; mais qui me garantit sa vérité ?

— La Bible, mon fils, qui est la parole de Dieu.

— Et qui me prouve qu'elle est réellement la parole pure, vraie, non falsifiée, enfin la parole de Dieu, comme vous le dites ?

— L'Église chrétienne, mon fils.

— Quelle Église comprenez-vous par là ?

— Eh bien ! celle qui confesse Jésus-Christ comme le Sauveur.

— Chère mère, vous savez aussi bien que moi combien de doctrines contradictoires s'arrogent la foi, et prétendent être des Églises chrétiennes ; mais aucune ne prouve suffisamment que sa foi n'est point une conviction arbitraire. C'est pourquoi aucune d'elles ne possède la vérité éternelle, aucune ne peut me l'offrir comme une foi universelle, immuable ; aucune ne peut me dire sur l'éternité quelque chose que je ne puisse me dire à moi-même. Aussi, je m'en tiens à ce que l'homme abhorre par instinct, l'anéantissement : voilà pourquoi il espère. Le reste est silence, dit Hamlet. »

M^{me} de Friedingen garda aussi le silence ; mais elle pensa que le dogme de M. IX sur la justification par la foi perdue était bien consolant ; et il lui sembla que la confiance en la miséricorde divine et l'amour maternel lui faisaient un devoir de ne plus rejeter comme jadis cette opinion, en faveur de laquelle on pouvait citer quelques passages de la Bible. Elle avait besoin de consolations sur l'état de l'âme de Conrad ; elle en puisait une dans le dogme de M. IX. Peut-être, lui aussi, avait-il eu besoin d'une consolation semblable. Ainsi naissent les hérésies ; ainsi elles trouvent des partisans lorsqu'on se tient, dans la vie religieuse, sur la terre mouvante de la subjection.

L'affection de poitrine de M^{me} de Friedingen se développait de jour en jour. Conrad espéra l'arrêter en employant de suite les remèdes les plus énergiques. Il l'accompagna à Salzbrunn et, de là, à Méran. Mais les eaux ne purent vaincre le mal. Les médecins lui conseillèrent de

passer l'hiver. au delà des Alpes. Plus l'état de M^{me} de Friedingen empirait, plus elle comptait sur sa guérison. A Nice, où Conrad se rendit avec elle, elle se remit un peu ; l'air léger et pur était une goutte d'eau pour la flamme mourante de sa vie. Cette flamme brilla encore une fois avec un nouvel éclat, et M^{me} de Friedingen retourna à Grunau dans la belle saison. Mais à l'automne elle mourut comme elle avait vécu, patiente, douce, pleine de confiance en Dieu et de résignation à sa volonté.

Conrad se trouva seul. Il avait bien son frère, mais ses rapports avec Rodrigue étaient plutôt ceux d'un père, d'un mentor, que ceux d'un frère et d'un ami. Les cinq années qu'il avait de plus que lui n'en étaient pas la principale cause ; mais bien la différence de leurs caractères et les conséquences qui en résultaient. Tout l'être de Rodrigue se répandait à l'extérieur et nageait à la surface de la vie. Conrad se recueillant, sondait les profondeurs, mais comme un mineur qui voudrait trouver de l'or et des diamants et qui descend néanmbins sans lampe.

Cet enthousiaste rêveur, assis sous les catalpas dans l'ombre de la nuit, faisait passer sous ses yeux le tableau de sa vie. « Se lèvera-t-il un soleil pour moi ? se demandait-il ; y a-t-il un soleil des intelligences ?... un soleil qui ne se couche jamais ?... Et lorsqu'il disparaît, la vie ne reçoit-elle pas une teinte grise et monotone comme une nuit d'été à Tornea ? A l'horizon il y a le soleil ; mais il ressemble à une boule rouge, sans éclat ! —Conrad avait froid. Il se leva. Le jour commençait à poindre. L'aube a quelque chose de froid et de sec ; la nuit n'est plus et le jour n'est pas encore ; et tout ce qui est indécis est désagréable. Conrad regarda autour de lui ; les objets prirent peu à peu des formes plus distinctes ; çà et là, un petit oiseau à moitié endormi gazouillait comme s'il eût demandé à ses compagnons s'il n'était pas encore temps de s'éveiller. Une brise légère se leva : partout régnait le silence. On n'entendait pas une

âme dans le chalet. Conrad avait grande envie de monter au balcon et d'y contempler le lever du soleil. Heureusement, il songea à Cerbère qui n'aurait pas manqué de faire du bruit ; la pensée de Cerbère lui rappela qu'il pouvait quitter le jardin sans passer près du petit château. Il était temps ; il faisait jour, et si clair qu'il distingua à ses pieds une petite croix bleue. Il la ramassa ; c'était un signet long comme le doigt, sur lequel étaient tracés en beaux caractères ces mots : Non fallit te Deus. Ils lui semblèrent écrits avec des rayons du soleil, tant ils lui apportèrent une révélation céleste, juste en ce moment, après cette nuit ! « Fille de la lumière, que pensiez-vous en traçant ces mots, » demanda-t-il tout bas, car il ne douta pas de qui était cette écriture.

Il mit sa trouvaille dans son portefeuille, marcha avec précaution sur le gravier pour n'éveiller personne, et franchit la haie qui couvrait le petit mur du jardin. Le sentier dans lequel il se trouvait le conduisit bientôt sur la chaussée, et, de là, à Rudesheim.

ÉCHEC A LA REINE.

La place sous les catalpas devait avoir un attrait particulier, elle n'était jamais déserte. Maintenant, en plein midi, lord Henry y était couché dans son hamac indien, lisant des journaux et fumant des cigares. Ses enfants, surveillés par leur bonne, jouaient sur le balcon avec deux pigeons et tourmentaient les pauvres bêtes avec leur tendresse. Doralice était dans sa chambre et cousait une étoffe grossière. Eulalie arrivait du château en courant ; elle s'écria en entrant chez sa sœur :

« Doralice, M. de Friedingen est là !

— Lequel ?

— L'aîné.

— O mon Dieu ! dit Doralice en soupirant, car elle pensait à l'affaire qu'elle devait traiter avec lui.

— Il a l'air souffrant, continua Eulalie ; mais il me paraît bon et aimable. Il trouva maman, Célestine et moi occupées à déballer les objets arrivés hier pour Célestine. Il dit quelque chose de gracieux là-dessus ; je ne me rappelle plus toutes ses paroles. On causa de différents sujets. Enfin maman l'a invité à dîner. Il a demandé ensuite s'il pouvait vous faire sa visite. — Certainement, a répondu maman. Et je suis sortie pour vous en prévenir. »

La domestique annonça en ce moment, dans toutes les formes, M. de Friedingen. Doralice adressa une prière au ciel et Conrad entra. Ils échangèrent les phrases de politesse usitées, et parlèrent ensuite d'Ems, du Rhingau, des sept montagnes. Conrad ne s'ennuya point ; pour la première fois il voyait Doralice de près et entendait sa douce voix ; puis il examina la chambre et son

ameublement ; ce qui, lorsque ce n'est point un salon ordinaire, trahit toujours les goûts du propriétaire. Cette chambre lui plut extrêmement.

Elle avait quatre fenêtres, deux au midi, à la façade de la maison, deux à l'ouest ; mais les persiennes fermées voilaient la trop grande clarté du jour. Le papier vert tendre et parsemé de petites fleurs était de la même couleur que les meubles, les rideaux et les portières. Les coins de la chambre étaient remplis par des étagères couvertes de vases de fleurs. Une étagère portait une fort belle statue de la sainte Vierge, en albâtre. L'autre formait une jardinière au milieu de laquelle se trouvait un globe où nageaient des poissons rouges, qui faisaient le bonheur des enfants ! Le troisième groupe se composait de plantes grimpantes dont les différentes nuances de feuillage produisaient un agréable effet. Au milieu, était placée une copie des soi-disant « pigeons du Capitole, » une coupe d'albâtre orientale sur le bord de laquelle sont posés gracieusement quatre pigeons. Aux murs étaient suspendus trois tableaux, d'excellentes copies des grands maîtres. L'Assomption de la sainte Vierge par le Titien, l'Immaculée-Conception de Murillo, étaient représentées en petites dimensions ; mais l'œuvre de la jeunesse de Raphaël, la Madonnina Comestabile, était de grandeur naturelle. Quel goût exquis, quel esprit calme et beau régnait dans cet arrangement ! Et devant lui, dans sa robe de mousseline blanche avec des rubans lilas, était Doralice, sa belle tête inclinée et appuyée sur sa main. Et c'était la pèlerine, avec la branche de liseron autour du chapeau ; la servante des servantes de Jésus-Christ, avec le parapluie de coton ; la chanteuse de l'ingrata.

Il la connaissait parfaitement, et elle ne le connaissait pas du tout. Ses observations le rendirent distrait. Tout à coup, comme si sa distraction eût été contagieuse, Doralice se tut un moment, puis elle lui demanda :

« Monsieur de Friedingen, est-ce que nous nous sommes déjà vus quelque part ?

— Déjà plusieurs fois, M^{me} la comtesse, dit Conrad, joyeux de ce qu'elle paraissait deviner ses pensées.

— Alors je dois m'excuser auprès de vous de ma mauvaise mémoire.... car je ne me rappelle pas du tout où nous nous sommes rencontrés.

— Ici, au pied de votre escalier, lorsque vous m'avez protégé contre votre terrible Cerbère.

— Ah ! vous étiez le voyageur curieux qui pénètre dans les jardins étrangers ? dit-elle gaîment. Eh bien ! vous vous réjouissiez sans doute que je l'eusse oublié ?

— Nullement, comtesse. L'oubli !... c'est pour moi une parole et une chose terrible. Être oublié ! Oublier ! Est-ce que cela ne sent pas horriblement la poussière de la tombe ? Oublier ! Est-il quelque chose de plus triste pour nous, pauvres humains ?

— Certainement, monsieur de Friedingen, si vous ajoutez une syllabe et dites : oublier Dieu. Voilà ce qui fait notre misère. »

Il la regarda avec étonnement, puis il reprit après une pause :

« Vous n'êtes pas charitable, madame, de faire d'un voyageur égaré un curieux. Mais si vous ne l'êtes pas dans vos paroles, en réalité vous avez conduit le voyageur, du désert à Marienthal.

— Du désert à Marienthal ? s'écria-t-elle surprise. Alors j'ai été une bonne conductrice, malheureusement sans aucun mérite. »

Conrad lui raconta comment il s'était égaré en revenant de Niederwald.

« Cette circonstance vous a conduit à un des plus ravissants sites du Rhin et à un lieu où la sainte Vierge accorde tant de grâces ! dit Doralice joyeusement.

— D'après cela on pourrait aimer à s'égarer !

— Non ! ce serait dangereux ! mais on peut louer la main de Dieu qui nous ramène dans la bonne voie.

— Cette fois ce n'est pas la main de Dieu, mais la vôtre, madame la comtesse.

— L'homme n'est toujours que l'instrument dont se sert la main de Dieu, dans les grandes choses comme dans les petites, répliqua Doralice avec calme. Qui sait si ce n'était pas une disposition du ciel ! — C'est si beau, dans nos contrées rhénanes catholiques, que les plus jolis sites soient des pèlerinages, qui approprient, pour ainsi dire, la terre au ciel et sanctifient sa beauté. Ici, notre Marienthal ; vis-à-vis, près de Bingen, la chapelle de Saint-Roch ; quelques lieues plus loin, Bornhoven avec la Mère des douleurs ; ensuite l'Arenberg avec son beau chemin de croix. Vous devez visiter tout cela, si vous restez quelque temps ici.

— Je connais l'Arenberg, répliqua Conrad. Il est visité par le beau monde d'Ems. C'est un charmant établissement, mais il me semble trop élégant pour disposer à la dévotion.

— Il lui manque encore la consécration de la prière, et c'est l'affaire du temps. Des lieux sur lesquels la prière est familière depuis des siècles ont certainement un langage mystique plus connu du cœur chrétien. Lorsque dix générations y auront prié, pleuré et sanctifié cette terre, l'Arenberg prendra un tout autre caractère. Je vous ai nommé ce site parce que tout le monde vous conseillera de le visiter, et parce qu'il fait, avec une grâce singulière de la nature, un cadre aux images célestes.

— Vous aurait-il volé ce secret, madame la comtesse ? Voyez ce groupe de fleurs avec la statue de Marie ! — cette madone est placée, en quelque sorte, comme la couronne de la création : le monde à ses pieds, les étoiles au-dessus de sa tête. »

Doralice regarda Conrad avec une joyeuse surprise et lui demanda en hésitant :

« Vous connaissez notre culte à la sainte Vierge ?

— M'étant occupé un peu de l'art et de l'histoire de l'art dans lequel la Madone joue un grand rôle, son culte ne peut m'être entièrement inconnu.

Doralice avait espéré et peut-être désiré une autre réponse. Elle répliqua avec douceur :

« Oui, l'art doit beaucoup à la sainte Vierge. Avec elle, l'idéal du saint amour et des saintes douleurs entra dans le monde, et l'art veut et doit tourner nos cœurs vers cet idéal, par des créations qui touchent nos sens. Tout ce qui a de l'âme dans l'art vient de la Mère de Dieu.

— Oui, dans l'art chrétien, dit Conrad ; mais l'art antique a aussi son âme, sa Psyché qui s'exerce dans l'amour et dans la souffrance. Quelle douleur sublime dans Niobé au milieu de ses enfants mourants, qui sont aussi les victimes des dieux !

— Aussi ? répéta Doralice.

— Comme Jésus-Christ qui meurt en victime de la Divinité offensée.

— Seulement, avec la différence, dit Doralice, que Jésus-Christ Dieu s'offre lui-même en sacrifice par un amour divin, tandis que les dieux se vengent sur les enfants de Niobé avec une haine indigne des dieux.

— Certainement, madame la comtesse, l'idée chrétienne est plus sublime. J'avoue néanmoins que Niobé me touche davantage que les plus célèbres représentations de la Pièta.

— Monsieur de Friedingen, vous approchez peut-être plus de la douleur de Niobé que de celle de la Mère de Dieu ; dit Doralice avec un sourire triste. Selon l'ordre de la nature, ce qui est terrestre nous est plus familier que ce qui touche au ciel.

— Vous dites cela, vous, comtesse ? s'écria Conrad avec étonnement. Et moi... Vous sourirez plus tristement encore, néanmoins je le dirai ! Je voudrais une parenté avec le ciel.

— Je m'en réjouis ! dit Doralice vivement ; nous le pouvons, nous le devons ! c'est un attrait de la grâce et une

direction vers la rédemption. Par Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, et par son sacrement de l'autel, l'homme entre en union avec la Divinité. »

Conrad ne comprit pas cela. Il fondait sa parenté avec le céleste sur ses impressions, ses ardents désirs, ses espérances vagues, ses efforts sans but ; en un mot, sur sa direction personnelle. Doralice, au contraire, en parlait comme de quelque chose d'universel, quelque chose de prouvé. Il cherchait une réponse. Avant qu'il la trouvât, lord Henry entra dans la chambre et Doralice le lui présenta. Conrad s'inclina froidement, lord Henry avec raideur. Tous deux se regardèrent avec peu de bienveillance. Conrad reconnut l'ours qui se faisait servir par la reine des sylphides, le soir précédent ; et le titre de beau-frère ne le changea nullement à ses yeux. Lord Henry n'avait point sur le cœur un semblable reproche contre Conrad ; mais il lui sembla qu'il en trouverait bientôt.

Il redressa sa belle taille de six pieds encore un pouce plus haut, et fit à Doralice une question en anglais au sujet de ses enfants.

Elle répondit en allemand, ne sachant pas si Conrad comprenait l'anglais. Lord Henry trouva cette attention blessante pour lui-même. Il alla près d'Eulalie, assise dans un grand fauteuil où elle s'était tenue fort tranquille pour mieux écouter, et lui demanda avec dépit si elle avait aussi oublié l'anglais. Conrad connaissait parfaitement cette langue. Sans en rien laisser voir, il se rejouit de l'humeur visible de l'ours ; d'autant plus que cet ours, avec ses grands yeux bleus foncés, ses boucles noires, ses traits anglo-saxons, nobles, prononcés, son visage bruni par le soleil des tropiques, était un homme beau et imposant.

La pendule sonna deux heures.

« C'est l'heure du dîner de ma mère, dit Doralice à Conrad. »

Elle se leva, prit son chapeau, ses gants et appela les enfants ; puis toute la société se rendit au petit château, où

Conrad fut présenté à Mlle Crescence, et vit tous les membres de la famille réunis. Sans parler de Doralice, tous lui plurent. les deux jeunes filles, les deux vieilles dames, même la sèche miss Dundée qu'il trouva passable, quoiqu'elle ne fût réellement autre chose qu'un automate musical. Seul, lord Henry lui déplut souverainement. Toujours impérieux, voulant sans cesse avoir raison ! C'était toujours le commandant sur son vaisseau ! et cela envers des femmes gracieuses et distinguées. Conrad le jugea bien. Lord Henry avait de cette manière pris pied dans la famille, qui l'avait accepté ainsi de Suzanne. On l'aimait et on passait sur ses imperfections, comme on doit le faire pour tous les hommes, en s'estimant heureux quand les défauts ne surpassent pas les qualités. M^{me} de Derthal fut l'amabilité même, quoique pendant le dîner une question la préoccupât : Ne serait-il pas plus avantageux que lord Henry épousât en seconde noce Eulalie ? L'union avec Conrad privait Rodrigue de la perspective du majorat ; et s'il venait à le recevoir, Eulalie serait veuve. On devait attendre les circonstances sans rien précipiter. Sa fille était sûre de l'un de ces hommes : telle fut la solution tranquillisante du problème.

Après le dîner, Conrad se mit au piano. A Ems, il avait eu un instrument médiocre ; celui-ci était excellent. Conrad s'abîma dans un océan d'harmonie. Prenant les mélodies des différents airs que Doralice et Eulalie avaient chantés la veille, il les réunit dans un admirable ensemble. Toutes écoutaient avec ravissement ; miss Dundée même donna quelques signes d'approbation. Personne ne trouva aucune parole lorsque les derniers accords expirèrent. Conrad se leva. La conversation devint animée, mais Doralice garda le silence. Laissant tomber lentement les mains dont elle s'était caché le visage, ses beaux yeux brillèrent de larmes semblables à de pâles étoiles. Conrad la contemplait avec bonheur. Il la pria de jouer à quatre mains avec lui.

« Une autre fois, dit-elle. Il ne faut pas verser de l'eau sur ce vin généreux. En outre, mon beau-frère agite les figures du jeu d'échecs ; j'ai l'habitude de jouer avec lui.

— J'aime aussi à jouer aux échecs, dit Conrad.

— J'en suis fort aise ! » s'écria-t-elle.

Et, regardant lord Henri : « Je vous présente en mon beau-frère un partner digne de vous. Vous jouerez avec lui jusqu'au dernier pion pour la reine. »

Conrad ne s'était pas attendu à cette issue, et commença la partie d'assez mauvaise humeur, regrettant la précipitation qui le captiverait peut-être de longues heures à cette table. Lord Henry était un excellent joueur, et il se réjouit de trouver en Conrad un adversaire plus sérieux que les dames, qu'il surpassait de beaucoup. Conrad résolut de rendre lord Henry mat le plus tôt possible afin d'être délivré pour toujours de sa partie. Il n'y réussit point aussi vite, et dut prêter la plus grande attention au jeu dont l'intérêt allait croissant. Tous les deux s'attaquèrent silencieusement pendant trois quarts d'heure. Alors lord Henry dit triomphant : « Mat ! » Conrad avait perdu la reine et la partie.

Les dames étaient assises avec leur ouvrage dans la veranda, devant le salon. Conrad écoutait quelquefois s'il ne distinguerait pas certaine voix mélodieuse ; mais elle ne se fit pas entendre. Il en attribua la cause à l'insupportable bruit de quatre canaris, d'une perruche et d'un perroquet qui habitaient la veranda. Enfin, quittant le salon, il ne trouva que M^{lle} Crescence et les deux jeunes filles. Il causa avec sa future belle-sœur, et ne put s'empêcher de s'avouer que Doralice la plaçait tout à fait dans l'ombre. Célestine était faite pour le monde : elle en avait le petit jugement, les petites phrases, les petites opinions, et, en outre, la petite assurance dans sa façon de s'exprimer. Ce n'était pas, pour son développement intellectuel, un pronostic plus heureux que ne l'est pour un jeune auteur le genre de

s'habiller dans des phrases superbes. Le fruit qui n'est pas mûr a sa verte écorce ; en mûrissant, il se pare de ses belles couleurs.

Conrad ne prolongea sa conversation avec Célestine que pour passer le temps convenablement jusqu'au retour de Doralice ; car Mlle Crescence avait pris sa place aux échecs ; et Eulalie, si gaie dans l'intérieur de la famille, était muette en présence d'un étranger. Enfin, une petite voiture attelée de deux ponies entra dans la cour, et Eulalie s'écria :

« Voici maman ! »

Et M^{me} de Derthal entra dans la veranda, en disant :

« Doralice vous souhaite le bonjour à tous. »

Conrad avait l'air consterné. Lord Henry oublia que M^{lle} Crescence le menaçait d'un trait fin.

« Comment ? pourquoi ? demanda-t-il.

— Elle vient de partir. Nous avons quelques visites à faire à Rudesheim, ensuite je l'ai accompagnée au bateau à vapeur.

— Échec et mat ! » dit M^{lle} Crescence avec sa douce voix à lord Henry, en exécutant heureusement son trait.

Eulalie éclata de rire.

« Je me réjouis de voir Henry une fois mat, chère tante ! il se regardait comme invincible, et maintenant le voilà vaincu par une femme. »

Eulalie ne se doutait pas jusqu'à quel point elle avait raison ; cependant ce n'était pas M^{lle} Crescence qui l'avait vaincu. M^{me} de Derthal dit à Conrad :

« La voiture est ici, la soirée est belle ; monsieur de Friedingen, voudriez-vous faire une promenade au Johannisberg ?... ou la remettrons-nous à un autre jour ? »

Conrad se décida pour ce dernier parti, prétextant des lettres d'affaires à écrire, et prit congé, sans savoir ni où Doralice était allée, ni quand elle reviendrait. Personne n'avait fait aucune question ; donc tous savaient où elle

était, excepté lord Henry. Ce fut une espèce de consolation pour Conrad. M^{me} de Derthal le pria, avec son amabilité habituelle, de regarder sa maison comme la sienne, et d'y venir quand cela lui ferait plaisir. Conrad se retira.

Il ne se rendit pas à Rudesheim, mais à Marienthal.

« Ma mère, qu'est devenue Doralice ? demanda lord Henry, lorsque Conrad fut parti.

— Oh ! oh ! Henry, s'écria Eulalie. Vous m'avez répété mille fois que seulement les petites filles et les rossignols étaient curieux. Est-ce que quelque méchante fée vous a transformé ?

— Doralice a besoin de régler quelques affaires, répliqua M^{me} de Derthal en souriant. Elle reviendra bientôt. »

Dans l'après-midi, Doralice avait pris le bras de sa mère ; la conduisant dans l'allée touffue des tilleuls, elle lui avait dit :

« Chère mère, j'ai besoin de quelques jours de repos. J'irai aujourd'hui à Bornhoven.

— Pour l'amour de Dieu, ne partez pas maintenant ! M. de Friedengen vient d'arriver, vous devez accomplir une mission fort agréable à Dieu. J'espère en ce moment, par votre intervention, être délivrée de toutes les inquiétudes qui nous pèsent sur le cœur par rapport à cette différence de confession, et vous iriez vous ensevelir dans votre Bornhoven ? Non, chère enfant, vous ne pouvez me faire ce chagrin, vous devez rester à votre place. J'ai... tous nous avons besoin de vous.

— J'ai peine à le croire, bonne mère ; vous-même ou notre tante réglerez cette affaire beaucoup mieux que moi. Je ne puis vous dire combien ce monsieur de Friedingen me rend triste. Je voudrais avoir le moins de rapports possible avec lui. Il y a en son âme un chaos, une véritable ruine de la foi. Jésus-Christ et Niobé y sont placés au même rang. Je me méfie d'un tel homme ; il me fait peur. Qui sait quelles discussions fera naître votre demande ? qui sait si je suis

assez forte contre les sophismes de pareilles doctrines, et si je puis réfuter des arguments philosophiques ? Ne me laisserai-je pas troubler au lieu d'éclairer ?... J'ai peur de ma mission, comme vous la nommez, chère mère. Si vous m'en dispensez, je resterai ici ; sinon, je dois avoir quelques jours de calme pour me recueillir, afin de pouvoir regarder sans effroi l'affreux abîme d'une âme vide de Dieu.

— Mais, chère enfant, vous avez vécu dans le monde et au milieu d'hommes qui n'étaient pas autres que ce pauvre M. de Friedingen ; excepté qu'ils avaient moins d'esprit et moins de talent que lui ; avez-vous pris cela tant à cœur alors ?

— Malheureusement non ! à cette époque j'étais ignorante, je ne connaissais pas le prix d'une âme. En outre, je n'ai jamais vu aucune personne regarder avec tant de tristesse dans le désert de son cœur ; c'est un enfantillage peut-être, mais j'ai peur de cet homme !

— Chère Doralice, voilà où l'on en vient lorsqu' on vit retirée comme vous le faites. Vous vous renfermez tellement dans le cercle de votre famille que vous devenez intolérante pour toute nouvelle figure. Combien de fois vous ai-je priée de quitter un peu votre solitude ! vous ne l'avez pas voulu. Certainement vous êtes trop jeune pour vous éloigner entièrement d'un monde dans lequel vous pourriez agir sur les autres et travailler en même temps à votre sanctification.

— Ce n'est pas moi, chère mère, c'est Dieu qui m'a isolée dans le monde ; c'est lui qui a placé des limites à ma vie extérieure. Ma place n'est pas dans la société, car toute position fautive y est dangereuse pour une jeune femme.

— Votre position est fort bien dessinée. Vous êtes la comtesse Ghioray.

— La comtesse Ghioray n'a sa place dans la société, ni comme femme, ni comme veuve, ni comme jeune fille : par conséquent sa position est fautive. Semblable à l'oiseau à

qui l'on a coupé les ailes, je ne puis voler avec les autres. Voilà pourquoi je me suis réfugiée dans le nid paternel. Là, je me trouve bien. Là, je suis pour vous Doralice, et pour Dieu une âme. C'est une position nette dont j'ai besoin pour mon repos.

— Vous ne devriez ni être misanthrope, ni reculer devant le commerce des gens qui n'ont pas encore trouvé vos lumières et votre paix, mais qui les trouveraient peut-être par vous. Ayez donc la bonté de rester ; vous nous êtes nécessaire en ce moment, vous ne pouvez nous quitter.

— Ma bonne mère, dit Doralice avec tristesse et fermeté, par les fiançailles de Célestine et la présence de Henry, nous menons depuis trois semaines une vie si agitée que je tiens à passer trois jours dans le calme. A mon retour, je vous promets de parler de suite à M. de Friedingen. » M^{me} de Derthal dut céder. Doralice se hâta de faire sa toilette de voyage. Les ponies étaient attelés, la mère et la fille partirent. Ses sœurs savaient ce que signifiait cette absence : Doralice faisait quelquefois ce voyage ; lord Henry seul ne s'en doutait point. Il ne voulait pas laisser voir combien ce départ lui était sensible. Le petit château, le chalet, tout le pays lui sembla désert. Volontiers il l'aurait suivie, s'il avait su où la rejoindre.

Doralice naviguait sur le beau fleuve transformé en or liquide par le soleil couchant. Il était déjà tard ; il y avait peu de monde sur le bateau à vapeur. Abandonnée à ses pensées, Doralice réfléchit aux événements de la journée ; il lui semblait que tant de choses s'étaient passées ! C'était beaucoup en effet pour sa vie retirée : une âme étrangère s'était révélée à elle. M^{me} de Derthal avait dit avec raison que Doralice avait vécu jadis parmi des hommes dont les désirs n'allaient pas au delà d'une vie vulgaire ; et qu'elle avait vu et connu cette agitation pour de vains plaisirs, ces efforts pour des choses vides. Mais Doralice ne connaissait alors rien de plus élevé ; elle ne savait pas encore dans

quel but l'homme a reçu de Dieu une âme intelligente ; elle cherchait à le deviner. A cette époque, elle était très-occupée de ses propres affaires domestiques. Depuis lors elle avait subi une complète transformation. La destinée avait attristé et détruit sa vie extérieure, mais elle avait éclairé et enrichi sa vie intérieure. Quand le soleil se couche à notre horizon, il se lève dans le nouveau monde. De même pour Doralice un monde nouveau était ouvert. Le règne de Dieu s'était offert à son âme et elle était entrée dans la vie de la foi. Elle avait ses douleurs, elle versait des larmes, soutenait des combats, sentait des découragements, offrait des sacrifices ; mais tout cela, elle le faisait non pour obtenir une récompense terrestre, mais bien pour remporter la couronne de la vie éternelle. Tout cela lui semblait peu de chose, pesé dans la balance de la foi. Et, avec une joie sainte, elle marcha dans la voie que saint Thomas à Kempis appelle « le chemin chemin royal de la croix. » Voulant mettre son cœur en sûreté auprès de Dieu, avec l'énergie des grandes âmes, elle resta sous les armes pour se préserver vaillamment de mille ennemis, qui tantôt par de trompeuses flatteries, tantôt par les séductions du monde, ou par la fragilité de la nature, cherchaient à la détourner de son but. C'est pourquoi elle s'éloigna de la société ; c'est pourquoi elle se soumit à un règlement de vie, s'occupa de travaux peu conformes à ses goûts naturels ; c'est pourquoi elle ne se permit jamais une plainte devant les hommes, ni une question devant Dieu. Elle voulait, par l'habitude constante du renoncement dans les choses journalières et peu apparentes, se rendre cet exercice si familier, que, dans de grandes circonstances, l'amour-propre et la volonté propre fussent déjà extirpés avec leurs racines. Elle savait que principalement la fidélité dans les petites choses fait la perfection des saints.

Doralice avait ainsi vécu trois ans. Acceptant humblement sa destinée de la main de Dieu, comme un moyen salubre de gagner le ciel, elle s'était résignée à sa

position. Aucun événement extraordinaire n'était venu troubler son repos. Elle n'avait pas besoin d'agir, mais de souffrir. Les pêcheurs de l'antiquité nommaient jours alcyonii ceux qui leur apportaient, au milieu des rigueurs et des tempêtes de l'hiver, un air printanier, et donnaient à la mer une surface unie comme un miroir. Ils attachaient à ce phénomène cette légende, que les dieux, ayant pitié de l'alcyon, qui construit son nid sur les flots, accordaient à la mer quelques jours de calme jusqu'à ce que l'alcyon eût achevé son œuvre. Quand il avait fini, les tempêtes recommençaient et ne lui causaient aucun dommage ; car ce nid était si admirablement construit, qu'il se levait et s'abaissait avec les vagues, l'ouverture tournée vers le ciel de façon à ce que les flots les plus furieux ne pussent le précipiter dans l'abîme. L'homme a aussi ses jours de paix ; Dieu les lui donne, afin qu'il en profite pour construire son nid avec sécurité, comme l'oiseau de la tempête sur l'élément perfide. Mais ce nid, c'est la foi qui le soutient sur l'abîme de la vie. Est-ce que les jours de calme étaient finis pour Doralice ? — Elle était triste, elle pensait à Dieu, inconnu et méconnu ; à l'amour divin, pays fermé pour tant d'âmes ; au peu de prix attaché au sang de Jésus-Christ dans le sacrement du baptême qui imprime un cachet surnaturel, si vite et si souvent recouvert de la poussière terrestre, qu'il en reste à peine les légers contours. Elle voyait le sang de Jésus-Christ méprisé dans le sacrement de la pénitence, où, avec la miséricorde de Dieu, il efface les traces du péché et fait croître la grâce, comme sur les laves du Vésuve fleurissent des jardins délicieux après les dévastations d'une éruption de la nature. Elle pensait au sang de Jésus-Christ méprisé dans le sacrement de l'autel, où il nous unit mystérieusement mais réellement au divin Rédempteur fait homme, et donne aux enfants de la grâce un droit à l'héritage céleste. Et tant d'âmes passent près du calice du salut et vont s'enivrer à la coupe des joies vaines et dégradantes, ou meurent de soif, près des lacs fangeux

que des mains humaines ont creusés. Elle pensait au sang de Jésus-Christ méprisé dans le sacrement du mariage, où deux âmes unies pour une vie commune et pourtant surnaturelle le foulent aux pieds et passent.

Que de tableaux entrèrent dans le cadre des pensées de Doralice ! Ces tableaux, n'était-ce pas la vie de ses proches, de ceux qu'elle aimait, se déroulant sous ses yeux, à côté d'elle, autour de son cœur ? Quelle vie menait Blanca ? Comment était morte Suzanne ? Quelle union allait contracter Célestine ? Quelle union avait-elle contractée, elle, Doralice, avec son imagination rêveuse, cédant légèrement à l'entraînement de la jeunesse sans connaître sa vocation ? Elle se jugeait elle-même et n'oubliait jamais que son peu de réflexion avait fourni à son mari la facilité d'exécuter son malheureux dessein. On lui avait reproché d'être froide et indifférente envers son mari, et d'avoir quitté sa maison. Là était sa place ; c'était le poste qu'elle aurait dû défendre comme un vaillant soldat jusqu'à la dernière goutte de son sang. Loin de là ; au commencement du combat, elle avait déserté le drapeau pour chercher du renfort. Humble et patiente, elle serait restée. Son imprudence lui avait attiré des accusateurs, c'est pourquoi elle accepta Volontairement une partie de la faute de Ghioray, et s'en repentait comme si c'eût été son crime. Oui, elle le fit d'autant mieux qu'elle ressentait peu d'amour pour Ghioray, ce dont elle ne s'aperçut qu'en le quittant. « Si je l'avais aimé, se disait-elle souvent, je ne l'aurais jamais abandonné dans un moment aussi critique. » En cela elle avait parfaitement raison. Mais, sans l'aimer, elle ne l'aurait point quitté à cette époque si elle avait eu la conscience de son devoir.

« Ainsi on tombe dans le trouble, dans l'aveuglement, dans la folie, dans le péché, soupira Doralice, lorsqu'on est livré à son propre jugement et qu'on ne suit pas la règle donnée par Dieu pour mettre un frein à la volonté et à la passion. Je n'ai pas agi autrement que mes sœurs ; ma

position était difficile, mais nos fautes peuvent être attribuées à la même cause : au manque d'éducation religieuse. Il ne suffit pas de croire vaguement en Dieu pour soutenir les combats qui doivent nous conquérir la vie éternelle. La nature humaine est si faible qu'elle abandonne la lutte après une résistance plus ou moins longue. Devenu le jouet de misérables passions, on se relève par orgueil pour retomber dans l'égoïsme. Le catholique seulement, lorsqu'il vit de sa foi, est préservé de la chute par le sang de Jésus-Christ dans les saints sacrements, ou relevé et fortifié quand il tombe. Pauvre Ghioray ! pauvre Henry ! pauvre Friedingen ! à quelle paralysie de l'âme, à quels égarements de l'esprit, à quel abîme, les passions peuvent-elles les conduire jusqu'à ce que vienne le marasme du cœur, cette mort sans tombe ! Et elle est là, cette admirable lumière de la religion catholique qui, comme les rayons du soleil, descend de la croix sanglante. Passerons-nous sans nous arrêter ? »

Elle regarda l'horizon pourpré du soir qui répandait une teinte rosée sur les montagnes, les champs, le fleuve et les nuages. Et de ces feux ardents qui s'effaçaient peu à peu, s'éleva l'étoile du soir, souriant aux douleurs comme l'œil d'un bienheureux. La terre s'enveloppa dans le crépuscule à mesure que l'étoile brillait avec plus d'éclat.

« Oui, dit Doralice à demi-voix en regardant l'étoile, la figure de ce monde passe, et enfin l'âme reste seule avec Dieu. » Cette pensée ne la quittait jamais.

Le vaisseau glissa près des deux rochers escarpés sur le sommet desquels sont placés comme des nids d'aigles les ruines des châteaux de Hernberg et de Liebenstein ; à leurs pieds se trouve l'antique église du pèlerinage de Bornhoven. Le bateau marcha plus lentement près du rivage qui semblait dormir sous l'ombre de ses noyers et de ses autres arbres fruitiers, jusque-là où le fleuve se courbe et forme un vaste bassin encadré par les montagnes. Des lumières brillaient dans un village. Une barque s'approcha

du bateau à vapeur, qui s'arrêta un moment. Doralice descendit dans la barque et glissa avec elle sur les flots vers le rivage ; elle se rendit dans une charmante petite maison où elle fut la bienvenue.

DEUX MOTS.

Lord Henry trouva son hamac inconmode, les catalpas sans ombre, les cigares au-dessous de la critique, les journaux farcis des canards les plus stupides. Les enfants lui semblèrent abandonnés et les jours d'une durée de mille heures. Ne serait-il pas plus sage de retourner à Énisdale-Castle ? ou de jeter un regard sur les derniers jours de la saison de Londres ? ou d'aller en Écosse chasser le coq de bruyère ? ou à l'île de Madère raviver le souvenir de Suzanne ? Hélas ! pauvre Suzanne ! il vous avait bien aimée. Mais est-il sur la terre rien de plus changeant que le cœur humain ? Et justement lorsqu'il est capable d'un amour ardent, il supporte plus difficilement la solitude et s'attache à un autre objet, parce que les souvenirs, ne répondant point à l'ardeur de ses sentiments, ne peuvent le satisfaire. Malheureusement, cette insatiabilité se manifeste même à côté d'un être aimé. C'est là une preuve de l'imperfection de notre nature, un avertissement des limites du bonheur terrestre. Mais cet avertissement, lord Henry ne l'avait point entendu à côté de Suzanne ; leur union avait été trop courte ; aussi la douleur de la perte fut immense ! Tant qu'il put la soigner, lui être utile, son cœur en fut occupé ; et, si Suzanne avait vécu ainsi encore nombre d'années, il aurait trouvé dans son activité pour elle, et dans la conscience de lui être indispensable, un aliment à cet amour que le souvenir ne suffisait point à entretenir...

Il le comprit : c'est pourquoi il renonça au voyage à l'île de Madère et songea à retourner à Énisdale-Castle. Le château sombre de ses pères avait pour lui un merveilleux

attirait. Placé dans un site sauvage de bruyères du Northumberland, il lui parlait intimement au cœur. Là, s'était passée son heureuse enfance ; là, ses parents bien-aimés l'avaient élevé avec une vigilante tendresse ; là, s'était écoulée leur noble vie dans l'accomplissement de tous les devoirs ; là, il les avait visités étant devenu homme, il avait savouré avec délices les joies de la maison paternelle ; là, étaient le tombeau de ses parents et le berceau de ses enfants ; là, du portail aux tours crénelées du château, du balcon aux vieux chênes du parc, errait la douce image de Suzanne disparue dans le froid et sombre caveau. Énisdale-Castle renfermait le centre de sa vie, la quintessence de ses joies et de ses douleurs. Aussi ses pensées le visitèrent-elles en ce moment. C'était la terre aimée de la vieille Angleterre ; le pays de la force, de l'activité pratique ; le sol des caractères mâles et indépendants ; du bonheur domestique. Lord Henry voulait y retourner, mais... point seul ! « Pourquoi est-elle partie ? se disait-il. Elle m'est devenue indispensable... Elle ! la papiste ! Mais on pourra la convertir ! » Mille doutes s'élevèrent contre cette assertion ; et, semblables au brouillard dans les montagnes, des sentiments opposés s'agitaient dans son cœur. Une seule chose restait fixe, c'est que, si elle devenait maîtresse d'Énisdale-Castle, sa conversion serait possible. Mais serait-elle disposée à devenir cette maîtresse ? C'était là une autre question ! Lord Henry rêva hardiment la réalisation de ses désirs, aussi longtemps que Doralice fut absente. Lorsqu'elle revint au bout de trois jours, son château aérien s'écroula, mais non son amour.

« Oui, dit-il en lui-même, c'est une créature divine ! noble, pure, elle est, de plus, ravissante ! Comment ne l'aimerais-je pas ? Je veux l'aimer ; je le peux en toute conscience... et j'ai toujours fait et obtenu ce que j'ai voulu... Je veux une tendre mère pour mes enfants, une maîtresse pour Énisdale-Castle... et pour moi... Doralice ! »

Elle, loin de soupçonner les plans de conquête de lord Henry, revint avec un cœur offert à Dieu. Comme elle traversait le jardin pour se rendre à sa maison, tenant à chaque main les enfants, qui, sautant de joie, lui racontaient les événements arrivés pendant son absence : un pigeon égorgé par un chat, une poupée brisée et autres grands accidents de ce genre,— lord Henry pensait : « C'est étrange, je la distingue à peine ; je vois une robe noire, un grand chapeau brun ; rien de beau en vérité !... mais un soleil intérieur se lève pour moi ! »

Il alla à sa rencontre et s'écria en lui secouant la main :

« Enfin, Doralice, vous disparaissiez et apparaissiez comme les fées ; mais nous n'aimons pas vos disparitions.

— Eh bien, me voilà ! » dit-elle avec affabilité, en caressant la grande tête de Cerbère, qui s'approchait d'elle pour lui souhaiter aussi la bienvenue.

Lord Henry prit Edwin dans ses bras et dit en marchant à côté d'elle vers la maison :

« Ne trouvez-vous pas cet enfant très-pâle ?

— Oui, de chagrin de mon absence, répondit-elle gaîment. Cher Henry, je ne pourrai m'empêcher de rire si vous devenez sentimental.

— Il n'est point pâle de chagrin, mais il s'est enrhumé et fatigué. Les derniers soirs il est resté fort tard avec nous, on ne pouvait le décider à se coucher.

— Je le reprendrai sous ma discipline ; mais je crois qu'elle serait plus nécessaire au père qu'au fils, » reprit-elle en souriant.

Et ils rentrèrent au chalet.

Pendant l'absence de Doralice, Conrad, familiarisé avec le petit château, s'y rendait journellement, tantôt à une heure, tantôt à une autre ; de sorte qu'il s'approcha de Doralice comme un habitué de la maison, comme un membre de la famille. Il avait commencé à vivre dans le cercle de sa vie, et il la salua, à son retour, comme une ancienne connaissance.

Ceci lui fut agréable. Elle demanda à Mme de Derthal si l'affaire était terminée, car M. de Friedingen était évidemment plus gai.

« Il est gai parce qu'il a trouvé en nous une famille. Faible de santé, toujours seul, comment ne pas devenir mélancolique lorsqu'on a autant de cœur que lui ? Il revit ici !... Je suis très-heureuse qu'il se trouve bien avec nous. Votre tante dit que M. de Friedingen lui semble un pèlerin qui cherche le chemin de la patrie. Cependant nous n'avons pas touché les questions religieuses. C'est une affaire que vous devez terminer. Il ne peut plus être question d'une rupture ; ce serait un grand scandale qu'on doit toujours éviter, n'est-ce pas ? J'aurais dû agir autrement, je crois ; malheureusement, cette réflexion vient trop tard. »

M^{me} de Derthal soupira et embrassa Doralice avec tendresse, comme si elle lui eût demandé pardon. Doralice alla dans l'après-midi près de Conrad ; il était au piano.

« Essaierons-nous de jouer quelque chose à quatre mains aujourd'hui ? lui dit-elle. C'est un sacrifice pour vous, car vous êtes un maître et je ne suis qu'une élève.

— Ceci n'est pas encore prouvé, comtesse. »

Conrad se leva et approcha un second tabouret du piano. Doralice ouvrit un cahier de musique. C'était la symphonie dur de Beethoven.

« Vous l'aimez, n'est-il pas vrai, monsieur ?

— Beethoven me console d'être Allemand, s'écria Conrad. L'élévation, la profondeur, l'ardeur du sentiment, l'âme allemande, se manifestent mieux que chez aucun autre dans les nombreuses créations de son génie. Les Anglais ont Shakespeare ; les Italiens le Dante ; et quand, sous le ciel artistique et riche de couleurs et d'harmonie, les génies forment des groupes lumineux, Beethoven brille entre tous par la forme et l'intelligence des idées, la fantaisie, la passion, et il me console de bien d'es choses qui me manquent.

— La profondeur de ses pensées, la puissance de ses motifs, le charme de son ornementation, me rappellent nos vieilles cathédrales. C'est le même élan de sentiment, la même force d'impression, dit Doralice. »

Ils jouèrent. Conrad était bien le maître, et il s'en réjouit, car il pouvait mieux prêter attention au jeu de Doralice, le faire valoir, en faire ressortir les nuances délicates, et seconder son exécution énergique et pleine d'expression. La symphonie sortit comme d'un seul jet, comme d'une seule main, et la dernière phrase, la plus difficile, la plus admirable, celle où la mélodie, parcourant tous les tons et se frayant un chemin à travers toutes les modulations, se lève, combat, domine, — ce qui n'est rendu que fort imparfaitement au piano, — remporte la victoire et célèbre le triomphe ; cette phrase réussit à merveille.

Après l'accord final, Doralice laissa tomber ses mains, et dit en respirant profondément :

« Je vous remercie, M, de Friedingen, vous m'avez assistée puissamment dans ce combat des esprits.

— Pour qui avez-vous combattu ? demanda-t-il en souriant.

— Pour la reine de la vérité, répondit-elle en le regardant avec ses yeux bleus et brillants.

— Vous êtes heureuse de pouvoir lui offrir des hommages, répliqua Conrad avec tristesse ; car, vous savez aussi bien que moi, madame la comtesse, que les femmes savent briller sous toutes les couleurs, et que la reine de la vérité ne trahit pas son sexe.

— Si vous parlez avec tant de dédain de ma reine adorée, nous aurons la guerre, monsieur de Friedingen, dit Doralice avec grâce.

— Non, comtesse, cela n'arrivera jamais ; je ne combats pas une conviction.

— Je serais peinée, monsieur de Friedingen, que votre indifférence vînt d'une absence totale de conviction.

— Ma conviction est celle du vieux Montaigne : Que sais-je ! Est-ce que je connais quelque chose d'une valeur inépuisable et irréfutable dans tous les temps et pour tous les hommes ?

— Eh bien ! les dix commandements, par exemple. »

Conrad regarda Doralice avec un si grand étonnement qu'elle ajouta aussitôt :

« Ne sont-ils pas irréfutables ? Le doigt de Dieu les a gravés sur la pierre. Ne sont-ils pas inépuisables ? Ils règlent toutes les positions de l'homme dans son triple rapport avec Dieu, avec le prochain, avec lui-même. Et ils ont partout de la valeur, parce que l'homme ne perd jamais ces triples rapports, habitât-il le nord ou le sud, cet hémisphère ou l'autre, vécût-il il y a mille ans ou dans mille ans, sur un trône ou dans une misérable cabane.

— Quelle autorité sanctionne à vos yeux ces commandements, madame la comtesse ?

— La révélation divine.

— Possédez-vous des révélations comme les Velledas, les druidesses, les sibylles des peuples anciens ?

— Non ; l'autorité universellement valable ne repose pas sur les faibles piliers de la révélation privée. Une bouche divine a fondé l'Église chrétienne comme son organe par ces paroles de Jésus-Christ aux apôtres : « Celui qui vous écoute m'écoute. »

Conrad pensa involontairement à sa mère, qui, une fois, voulant aussi s'appuyer sur l'autorité de l'Église chrétienne, ne trouva pas d'autre base que la foi individuelle. La réponse de Doralice était certainement positive ; néanmoins, il répliqua :

« Il n'est pas un peuple civilisé qui n'ait donné à ses lois une origine divine. Des prophètes, des devins, des sages, des envoyés de Dieu, se trouvent auprès du berceau de toutes les religions, et, en l'annonçant et l'instituant, ils sont devenus les messies de leur époque. L'idée primitive des différentes religions est toujours la même : il y a entre

la Divinité et l'humanité un immense abîme qui doit être comblé par le sacrifice. Mais la forme extérieure de toute religion a des rapports naturels avec le lieu, le temps où elle est établie, le caractère, le climat des nations où elle doit agir. En traversant les siècles, elle subit l'influence de l'atmosphère morale. Chaque époque a sa période ascendante et descendante, et la religion suit cette marche de l'humanité ; elle s'abaisse au déclin des peuples, et paraît insuffisante dans les périodes de progrès. Alors un nouveau Messie entre dans le monde, lui rappelle les lois primitives, les approprie au temps présent ; et, toujours obligé de combattre contre les mœurs anciennes qui ont pour elles l'habitude, il devient le plus souvent le martyr de sa doctrine, et, pour ses partisans, un idéal auquel ils accordent des honneurs suprêmes, et même divins. Mais le fils des dieux ou le Fils de Dieu tombe tôt ou tard, du zénith au-dessous de l'horizon, dans la conscience de l'humanité, et le lien se rompt qui l'attachait à elle. — Ce lien s'appelle la foi !

— Qu'est-ce qui vous autorise à cette conclusion ? demanda Doralice qui l'avait écouté attentivement.

— L'histoire universelle et les résultats de l'expérience.

— Et qu'est-ce qui vous autorise à mettre au même niveau la révélation divine et les doctrines du moment ?

— Leur sort commun, madame la comtesse. Ce que vous appelez de préférence révélation divine est une manifestation d'idées primitives, dérivées des lois premières de l'humanité, et qui ont toujours trouvé leur explication et leur interprétation. Depuis les anciens Pélasges qui érigèrent avec vénération une pierre pour autel « au dieu inconnu ; » depuis les anciens prêtres de la forêt de Dodone, où les oracles présageaient l'avenir, et dans les temples de Memphis où ils enseignaient un être primitif, éternel, agissant dans les triades célestes, et affirmaient l'immortalité de l'âme, la continuation de l'individu par la métempsycose, et un jugement futur ;

depuis que Mithra, le médiateur perse, fut sacrifié pour rafraîchir et rajeunir la terre par l'effusion de son sang ; depuis qu'Osiris trouva la mort pour régner dans le ciel comme symbole du bon principe ; depuis les affreux systèmes de religion des Indiens qui, malgré toute leur enflure fantastique, reconnaissent un seul être primitif, on n'a pas inventé d'idées nouvelles. Moïse, Jésus-Christ, Mahomet, ont agi sur un terrain connu ; l'un spirituellement, l'autre matériellement, conformément au besoin de l'époque. Chacun est l'objet d'une grande vénération, soit qu'il disparaisse sur le mont Nébo, qu'il soit crucifié sur le Golgotha ; ou qu'il entre paisiblement au paradis du musulman. La révélation chrétienne n'a aucun avantage sur les autres ; elle a été expliquée et interprétée peut-être par un esprit plus élevé et plus noble. Cela tient au mérite personnel de Jésus-Christ, à son intelligence éclairée, à son grand amour du sacrifice. Mais une vérité absolue, voilà ce que nous ne connaissons pas plus maintenant que l'humanité ne le connaissait avant Jésus-Christ. Les âges du monde, dans leurs révolutions perpétuelles, appellent nouveau ce qu'ils voient.

— Et votre éternel principe regarde ces évolutions ? dit Doralice. »

Elle s'était levée du piano ; et, assise vis-à-vis de Conrad, elle le regardait parler, afin de deviner s'il exprimait sincèrement sa conviction à lui, ou s'il voulait connaître la sienne.

Mais Conrad n'y songeait pas ; il émettait simplement cette proposition comme une chose jugée. Seulement, l'expression mélancolique, répandue habituellement sur ses traits, comme une ombre légère, se dessina plus fortement.

Était-ce le résultat d'une souffrance morale ou physique ?

« Sur le principe primitif, madame la comtesse, je ne puis vous donner des renseignements suffisants, répliqua-t-il en souriant. Que sais-je ? voilà ma profession de foi. Je suis à

peu près au même point que les anciens Pélasges avec le dieu inconnu.

— Savez-vous ce que Schlégel dit de la religion indienne, dans son ouvrage, *Langue des Indiens* ? elle a le système de l'émancipation pour base et le panthéisme pour fin ; mais elle n'est jamais descendue de la misérable philosophie du doute jusqu'au vulgaire empirisme. Seriez-vous déjà glissé de votre autel des anciens Pélasges sur ce triste terrain, avec votre : Que sais-je ? monsieur de Friedingen. La révélation vient pour vous extérieurement, et elle échoue dans votre âme au Scylla du doute.

— Je ne le nie pas, comtesse ; aujourd'hui, nous sommes tous un peu victimes de la raison, comme les siècles postérieurs l'étaient de la foi aux idoles.

— Je vous en prie, s'écria Doralice en riant, ne vous enveloppez pas si majestueusement dans le manteau philosophique de la raison ! Avouez franchement que l'esprit individuel prétend être la raison, et que cette prétention prouve sa nullité. Dans vos religions individuelles sans ensemble, sans direction, sans conviction, tout se réduit en atomes ; tout s'écroule, je dirais dans le chaos, si le chaos existait, mais je puis dire dans la confusion. Cela peut-il être le but suprême d'un homme créé à l'image de Dieu, et qui a reçu l'intelligence du libre arbitre pour comprendre que la conséquence qui en résulte est de faire ressortir en lui l'être surnaturel dans sa plus grande perfection, dans sa plus grande beauté ? Monsieur de Friedingen, nous sommes déjà trop alliés à la poussière ; ne nous y enfonçons pas plus profondément encore en échangeant la révélation divine, qui est le cachet de la vérité absolue, contre le miroir creux des siècles qui se transforment en se succédant.

— Je ne regarde pas les hommes aussi alliés à la poussière que vous semblez le croire, madame la comtesse. L'homme est un être spirituel emprisonné dans un corps terrestre, un être qui appartient à une autre sphère et tend

à y parvenir. Ce qui me le prouve, c'est la mélancolie invincible qui nous envahit dans toutes les douleurs et plus encore dans toutes les joies.

C'est le triste résultat du désaccord qui règne dans notre être, dont les racines s'attachent à la terre, tandis que les branches cherchent à atteindre une sphère plus élevée. Quand ces désirs, qui déchirent le cœur comme des ongles de fer, se croisent en notre âme avec la conscience de ne pouvoir les satisfaire, n'est-ce pas le signe que notre nature n'est point entièrement terrestre ? car celle-ci trouverait son contentement dans les jouissances matérielles.

— Et quelle nourriture donnez-vous à votre être spirituel, si la révélation de la vérité, si l'amour divin ne découle pas pour vous de la source éternelle ? demanda Doralice avec plus de mélancolie que n'en avait lui-même Conrad.

— Je cherche cet aliment dans tout ce qui est beau, noble, élevé, dans tout ce qu'offre la nature, l'homme, l'art, la science ; je cherche cette nourriture dans le travail intellectuel, dans l'activité pratique, dans l'accomplissement de mes devoirs. Je devrais dire plutôt que je ne cherche plus ; je l'ai fait jadis avec trop d'ardeur, espérant toujours trouver cette source du contentement ; mais je ne sais si elle jaillit ici-bas, et si elle jaillira pour moi. Je ne cherche plus. Cependant, pour vous faire un aveu complet, je dois dire : il me semble que j'attends.

— Vous attendez quelque révélation particulière, n'est-ce pas ? demanda Doralice. »

Il la regarda : sa bouche souriait, ses yeux brillaient de larmes qu'elle ne versait point.

« Peut-être, dit Conrad. » Mais ce n'était que la moitié de sa pensée.

Comme si elle eût deviné cette pensée qu'elle ne voulait pas voir, Doralice se leva.

« Pardon d'avoir soulevé cette discussion ; cela n'arrivera plus. Je dois vous parler de tout autres choses, monsieur de Friedingen, et je vous prie de prendre la peine de venir

chez moi demain. 11 s'agit de Célcstine ; je voudrais arranger cela avec vous seul. » Conrad s'inclina, sans avoir une idée de ce que Doralice voulait lui dire, mais fort heureux de pouvoir lui rendre visite chez elle. Lorsque tous les deux s'approchèrent du cercle où toute la famille était réunie, M^{me} de Derthal demanda à Conrad :

« Avez-vous été déjà à Eibingen ? »

Il répondit négativement.

« Et vous, cher Henry ? »

— Non, dit lord Henry un peu de mauvaise humeur depuis la symphonie de Beethoven, jouée à quatre mains ; par cette affreuse chaleur on doit se tenir tranquille.

— Faites cela ! dit M^{me} de Derthal, cédant toujours. Mais nous voulons montrer à M. de Friedingen cette belle vue et l'autel de sainte Hildegarde. N'est-ce pas ? ajouta-t-elle en s'adressant à ses filles. »

Cette proposition fut fort approuvée ; seulement, miss Dundée murmura à mi-voix :

« Do not go, my lord. »

Lord Henry n'avait pas la moindre envie de garder le château avec miss Dundée. Il lui demanda pourquoi elle n'irait pas.

« Parce que Hildegarde est une sainte papiste, répliqua miss Dundée avec son accent écossais.

— Je pense que vous voulez dire une sorcière papiste, chère miss, dit Eulalie, qui, s'étant habituée peu à peu à regarder Conrad comme un membre de la famille, perdait sa timidité et recouvrait sa gaieté. Henry ne doit pas avoir peur d'une sainte qui ne fait de mal à personne, pas plus à vous qu'à d'autres.

— Qui sait si sorcière et sainte ne sont pas une même chose devant Dieu ? répliqua miss Dundée dans son horreur puritaine. Le Seigneur donne la justification et non la sainteté.

— Est-ce que Satan la donne ? demanda Conrad pour qui la représentante du puritanisme n'avait pas beaucoup d'attrait. »

Lord Henry n'appréciait non plus miss Dundée qu'en raison de son antipathie contre les catholiques, et aussi parce qu'elle accompagnait parfois l'hymne national anglais. Mais à peine vit-il Conrad dans le camp ennemi, que, rompant la lance pour sa compatriote, il s'écria :

« Quand les catholiques rêvent de leurs saints et saintes, on a pitié d'eux parce qu'ils ont grandi dans l'erreur ; mais je ne comprends pas, monsieur de Friedingen, comment vous, un protestant, pouvez les défendre. C'est pousser trop loin la complaisance pour les dames.

— Qui vous dit que je suis protestant ? demanda Conrad en souriant.

— Ah ! vous appartenez aux catholiques romains ? s'écria lord Henry avec étonnement.

— Pas davantage, mylord. Je déteste ces haies, ces murailles qui divisent le dogme en sectes anglicane, évangélique, luthérienne, et les séparent d'une autre qui se nomme Église. Je ne fais partie d'aucune d'elles.

— Où est donc la foi ?... la foi positive et chrétienne, demanda lord Henry.

— Je ne prétends point à l'orthodoxie positive. Les dogmes ne peuvent être des révélations, parce qu'ils posent des bornes à l'esprit humain, et qu'on ne peut limiter l'esprit. Ma foi est en dehors de toutes les Églises.

— Dans l'air ? dit Eulalie à voix basse. » Pendant que Mme de Derthal lui jetait un regard sévère, lord Henry s'écria :

« Abandonné à l'arbitraire des vues, des dispositions et des passions personnelles !

— Je ne sais pourquoi on préférerait soumettre sa foi à un arbitre étranger, répliqua Conrad.

— Nommez-vous la propagation de l'Évangile, dont Jésus-Christ chargea ses apôtres, un acte arbitraire, monsieur de

Friedingen ?

— Nommez-vous le roi Henri VIII un apôtre de Jésus-Christ ?

— Ce n'est pas lui qui a apporté l'Évangile ; il l'a seulement...

— Corrigé, amélioré ? dit Conrad.

— Il l'a seulement ramené au crédit qu'il avait perdu sous le régime catholique, continua lord Henry avec calme. L'Évangile devait être rectifié ; l'Angleterre devait être délivrée du joug romain pour pouvoir prendre son élan politique et social. Cette nécessité rencontra de l'opposition. Les temps étaient difficiles, les caractères énergiques ; la discussion religieuse se passionna, enflamma toutes les têtes, tous les partis. Le combat entre l'esclavage et la liberté, entre les institutions des hommes et de l'Évangile, éclata avec la plus grande violence. La tâche de Henri VIII fut de défendre et d'augmenter la grandeur de l'Angleterre. Il devint nécessaire d'extirper tout ce qui menaçait directement ou indirectement l'indépendance du royaume. Il y eut des échafauds, des bûchers... Oui ! deux reines, deux archevêques, dix-huit évêques, douze ducs et comtes, vingt-huit docteurs en théologie et en droit, furent décapités ! oui, des centaines de nobles, de citoyens, de moines, de femmes, subirent le même sort ! Mais la noce sanglante de Paris moissonna dans la nuit de la Saint-Barthélemy des milliers de calvinistes, sans avoir cette excuse politique, qu'il fallait sauver la grandeur de la France.

— Vous semblez vouloir ignorer, mylord, que les calvinistes, pendant de longues années, avaient levé l'étendard de la rébellion contre la couronne et la monarchie, et entretenaient avec soin l'horrible plaie de la guerre civile. Vous savez d'ailleurs que ni Catherine de Médicis ni Charles IX ne sont vénérés comme réformateurs de l'Église catholique. Mais le Néron de l'Angleterre, qui fit non-seulement égorger les catholiques que vous venez de

désigner avec un calme stoïque, mais encore rôti lentement le maître d'école luthérien Lambert, en raison de son opinion sur la communion, ce Néron va, pour vous et vos coreligionnaires, de pair avec les apôtres de l'Évangile, quoique son enthousiasme pour cet Évangile ne se soit enflammé qu'au moment où le pape refusa de reconnaître son mariage comme légitime. Les beaux yeux d'Anne de Boleyn jetèrent sur le vieil Évangile une lumière toute nouvelle.

— L'humain se mêle dans toutes les actions des hommes, aussi bien chez Henri VIII que chez tout autre. Néanmoins, il accomplit une mission providentielle en affranchissant sa nation du joug de Rome ; ce fut la chose principale. Rule Brittonia !... Miss Dundée, est-ce que nous n'entonnerons pas notre chant de triomphe ? »

Miss Dundée était une alliée contre Rome, mais nullement pour l'anglicanisme. Elle le regarda avec froideur, et dit sèchement :

« Mylord, la haute Église et les chrétiens bibliques ne s'accordent point et n'ont rien de commun. La haute Église a bien rejeté la doctrine romaine, mais elle a conservé toutes les formes romaines qui ne concernent pas la foi. Ce n'est pas un retour complet à l'Évangile. Vous ne pouvez encore chanter un hymne de triomphe, car vous portez toujours le joug romain.

— Ah ! une ennemie dans mon propre camp ! dit lord Henry avec un léger dédain. La haute Église a le cachet grandiose qui la distingue essentiellement de Rome : elle tolère toutes les sectes dans son sein.

— Elle n'a pas appris cela de son apôtre ! s'écria Conrad. Henri VIII pensait et agissait autrement.

— Je vous demande pardon, répondit fièrement miss Dundée à lord Henry ; nous n'avons rien à faire avec l'Église anglicane, et nous n'avons pas besoin de votre tolérance. Nous avons l'Évangile dans toute sa pureté ; et, par des institutions libres, nous sommes sur le terrain de la

primitive Église chrétienne. Quant au nombre de vos fidèles...

— Consolez-vous de cela, s'écria Conrad en riant ; je ne connais pas ce nombre, mais je sais qu'aucune Église chrétienne, quel que soit son nom, ne compte autant de partisans que le bouddhisme indien, c'est-à-dire trois cents millions.

— Trois cents millions enveloppés dans l'ombre de la mort ! Trois cents millions auxquels jamais la bienheureuse nouvelle de l'Évangile n'a apporté la lumière ! qui jamais, dans leurs douleurs et leurs péchés, ne se tournent vers la croix, ce signe du pardon ! qui jamais ne portent leurs regards vers la montagne éternelle d'où vient le salut !... Et vous riez, monsieur de Friedingen ! s'écria Doralice douloureusement. Quand vous voyez une famille pauvre, un seul malheureux, votre cœur est touché de pitié, car cet homme a faim, il a soif, il a froid, il est sans abri !..... et, pour trois cents millions d'hommes dont les âmes périssent faute de nourriture et de chaleur, exilées de la patrie..... vous n'avez aucune compassion ! vous trouvez plaisant que leur nombre soit si grand !

— Ne me grondez pas, madame la comtesse, dit Conrad ; on ne peut plaindre que le malheur que l'on comprend. Ces trois cents millions d'âmes souffrent peut-être moins que vous et moi de la faim de l'âme. Chacun vit de sa vie ; le peuple, comme l'individu, a ses petites joies et ses grandes douleurs, dans la mesure que sa nature le comporte. Quiconque connaît une lumière plus élevée peut en sentir la privation ; quiconque a foi dans la croix et ses consolations peut les désirer ; mais à celui qui les ignore, elles ne manquent pas.

— Vous êtes très-logique, monsieur de Friedingen, répliqua Doralice avec douceur. Il n'y a pour vous aucune révélation divine ; par conséquent, il n'y a aucune erreur digne d'être réfutée. Vous considérez chaque erreur comme le rayon brisé d'une idée primitive quelconque ; mais pour

nous c'est une si immense misère de ne pas posséder la vérité divine, de ne pas être éclairé sur sa destinée, sa voie et sa fin, que nous ne pouvons supporter ce malheur ni pour d'autres ni pour nous-mêmes.

— Êtes-vous donc réellement dans une si grande clarté sur la destinée de l'homme que vous ayez la certitude que votre opinion est la seule juste ?

— Incontestablement, répliqua-t-elle en souriant.

— Alors, je dois devenir votre disciple.

— Ce n'est pas nécessaire, monsieur de Friedingen. Deux mots embrassent toute la doctrine sur la destinée de l'homme, et à ce point que sans eux personne ne peut parvenir à la plénitude de son existence ni dans le temps ni dans l'éternité, ajouta Doralice.

— Vous ne pouvez me cacher ces deux mots, puisqu'ils doivent régir l'humanité, comtesse.

— L'imitation de Jésus-Christ, M. de Friedingen, dit Doralice avec bonté. Et maintenant, allons visiter la châsse de sainte Hildegarde qui a si bien compris cette imitation, véritable et unique école des saints. »

Miss Dundée ne put reprimer un profond mécontentement de cette observation.

« Le Seigneur n'a pas vécu et souffert pour que nous l'imitions et devenions des saints, mais uniquement pour que nous croyions en lui et que nous soyons justifiés sur la terre par son sang précieux, pour devenir bienheureux dans le ciel.

— Ma bonne miss, dit Doralice, personne n'a commencé à imiter Jésus-Christ, sans la foi en lui comme Sauveur, et sans la confiance illimitée en la force de son sang divin. Ne vous excluez pas de notre petit pèlerinage en l'honneur de la fidèle imitatrice de la croix.

— Vous devriez vous faire missionnaire, Doralice, dit lord Henry.

— Vous savez bien que l'Église n'envoie des missionnaires que comme Jésus-Christ a envoyé ses

apôtres.

— Dans une juste appréciation de l'activité et de l'influence de votre sexe, qui agit là surtout où l'influence de l'homme cesse, nos missionnaires se font accompagner de leur femme, dit lord Henry. »

Un profond silence accueillit son assertion. M^{lle} Crescence dit enfin :

« L'Église a aussi des messagères de la foi dans les régions étrangères. Ce sont les religieuses qui se vouent à l'enseignement des enfants. Courageuses comme des hommes, elles traversent les pays et les mers, se rendent dans toutes les parties du monde pour y fonder, avec des peines infinies, des écoles, des hôpitaux, et participer de cette manière au zèle actif du missionnaire. Celui-ci annonce la foi en Jésus-Christ, la religieuse enseigne à l'aimer, par la pratique vivante de la charité.

— Est-ce que nos religieuses missionnaires vous plaisent, Henry ? demanda Eulalie avec des yeux brillants.

— A moi... excessivement ! s'écria Conrad. Je suis ravi de tout sacrifice fait pour le bien de l'humanité.

— Ah ! reprit lord Henry avec humeur, le bien de l'humanité est une idée qui se peut étendre, contourner et resserrer comme du caoutchou : Robespierre fit construire la guillotine pour le bien de l'humanité.

— A cette différence près, dit Conrad avec calme, que Robespierre sacrifie les autres et non lui-même.

— Vous vous trompez, monsieur de Friedingen, dit Doralice, si vous croyez que le bien de l'humanité est le mobile des sacrifices de nos religieuses.

— Je connais leur motif, s'écria miss Dundée : elles veulent devenir des saintes par leurs œuvres.

— Vous ne devinez pas juste, chère miss.

— Quel motif plus élevé voulez-vous trouver, madame la comtesse, si l'amour d'autrui ou de la vertu ne vous suffisent pas pour faire le bien ? dit Conrad.

— « Le bien que vous aurez fait au moindre de vos frères vous l'aurez fait à moi-même, vous, les bénis de mon Père. » Ainsi parle Jésus-Christ ; et cette parole doit être le mobile de tout sacrifice, pour que ce sacrifice ait le véritable cachet surnaturel qui lui donne de la valeur pour l'éternité. Les sacrifices faits par l'impulsion de la nature, par un penchant généreux, ou par un orgueilleux sentiment de sa propre estime, sont très-souvent consacrés aux idoles...

— Nous ne devons pas attribuer un si grand prix à nos œuvres, que de nous croire pour cela bienheureux, s'écria miss Dundée. Il est écrit dans la Bible : « Quand vous avez tout fait... vous devez dire : nous sommes des serviteurs inutiles. »

— Fort juste, chère miss. Jésus-Christ nous ordonne de penser ainsi, mais il ne dit pas que lui-même tiendra ce langage. Au contraire, il nomme bénis ceux qui, pour son amour, font des œuvres de charité. Voilà ce que vous pouvez vérifier dans l'Évangile de saint Matthieu. Il n'est pas possible de douter de telles paroles : Dieu ne trompe pas.

— Non fallit te Deus ! dit Conrad presque involontairement en se rappelant le verset écrit sur la petite croix de papier bleu.

— Lisez-vous Thomas à Kempis ? demanda Doralice étonnée.

— Je l'ai parcouru quelquefois ; ma mère possédait ce livre.

— Et alors ce verset s'est imprimé dans votre mémoire ! Voyez comme il est avantageux de regarder un bon livre. Dieu ne trompe ni notre espérance, ni nos ardents désirs, ni notre foi. »

Ils traversèrent des chemins ombragés par des noyers et entourés de champs bien cultivés, jusqu' au village d'Eibingen, où l'on garde dans une pauvre église les reliques de la prophétesse du douzième siècle, sainte

Hildegarde. Des points de vue admirables du Rhin, les montagnes de Saint-Roch, se présentaient et disparaissaient à leurs regards selon l'élévation ou l'abaissement du terrain, et selon la disposition des groupes d'arbres.

« Quel ravissant paysage ! dit lord Henry. Dans d'autres lieux la nature est plus fertile, plus frappante, plus pittoresque ; mais ici... elle a un charme particulier qui me porte plus à la dévotion que les ossements de sainte Hildegarde.

— Si la beauté dans le règne de la nature vous élève vers Dieu, la beauté du règne de la grâce vous apparaîtra certainement, répliqua Doralice.

— Qui était donc cette Hildegarde ? demanda lord Henry.

— La fille d'une noble et illustre famille. Depuis sa tendre enfance, élevée dans un couvent de bénédictines, elle devint ensuite religieuse, et enfin abbesse du monastère de Rupertsberg, près de Bingen, dont on montre encore quelques murs et un puits. Elle fonda un prieuré de son ordre à Eibingen. Le don de prophétie de cette paisible, solitaire et malade religieuse remplit toute son époque d'admiration et de vénération, car elle vit les mystères des siècles futurs et les mystères du cœur humain d'une manière et d'un regard connus seulement de Dieu et que lui seul donne. Sa voix prophétique avertissait, encourageait, menaçait, comme un cri d'alarme, les tièdes et les corrompus ; qu'ils se trouvassent dans l'élévation ou dans la bassesse, sur le trône ou dans le cloître ; qu'ils appartenissent à l'état ecclésiastique ou laïque,

— Ce fut donc une somnambule dans le grand style... à un degré élevé de lucidité.

— Non pas ! la lucidité magnétique se rapporte à la nature, à ses forces, à ses règnes, à ses images, à sa vie sombre et mystérieuse, malgré la science, encore si peu approfondie. Mais la sainte prophétie entre dans un rapport intime avec Dieu même et contemple ce qui se

passé dans la sphère spirituelle, morale et religieuse. Le somnambule s'occupe des maladies du corps et des médicaments convenables ; de l'astronomie et de son influence ; le prophète ne voit que les âmes, leurs maladies et les remèdes propres à leur salut.

— Telles sont aussi les lettres d'Hildegarde, dit Conrad. Elle voit la marche de l'esprit dans chaque individu et dans la grande masse de ses contemporains, et elle écrit dans ce sens.

— Comment, demanda lord Henry, vous vous occupez de ces écrits mystiques ?

— Pourquoi pas ? Ce sont les preuves historiques des différentes tendances de l'époque. Hildegarde vécut pendant le combat des Hohenstauffen et du papisme ; dans les jours de troubles et de sauvages bouleversements d'esprits ardents et de grands génies, parmi lesquels le sien était le plus puissant. Le roc de saint Pierre, l'appui de sa foi, le fondement de l'Église, était menacé, et avec lui l'idée du salut de l'humanité. L'esprit avec lequel elle prophétisa et excita à la conversion, à la pénitence, au changement de vie, me rappelle les prophètes de l'ancienne alliance, qui, dans des combats et des situations analogues, élevèrent aussi la voix. Cette clairvoyance est une révélation tout à fait individuelle, et je trouve le plus vif intérêt à connaître ceux qui en furent investis ; c'est pourquoi j'ai lu avec plaisir les lettres d'Hildegarde, quoique je n'en aie pas compris tous les détails. Pour en saisir le sens, il faudrait se placer à la même élévation qu'elle. »

Miss Dundée avait accompagné les promeneurs, mais on ne put l'amener à entrer dans l'église et à voir l'horreur du culte des idoles, comme elle disait. Sa manière de parler était connue, et on en riait. Eulalie dit à Conrad pour excuser miss Dundée, lorsque celle-ci ne put l'entendre :

« Malgré ses expressions barbares, la pauvre miss est fort bonne ; elle est seulement un peu bornée par ses

préjugés. »

L'horreur du culte des idoles consistait en ce que M^{me} de Derthal montra aux deux messieurs les reliques de sainte Hildegarde qui se trouvaient dans une châsse au-dessus de l'autel, tandis que M^{lle} Crescence, Doralice et ses sœurs se prosternaient devant le Saint-Sacrement.

« Sainte Hildegarde, soupira Doralice, priez pour nous ! Lorsque vous étiez encore sur la terre, Dieu a rendu par vous la vue à un aveugle. Maintenant que vous êtes si près du trône de sa magnificence, vous pouvez mieux encore et plus instamment invoquer sa toute-puissance. Demandez donc la lumière spirituelle pour ces pauvres aveugles. Priez pour eux, priez pour nous. »

Au retour, Conrad dit à Doralice :

« Madame la comtesse, je dois vous demander naïvement qu'est-ce que sainte Hildegarde est pour vous ?

— Elle est ce que sont tous les saints, monsieur de Friedingen : elle est un lien vivant d'amour entre l'Église militante et l'Église triomphante ; entre le règne de la grâce et celui de la gloire. »

Il ne la comprit point. « Quel langage singulier ! pensa-t-il. Cependant elle a un regard aussi intelligent que si elle savait parfaitement ce qu'elle dit. » Il aurait peut-être fait d'autres questions encore, mais ils entrèrent dans la cour du château, où se trouvait une servante de Jésus-Christ.

« Sœur Philomène, en est-elle déjà là ? » lui demanda Doralice en allant à sa rencontre.

Elles échangèrent quelques paroles, et Doralice quitta la cour avec elle, après avoir dit au revoir à la société, en faisant un signe de la main.

« Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? demanda lord Henry. Doralice est continuellement en mouvement.

— Quelque œuvre de charité, répondit M^{me} de Derthal avec indifférence. »

Conrad la regarda disparaître derrière les arbres, svelte et légère, comme si elle allait à la danse ou à une fête joyeuse.

« Comment disait-elle ? se demanda-t-il. « Ce
« que vous ferez au dernier de mes frères, vous le
« ferez à moi-même, vous, les bénis de mon
« Père. » Cela appartient-il à l'imitation de Jésus-Christ ? »

On ne prit pas le thé sous les catalpas, mais sous la véranda du château. Bien des heures se passèrent avant le retour de Doralice qui, cette fois-ci, ne revint pas de toute la nuit. Sœur Philomène avait dit au château que la pauvre Nanny était à l'agonie. On sut alors que Doralice resterait chez la mourante. Lorsque Doralice n'était pas là, il manquait quelque chose à tous les membres de la famille, et tous la désiraient. Une seule personne souhaitait d'aller près d'elle c'était Eulalie. Mais M^{me} de Derthal lui avait défendu sévèrement ces visites aux malades, parce que des tableaux aussi tristes excitaient trop vivement les nerfs et l'imagination d'une jeune fille.

LA PAUVRE NANNY.

« Ce soir, je ne puis penser à autre chose qu'à la mourante, répliqua Eulalie, lorsque lord Henry lui demanda pourquoi elle était silencieuse.

— Mon enfant, il ne faut pas vous en tourmenter, dit M^{me} de Derthal ; nous devons tous mourir un jour.

— Mais pas dans des circonstances aussi tristes, chère mère.

— Il faut l'espérer ! Nanny s'est attiré ses peines en partie par sa faute.

— Oui, comme les saints, dit M^{lle} Crescence.

— Cette folle voulait quitter ses pauvres parents pour prier dans un couvent, dit miss Dundee à lord Henry ; c'est pourquoi Dieu la punit par une mort précoce.

— Je l'aurais fait aussi, si j'étais Dieu, répliqua lord Henry vivement. Quitter ses parents sous prétexte de servir Dieu est un crime que Dieu doit venger.

— Ce n'est pas tout à fait ainsi, dit M^{lle} Crescence avec douceur ; je dois défendre la pauvre Nanny contre miss Dundée.

— Le fait principal est le même, s'écria M^{me} de Derthal avec une vivacité extraordinaire chez elle : Nanny voulait aller au couvent.

— Oui, elle voulait entrer chez les servantes de Jésus-Christ, reprit M^{lle} Crescence.

— Les servantes de Jésus-Christ soignent les malades, dit Conrad ; je ne comprends pas que ce soit un crime de se réunir à elles.

— Elles font des vœux, et prétendent par là obtenir le salut éternel, s'écria miss Dundée très-révoltée.

— Eh bien ! dit Conrad en souriant, cela peut être une idée fausse, mais certainement pas criminelle.

— L'exaltation religieuse peut conduire au crime, affirma lord Henry.

— Aussi bien que toute idée quelconque exaltée au détriment des autres forces de l'esprit, répondit Conrad.

— Je vais vous raconter la simple histoire de la pauvre Nanny, dit M^{lle} Crescence, afin que vous puissiez établir votre jugement, monsieur de Friedingen. L'humble sphère dans laquelle elle se passe ne vous inspirera peut-être pas un grand intérêt ; mais ces faits se retrouvent aussi dans des positions plus élevées : la haine des méchants contre tout ce qui est noble et bon.

Le père de Nanny est un pauvre cordonnier, un homme corrompu dès le jeune âge, comme il y en a tant dans les ateliers où l'incrédulité enfante l'inconduite.

Dans sa jeunesse, il se lia avec une jeune fille qui lui ressemblait. Ses parents, excellentes gens, désiraient le sauver au moyen d'un bon mariage et d'une vie régulière. Une honnête jeune fille consentit à l'épouser ; et, comme elle possédait une petite fortune, il considéra cette union comme une excellente affaire. Cette femme était la mère de Nanny ; mais elle mourut au bout de quelques années, de chagrin, de mauvais traitements et de tourments de tous genres. Son mari épousa alors la méchante personne qui, constamment, avait exercé la plus mauvaise influence sur lui, et qui devint pour la petite Nanny une marâtre dans toute la force du terme. On ne peut décrire le martyre qu'elle fit souffrir à cette pauvre petite par la faim, les coups et l'excès de travail. Mais Dieu conserva non-seulement la vie corporelle à cette enfant malheureuse et abandonnée, mais la vie de la grâce. Ses parents exigèrent qu'elle allât mendier, quoiqu'elle n'aimât pas cette vie

vagabonde. Elle désirait aller à l'école pour apprendre, — comme elle le disait d'une manière touchante, — à prier et à travailler pour ses parents. Elle récitait souvent l'Ave Maria, qu'elle avait appris, d'une langue balbutiante, de sa pauvre mère ; ce fut la bénédiction de cette âme pieuse pour sa malheureuse fille.

Le curé et moi obtînmes, non sans peine, que Nanny fût envoyée à l'école. Dans les heures libres, on l'accablait d'autant plus ; on la chargeait de tous les travaux domestiques et du soin de ses frères et sœurs. Elle faisait tout, non-seulement avec docilité, mais avec joie. Le petit Jésus, en Égypte, et Jean, au désert, avaient eu bien des choses à souffrir ; elle ne voulait pas avoir un meilleur sort, pour être toujours avec eux ; voilà ce qu'elle me disait souvent en me regardant avec ses grands yeux bruns si sincères. Jamais elle ne se plaignit ni ne demanda du secours pour elle-même. Ce qu'elle recevait, lui était arraché, donné à ses sœurs, vendu ou mis en gage. Dans le temps froid de l'Avent, je lui fis faire un vêtement chaud, dont elle fut toute joyeuse, parce qu'elle pourrait aller tous les jours à la première messe sans trembler de froid. La robe chaude fut donnée à sa sœur, et on la couvrit de haillons. Elle souffrit en silence, et alla néanmoins à la messe tous les matins à cinq heures. J'avais si grand' pitié de la pauvre Nanny, que je proposai aux parents de la mettre, à mes frais, dans une bonne et simple pension, pendant quelques années.

Ils refusèrent : Nanny leur était indispensable ; elle leur tenait lieu de servante ; puis, la belle-mère ne voulait pas qu'elle eût une meilleure éducation que ses propres enfants. Nanny dut persévérer dans sa misère. Moins elle recevait des hommes, plus Dieu lui donnait. Lui, le véritable maître des âmes, veillait de plus en plus à la sienne. Une direction vers les choses célestes et éternelles, un attrait d'en haut se manifesta surtout après sa première communion. Mais alors elle entra dans une nouvelle phase

de souffrance. Jusque-là, on l'avait tourmentée principalement dans son corps, maintenant elle devait supporter les tortures de l'âme par la raillerie sur sa piété et sur tout ce qui était saint pour elle. Quoiqu' elle travaillât depuis la pointe du jour jusque dans la nuit, et fît tous les travaux de la ménagère et de la mère, on lui reprochait néanmoins sa paresse quand elle restait journellement une demi-heure à l'église pour y entendre la messe. Elle prit sur le peu d'heures de son sommeil le temps qu'elle consacrait à la prière ; seulement en cachette elle pouvait s'approcher des sacrements. Pour surcroît de souffrances, la pauvre Nanny devint fort belle. Lorsqu'elle s'aperçut que les hommes la remarquaient, elle fut plus modeste et plus réservée encore qu'auparavant. Mais cela n'empêcha pas un homme considéré et ayant de la fortune de demander sa main. Son père en fut ravi ; il espérait obtenir par ce gendre une existence heureuse. Mais Nanny refusa ce prétendant qui était un homme sans religion. La fureur des parents ne connut plus de bornes. Pendant toute une journée elle resta cachée chez moi, et alors elle m'avoua sa résolution d'entrer dans la communauté des servantes de Jésus-Christ, lorsque ses sœurs seraient plus grandes et en état de faire tous les travaux domestiques. Prévoyant les tempêtes que susciterait cette détermination, je l'en détournai, en lui faisant mille représentations comme on fait en pareil cas. Elle répliqua qu'elle se confierait entièrement à la grâce de Dieu pour diriger sa voie. S'il la voulait chez les servantes de Jésus-Christ, il l'y amènerait. Mais une chose certaine, c'est qu'elle avait fait le vœu de virginité. C'était sa vocation ; elle l'avait comprise, cette vocation, au moment où d'autres avaient pensé pour elle au mariage.

— Mais cette personne a perdu la raison ; elle est insensée, avec sa vocation, de préférer mourir de faim et se laisser assommer que d'épouser un homme riche et considéré, s'écria lord Henry.

— N'est-ce pas ? dit miss Dundée triomphante.

— Du moins elle n'est pas raisonnable, dit M^{me} de Derthal avec modération.

— Lorsque j'entends des choses semblables, dit Conrad en réfléchissant, je songe toujours à la sentence de Jésus-Christ dans une occasion semblable : « Celui qui ne m'aime pas plus que « son père et sa mère n'est pas digne de moi. » C'est écrit dans la Bible, et comme vous devez être très-versée dans ce texte, miss Dundée, je voudrais savoir ce que vous en dites. Quant à moi, j'avoue que cette sentence, et bien d'autres semblables, me donnent toutes sortes de pensées ; car, soit qu'on regarde Jésus-Christ comme le Fils de Dieu, ou comme un homme admirablement doué, même comme un rêveur ; en tout cas, il était grand connaisseur du cœur humain ; il le prouve par sa manière d'agir avec les hommes, leur donnant des doctrines et des préceptes en harmonie avec leur conscience et leurs besoins. Un cœur corrompu ou une tête égarée peuvent seuls le nier. C'est tellement reconnu par ceux qui prétendent éclairer notre époque, — du moins ceux qui ne se vouent pas au plus brutal matérialisme, — qu'ils cherchent à sanctionner leurs opinions en les appuyant sur telle ou telle doctrine de Jésus-Christ. Eh bien ! ce Christ qui n'était nullement un fanatique exalté, lorsqu'il disait simplement à ce jeune homme : « Gardez les « commandements si vous voulez obtenir la vie « éternelle, » montre que l'homme peut parvenir à un plus haut degré de développement moral, au moyen du renoncement ; mais qu'il n'y est pas obligé, et il ajoute : « Que celui qui peut le com« prendre, le comprenne. » Est-ce que ces paroles ne s'adressent pas aux préférés de Dieu plutôt qu'aux insensés, miss Dundée ?

— Honorez votre père et votre mère, répliqua miss Dundée sèchement. Ce commandement est irréprochable,

et, par conséquent, on doit lui obéir, car la vénération serait raillerie sans l'obéissance.

— Il est écrit aussi dans la Bible : « Vous devez obéir plus à Dieu qu'aux hommes, » répliqua Conrad. La pauvre Nanny a observé fidèlement le commandement d'honorer les parents. Peut-être son âme recevait-elle pour récompense un élan plus élevé que le monde ne le peut comprendre.

— Mon étonnement n'a plus de bornes, monsieur de Friedingen, s'écria lord Henry. Vous approuvez le culte des saints ; vous défendez le célibat et les vœux du cloître..... et, néanmoins, vous soutenez n'être pas catholique. C'est ce que je ne m'explique pas.

— Je le comprends, dit Conrad en souriant ; mais les grandes et belles idées m'attirent et m'occupent, vinssent-elles de Platon, de la Bible ou du Coran ; fussent-elles grecques, catholiques ou mahométanes. C'est pourquoi toute religion me repousse comme une restriction de mon esprit ; car je vois de nouveau chez vous, mylord, combien votre anglicanisme, et chez miss Dundée, son esprit de secte, vous forcent tous les deux à contester des idées élevées et véritablement chrétiennes, pour ne pas être en contradiction avec votre Église.

— Vous vous trompez pour moi ! s'écria lord Henry ; personne ne me force ; je combats avec une pleine conviction les institutions papistes, parce qu'elles faussent ou exagèrent en partie les idées chrétiennes.

— Qui désigne la limite, mylord, où doivent commencer la falsification et l'exagération ? Est-ce que ce n'est pas votre Église ?

— Oui, Dieu merci ! en face des fluctuations et des écarts de l'esprit individuel, il faut établir une forme objective, une règle de foi qui sépare étroitement la vérité divine de l'entraînant humain. Le papisme a fait un abus criant de la vocation du célibat.

— Et l'anglicanisme, ainsi que toutes les sectes des trois derniers siècles, a cherché à flétrir, comme une folie, cette vocation qui repose sur une idée sublime exprimée par Jésus-Christ lui-même, interrompit Conrad vivement. Vous avouerez, mylord, que ce n'est pas très-attractif de s'attacher à une Église, si, d'un côté, l'abus, et d'autre part, la stupidité, mettent aux idées célestes des entraves humaines.

— La vocation au célibat, dit miss Dundée pathétiquement, n'est belle qu'autant qu'elle est vraie.

— Cette sentence est aussi incontestable que la mienne, répondit Conrad avec une légère ironie : le soleil n'est brillant qu'autant qu'il n'est pas voilé par des nuages. »

Eulalie ne pouvait s'empêcher de rire ; M^{lle} Crescence reprit avec bonté :

« Miss Dundée voulait dire que de faux motifs peuvent rendre la vocation facilement douteuse. Mais ce n'est pas le cas de notre pauvre Nanny. Elle avait à sa disposition un bonheur terrestre, un moyen permis de sortir d'une existence misérable, et elle le refusa, prête à persévérer dans sa malheureuse position, parce qu'elle écoutait la voix de Dieu qui lui désignait cette place.

— Personne n'éprouve une vocation pour le malheur, soutint fortement lord Henry.

— Si, cher Henry, répliqua M^{lle} Crescence avec douceur. L'homme surnaturel, l'homme selon l'ordre de la grâce, l'homme qui s'efforce de se former d'après Jésus-Christ, sent réellement une vocation pour la misère, c'est-à-dire la vocation de souffrir ; et il s'y soumet librement, par choix, par amour, parce que Jésus-Christ l'a fait.

— Eh bien, chère tante, les pauvres enfants de la terre ne peuvent se comparer à Jésus-Christ !

— Je l'ai nommé non comme comparaison, Henry, mais comme modèle.

— O mylord, dit Conrad touché, n'enlevez pas à l'humanité le plus beau diamant de sa couronne. Les plus grandes âmes de tous les temps ont éprouvé le besoin de souffrir pour ce qu'ils aimaient. Voyez Sophocle ; lorsque, dans son admirable tragédie, il laisse partir Antigone pour accomplir, par amour pour son frère, l'acte qui lui apporte la mort, lorsqu'il lui fait dire à sa sœur Ismène, qui recule devant le sacrifice : « Vous choisissez la vie et je choisis la mort ; » n'est-ce pas une preuve que l'humanité, dont les plus nobles représentants appartiennent au monde ancien, reconnaît cette vocation du sacrifice comme un droit, oui, comme la magnifique prérogative d'un cœur aimant, lorsqu'il s'immole par un libre choix.

— Monsieur de Friedingen, dit lord Henry vivement, je serais désolé d'être d'une bassesse et stupidité d'esprit telle que je ne puisse comprendre et admirer la grandeur d'âme d'une Antigone. Non, contre la vulgarité et la méchanceté du monde, il n'y a rien de plus consolant que de jeter un regard sur ces âmes grandes et aimantes qui trouvent leur satisfaction dans le sacrifice. Toujours Antigone a été pour moi une figure admirable, soit qu'elle accompagne son père aveugle et tourmenté, et devienne son ange protecteur, soit que, pour enterrer pieusement le corps de son frère exilé, elle accepte la mort à laquelle étaient condamnés ceux qui rendaient à l'ennemi de la patrie ce dernier devoir charitable. Je suis enthousiasmé d'Antigone et du génie sublime de Sophocle qui plaça à son élévation tragique cette perle de l'art antique.

— O monde ! ô monde ! dit M^{lle} Crescence, moitié triste, moitié souriante. Le poète païen peut chanter et célébrer les âmes généreuses et aimantes et leurs pieux dévouements, et lui et ses créations, exaltés comme des héros, traversent des milliers de siècles, et l'humanité les regarde comme quelque chose d'inattaquable. Mais qu'une âme chrétienne et généreuse veuille faire en silence un

pieux sacrifice, alors on entonne un autre air. Et pourquoi ? Pourquoi Antigone peut-elle vivre pour son père, mourir pour son frère, et pourquoi la pauvre Nanny ne peut-elle le faire pour Dieu ? O monde ! quel attachement pour la créature, quel éloignement pour le Créateur ! quelle préférence pour le culte des idoles se prononce dans cette admiration et dans ce blâme !

— Ma bonne tante, dit lord Henry, je ne suis pas un mauvais chrétien, et je sais fort bien que nous devons aimer Dieu ; seulement, on ne doit pas le faire à la manière exaltée du papisme ; cela répugne aux gens sérieux et sensés. On ne doit pas aimer Dieu au détriment de sa famille.

— On ne le doit à aucun prix, s'écria miss Dundée. Il est écrit dans la Bible : « Si vous n'aimez pas votre frère que vous voyez, comment voulez-vous aimer Dieu que vous ne voyez point ? » Il faut en conclure que l'amour fraternel est le véritable amour de Dieu, et que nous devons être attachés à Dieu par la foi seule.

— C'est un tour de force que je vous abandonne, répliqua Conrad avec ironie.

— Il en est ainsi, dit M^{lle} Crescence avec son calme habituel ; nous avons beau tourner et examiner la chose ; le monde n'est pas amateur de la perfection chrétienne. Vous, cher Henry, vous demandiez aujourd'hui, à Eibingen, qui était sainte Hildegarde.

Ce petit mot sainte devant un nom prive cette pauvre Hildegarde de la plus grande partie de sa célébrité. Si ce mot ne s'y trouvait point, vous n'auriez pas fait cette question ; Hildegarde serait placée dans l'histoire universelle comme une des femmes les plus éminentes ; et chacun croirait devoir admirer ce grand génie, et ne craindrait pas d'en recevoir, comme Socrate de Diotime, les doctrines d'une sublime sagesse. Mais une pauvre religieuse est cette prophétesse, cette théologienne, ce

poète, ce sage, et l'Église la compte au nombre de ses saints, alors elle est méprisée par le monde, et un aussi bon chrétien que lord Henry Enisdale, qui est enthousiasmé de Sophocle, et pour qui Antigone est un idéal, demande, moitié par curiosité, moitié par amabilité pour nous : « Qui est cette Hildegarde ? » Et elle ne trouve un peu de grâce à ses yeux que parce qu'elle appartient au moyen âge, si riche en gens exaltés.

— Oui, dit Conrad tristement, telle est la grandeur de l'amour-propre de l'homme ! Nous faisons nos délices des créations des poètes, car leur perfection n'exige de nous que quelques émotions d'enthousiasme et nous procure les sentiments les plus agréables. Mais la perfection tentée ou atteinte par notre semblable ne nous convient pas ; notre imperfection se sent humiliée par elle, et nous détestons les reproches, même les reproches indirects. Nous ne voulons pas être troublés dans le rêve commode de notre vertu facile qui ne vole ni ne tue le prochain. Nous ne voulons pas nous abîmer dans cet amour de Dieu qui forme la perfection de saints ; la chair et le sang n'y trouveraient point leur compte ; tous les sentiments complaisants cesseraient, notre personne élevée rentrerait dans l'ombre, l'amour-propre et la satisfaction propre périraient pour ainsi dire d'inanition. Non, non, nous nous tournons de l'autre côté, et nous congédions de telles apparitions avec ce stupide jugement : C'est de l'exaltation ; et, fatigué déjà par la simple vue de ces pas de géant, nous continuons paisiblement notre petit trot dans le cercle étroit de nos efforts terrestres. »

Conrad avait parlé avec une inexprimable tristesse dans le regard et dans la voix. Tous les yeux se tournèrent vers lui : lord Henry étonné, miss Dundée révoltée, M^{me} de Derthal incertaine, M^{lle} Crescence avec intérêt ; mais Eulalie le regarda avec des yeux brillants, car elle se dit que celui qui avait de telles pensées devait être presque

décidé à marcher dans la voie de la perfection. M^{lle} Crescence interrompit le silence qui s'établissait ordinairement quand la discussion a pris une tournure si grave qu'elle dépasse les bornes de la conversation.

« De toutes nos discussions sur la vocation de la pauvre Nanny, Monsieur de Friedingen, vous pouvez comprendre quelles contradictions elle rencontra lorsqu'au bout d'une année elle manifesta à ses parents son désir de se réunir aux servantes de Jésus-Christ. Il y eut une désapprobation générale, non-seulement dans sa famille, mais chez toutes les personnes qui l'aimaient, qui connaissaient et plaignaient son triste sort, et qui l'avaient toujours nommée la pauvre Nanny. On trouvait injuste, sinon coupable, qu'elle, la fille aînée, quittât ses parents et ses dix frères et sœurs ; on disait qu'elle pouvait servir ceux-ci pour l'amour de Jésus-Christ. Nanny proposa à son père d'échanger son consentement contre le petit héritage que lui avait laissé sa mère, et dont elle n'avait point touché les intérêts. Son père répondit effrontément que les malheureux mille florins avaient été employés depuis longtemps pour subvenir aux besoins de la famille. A cette époque, Doralice arriva ; elle offrit au père, chaque année, une certaine somme en dédommagement s'il voulait laisser partir Nanny. Il refusa. « Dieu ne me juge pas encore digne de le servir dans la pieuse communauté, » dit Nanny avec une résignation céleste. Elle resta dans la maison paternelle comme la servante, maltraitée de toute la famille. Il se présenta un nouveau prétendant, un pieux et honnête jeune homme qui avait du pain et chez qui elle pouvait attendre une vie douce et paisible. Elle le remercia de son offre avec humilité et reconnaissance. Alors, la coupe de la patience déborda.

— Ah ! j'en suis heureux ! cela me repose, s'écria lord Henry.

— On regarda et traita Nanny comme une folle.

— Bravissimo ! elle le mérite.

— Vers la même époque, sa sœur, jeune fille de dix-sept ans, partit je ne sais où ni avec qui. On y fit à peine attention ; cet événement fut à peine blâmé et disparut à côté de l'horrible forfait de Nanny d'avoir refusé un bon parti.

— La criminelle ! s'écria Eulalie en riant aux éclats sans se laisser intimider par le regard sévère de sa mère.

— Les choses en restèrent là, dit M^{lle} Crescence en reprenant son récit ; mais à présent Dieu donne aux événements une autre tournure ; la pauvre Nanny se meurt d'une phthisie qui s'est développée chez elle avec une terrible intensité depuis le printemps ; et, pendant que nous parlons d'elle ici, Doralice a choisi la meilleure part et l'assiste à son heure dernière.

— Certainement, dans une chambre sombre et malsaine, où elle aspire tous les miasmes de la maladie, dit lord Henry avec inquiétude.

— Il est évident que la pauvre Nanny n'habite pas un palais, répliqua Eulalie.

— La comtesse Doralice semble être de l'étoffe dont on fait les saints, dit Conrad.

— Ce serait épouvantable ! s'écria lord Henry avec effroi.

— Tranquillisez-vous, messieurs, dit M^{lle} Crescence ; Doralice exerce une œuvre de charité chrétienne à laquelle il ne faut pas attacher un aussi grand prix. »

Cependant, Doralice veillait réellement au-dessous du toit, dans une chambre qu'avait occupée la pauvre Nanny pendant toute sa vie. Le plancher était inégal, les murs d'argile avaient de larges fentes, plusieurs vitraux des fenêtres étaient remplacés par du papier, la porte ne fermait pas ; un misérable lit, quelques chaises de paille usées, quelques caisses, formaient l'ameublement. Sur l'embrasure de la fenêtre se trouvaient plusieurs pots de réséda, dont le doux parfum ne chassait pas la mauvaise

odeur de la lampe qui brûlait tristement sur la table. A la muraille, à la tête du lit, était suspendu, au-dessus d'un bénitier, un crucifix avec du buis bénit. A côté du lit, une quantité d'images pieuses étaient collées au mur, faute de cadre. Sur l'étroite et pauvre couche, qui, chaque fois que Doralice y avait ajouté un coussin ou une couverture, avait toujours été pillée, était étendue la pauvre Nanny luttant visiblement contre la mort. Son visage, pâle et amaigri, ne gardait plus aucune trace de son ancienne beauté ; et ses yeux noirs et creux exprimaient une certaine angoisse que l'oppression et la toux excitent dans ces maladies. Un petit bonnet couvrait ses grands cheveux noirs ; mais quelques mèches, mouillées des sueurs de l'agonie, tombaient le long de ses joues ; un chapelet entourait sa main gauche décharnée. Une toux déchirante interrompait souvent sa pénible respiration qui devenait du râle. C'était un terrible spectacle ! et il semblait que cette terreur chassât tout intérêt de ce lit de mort que n'entouraient ni le père, ni la mère, ni les frères et soeurs. Tous dormaient ; depuis des semaines ils étaient accoutumés à considérer Nanny comme une agonisante qui ne pouvait jamais mourir. Le curé l'avait visitée souvent, croyant toujours la voir pour la dernière fois. Si Doralice, sœur Philomène et ses compagnes ne s'étaient remplacées près de Nanny, cette pauvre fille serait morte sans secours. Une famille dénaturée par le péché n'avait pas de cœur pour elle, mais la charité chrétienne l'assistait d'autant plus tendrement ; elle le sentait, et un regard d'une inexprimable reconnaissance jaillissait souvent comme un éclair de ses yeux voilés sur sœur Philomène et Doralice, qui lui rendaient pour le corps et pour l'âme les petits services qu'exigeait son état. Parfois elle prononçait quelques mots.

« Je crois que ma dernière heure arrive, dit-elle vers minuit. Chère comtesse, priez ! « Du fond de l'abîme... »

Doralice récita à mi-voix le *De profundis*. Puis tout rentra dans le silence. Pour ne pas déranger la mourante, les deux

pieuses gardes continuèrent à voix basse leurs prières, les interrompant seulement pour invoquer plus haut les souffrances de Jésus-Christ, la pitié de la sainte Vierge, l'assistance de saint Joseph.

« La souffrance a été mon partage pendant toute ma vie, reprit Nanny, et je n'ai jamais désiré autre chose ; mais à présent je comprends seulement combien le bon Dieu m'a aimée en me l'envoyant. »

Une joie surnaturelle effaça de ses traits l'expression de l'angoisse ; mais aussitôt recommença la terrible toux. Sœur Philomène la pria de ne pas parler.

« Hélas ! dit Nanny, je voudrais louer la grâce et l'amour de Dieu avec mon dernier souffle.

— Vous chanterez bientôt le cantique éternel des élus devant le trône de Dieu, dit Doralice émue.

— Cela est incertain. Le bon Maître ne m'a pas trouvée digne de devenir sa servante.

— Mais vous êtes néanmoins son épouse virgine, répliqua sœur Philomène.

— Et puisque vous avez été son épouse dans la foi, vous la serez aussi dans la contemplation, ajouta Doralice.

— Comment est-ce que s'exprime le Prophète ?... Ma tête est si faible ! dit Nanny.

— « Je me consacre à vous éternellement par la grâce et par la miséricorde ! »

— Éternellement... par la grâce et par la miséricorde, répéta Nanny avec un sourire calme et bienheureux. »

Des voix brutales remontaient la rue et s'approchaient de la maison. On frappa à la porte. Des cris de femmes furieuses répondirent de l'intérieur : des jurements et des imprécations se firent entendre au dehors. Effrayée par ce bruit, Doralice avait saisi involontairement le bras de sœur Philomène, qui, mieux familiarisée par sa vocation avec toutes les misères et toutes les corruptions, dit avec calme :

« C'est le père qui revient ivre du cabaret, ou qu'on a ramassé dans la rue, et la mère et la fille lui refusent

l'entrée de la maison.

— Pauvre père !... que de terribles offenses envers Dieu !... Miséricorde ! vous, miséricorde éternelle ! soupira la pauvre Nanny. »

Enfin on ouvrit la porte, et la mère ordonna au fils aîné de porter son père dans un petit grenier ; une habitation humaine était trop bonne pour lui. Ce réduit, entouré de planches, et où il n'y avait autre chose qu'une vieille paille, était à côté de la petite chambre de Nanny. Le fils aîné, garçon robuste de seize ans, ne put porter seul un homme lourd et sans connaissance, et il appela deux de ses plus jeunes frères à son secours. C'était un horrible spectacle que celui de ces trois jeunes gens ivres de sommeil et à moitié nus, traînant leur misérable père en haut de l'escalier. Lorsque le bruit s'approcha de la chambre, sœur Philomène prit la lampe, alla à la porte et dit :

« Mes enfants, ne faites pas tant de bruit : Nanny se meurt. »

Alors elle ouvrit le grenier et aida les garçons à mettre le père sur la paille, puis elle leur dit :

« Prévenez votre mère que Nanny est à l'agonie.

— Nous ne pouvons entrer chez notre mère, répondit durement le fils aîné ; elle met toujours le verrou par crainte de notre père, qui, dans l'ivresse, la bat à mort, quand il n'est pas sans connaissance comme aujourd'hui.

— Mais vous pouvez le lui dire à travers la porte.

— Elle ne nous entendra pas ; elle a un bon sommeil. »

Il partit avec ses frères et fit la commission de sœur Philomène. Et la mère entendit fort bien : « Nanny se meurt ! sœur Philomène l'a dit. »

Mais elle ne voulut pas entendre ; elle tira sa couverture au-dessus de sa tête, frissonna et murmura entre les dents :

« Àh ! maintenant, la mort entre dans la maison ! pourvu qu'elle ne me cherche pas !... Qu'elle cherche Nanny... Elle ira au ciel... s'il y a un ciel. Qu'elle cherche aussi l'ivrogne ;

il a mérité mille fois l'enfer !... Mais la mort ne doit pas venir à moi. »

Personne ne se montra chez Nanny. Le père, ivre mort, à côté de sa fille agonisante, mêlait, à travers la cloison, des ronflements aux derniers soupirs de la jeune fille ; et, jusqu'à la fin, les douleurs et les tourments ne la quittèrent point. Son oppression augmenta. Elle demanda à être assise dans le lit et soutenue par des coussins ; mais elle ne trouva pas de soulagement.

« Ma pauvre Nanny ! soupira Doralice vaincue par la pitié, comme la mort est pénible !

— La vie sans Dieu est plus pénible encore, dit Nanny avec un regard dans lequel se peignait une si profonde douleur des péchés du monde, que Doralice se dit :

— Elle accepte ses souffrances comme expiation pour les péchés de son père. »

Doralice continua de prier silencieusement ou à voix basse avec sœur Philomène. Nanny ne parlait plus que des yeux. Ainsi se passa la nuit. La lampe s'éteignit ; le soleil se leva ; son premier rayon tomba dans la chambre, par les fenêtres ouvertes. « La lumière des montagnes éternelles » entra comme une clarté dorée dans la misérable habitation.

Une colombe, que Nanny nourrissait de miettes de pain, vola sur l'embrasure de la fenêtre et y chercha un déjeuner qu'elle n'y trouva pas. Elle effleura le réséda avec son bec rose, tourna la tête à droite et à gauche, regarda avec ses yeux brillants et intelligents la pauvre Nanny, prit sa course matinale et s'éleva si haut vers le ciel qu'elle sembla y porter la nouvelle qu'une âme s'envolait dans la paix du Fils de Dieu crucifié. La pauvre Nanny regarda avec un sourire touchant son innocente colombe ; puis elle ne vit plus rien sur la terre. Ses yeux se fermèrent, ses lèvres baisèrent le crucifix que lui présenta sœur Philomène, et elle soupira :

« Seigneur Jésus, dans vos mains !... » Son cœur s'arrêta, elle avait cessé de vivre.

« Et l'âme reste seule avec Dieu ! » dit Doralice en tombant à genoux, ainsi que sœur Philomène, à côté de ce lit de mort, si misérable aux yeux du monde, mais si beau devant le ciel !

SOUS LA CROIX.

Rien ne donne plus de calme que le souvenir d'un lit de mort. De cette mort, placée comme un nuage sombre entre les jours du temps et ceux de l'éternité ; de cette mort entourée d'épaisses ténèbres, sort une lumière surnaturelle qui éclaire si merveilleusement les choses de la terre que tout semble retomber dans l'ombre dès que cet éclat disparaît.

C'est ce qu'éprouvait Doralice, assise au balcon du chalet en attendant Conrad. Pourquoi avait-elle redouté de lui parler ? — Parce qu'elle craignait, comme une humiliation personnelle, une réponse défavorable. Elle avait de plus nobles motifs de crainte ; mais l'amour-propre humain couvre facilement dans nos âmes les sons d'une admirable mélodie. « Oui, mon Dieu, soupira Doralice, nous vous rendons la gloire de toutes choses ; mais nous sommes très-empressés de la recevoir pour vous et d'en porter l'éclat qui en jaillit ! »

Conrad traversa le chemin sablé pour se rendre à l'entrevue annoncée ; et fort indifférent en ce qui concernait Célestine, il était très-curieux d'apprendre ce que Doralice regardait comme si important pour sa sœur. Il se perdait en conjectures, et aucune ne lui donnait une solution : toutes lui semblaient petites, car il ne songeait qu'à des conditions mondaines.

« Elles sont impossibles de la part de Doralice, se disait-il lorsqu'il l'aperçut au balcon. Rien d'ordinaire ne peut agiter cette âme. »

Doralice entra au salon pour le recevoir. Elle avait l'air doux mais sérieux. Son frais coloris et ses yeux brillants

étaient voilés par une teinte de mélancolie que lui avait laissée cette nuit passée auprès du lit de mort de la pauvre Nanny.

« Monsieur de Friedingen, dit Doralice lorsque Conrad entra, nous devons vous demander pardon d'avoir retardé aussi longtemps cet entretien.

— Madame, répondit Conrad en souriant, vous êtes déjà si imposante que vous allez me faire perdre contenance avec votre nous majestueux.

— Je dis nous, parce que je parle au nom de ma famille, de ma mère, de mes soeurs, et parce que nous avons commis solidairement une faute.

— Pas contre moi ? s'écria Conrad étonné.

— Contre vous, comme chef de votre famille.

— Vivons-nous dans les temps des Montechi et des Capuleti ? demanda-t-il en plaisantant.

— Qui sait si nos bons rapports résisteront aux conditions que ma bonne mère aurait dû faire avant de permettre les fiançailles de ma sœur avec M. Rodrigue de Friedingen. Son caractère timide lui rend impossible d'agir avec décision.

— Vous augmentez ma curiosité à un haut degré, madame la comtesse... En quoi consiste cette condition redoutable qui menace de nous diviser ?

— En ce que, si l'union de votre frère et de ma sœur est bénie par des enfants, ceux-ci doivent être élevés dans la religion catholique.

— Et puis ? demanda Conrad.

— Qu'en raison de leur religion catholique ils ne soient pas privés de leurs droits à la succession et au majorat ; en un mot, monsieur de Friedingen, qu'une branche de votre famille devienne catholique, et même toute la souche, dans le cas où Dieu vous rappellerait de la terre sans que vous y laissiez des héritiers. Vous êtes maintenant le chef de votre famille, et nous avons préféré causer avec vous, plutôt qu'avec votre frère, d'une chose qui vous regarde tant ! Si

des difficultés insurmontables rendaient la succession impossible pour des catholiques, vous nous éclaireriez sur ce point, tandis que votre frère, aveuglé par la passion, se tromperait peut-être lui-même, et nous donnerait des espérances qui, ne pouvant se réaliser, troubleraient son bonheur domestique et pourraient amener même la désunion entre lui et la mère catholique de ses enfants déshérités. Il faut songer à de telles possibilités dans la vie afin d'y remédier. Réfléchissez donc à ce que vous avez à faire, et soyez persuadé que nous préférons voir rejeter notre demande que d'obtenir des promesses qui, plus tard, ne seraient pas remplies. »

Doralice aurait dû mettre cette dernière phrase au singulier, car M^{me} de Derthal, et probablement aussi Célestine, se seraient contentées volontiers de promesses incertaines, même d'aucune promesse. Mais Doralice remplaçait la famille et elle lui prêtait son propre cœur.

« Et que ferait-on si j'étais forcé de refuser votre demande ?

— Il serait de notre devoir de renoncer à l'honneur d'une union avec votre frère.

— Sur quelle idée repose ce devoir ?

— Sur la doctrine que l'Église catholique est la seule instituée par Jésus-Christ ; la seule que le Saint-Esprit dirige jusqu'à la fin des temps ; par conséquent la seule dans laquelle sont réunies toutes les grâces dont l'homme a besoin pour le salut de son âme. Ainsi, il va de soi qu'une séparation de cette Église est une séparation de la révélation divine, de l'amour de Dieu et de la vérité, et que, par là, l'âme est privée de ces biens suprêmes. Quelle mère pourrait tolérer que ses enfants fussent élevés en dehors de l'Église ? Mais si on lui permet d'élever ses enfants dans la religion catholique, en excluant ceux-ci du droit de succession ou de tout autre bon droit, la femme catholique apporte la discorde, le trouble, le malaise dans sa propre

maison, ce qui est également contraire au commandement de Dieu, qui veut que l'homme et la femme vivent dans la plus intime union. Des lois nous régissent : il est de notre devoir de les observer. »

Conrad écouta avec une joie indicible ces simples paroles. Il ne regarda pas Doralice ; il n'admira pas le charme magique de sa voix. Il contemplait la Madonnina Comestabile, et suivait la pensée que Doralice développait avec calme.

Lorsqu'elle se tut, il dit en souriant :

« Madame la comtesse, nous sommes habitués à voir dans chaque catholique fidèle un jésuite déguisé, un ultramontain, peut-être même un morceau du concordat. Nous ne savons pas au juste ce que sont ces êtres malfaisants ; mais ce qui est certain, c'est qu'ils cherchent à se glisser comme des serpents sous le protestantisme pour le ruiner. Comme je suppose, non sans fondement, que vous représentez puissamment le concordat, le jésuite, l'ultramontain qui s'efforce de mettre ses œufs de coucou dans notre innocent nid de linotte pour nous écraser, je pense que votre principal désir dans cette affaire est de voir une femme, et par conséquent une famille catholique à Grunau. Ai-je raison ?

— Oui, monsieur de Friedingen, dit-elle avec douceur.

— Oui ? s'écria-t-il surpris.

— Pensiez-vous que je me perdais dans de belles et vaines paroles ? demanda Doralice.

— Non pas ; mais je vous avoue franchement que je ne vous croyais pas capable d'avoir des motifs intéressés en réserve. »

Doralice ne le remercia que par un regard.

« Je vous ai expliqué ce que le catholique pense de son Église : elle est pour lui le règne surnaturel dans lequel agit et réside Dieu. Sa propagation est la propagation de Dieu sur la terre. Un catholique peut-il avoir un plus suprême désir ? Puisque Grunau fait partie de la terre, je

ne sais pas pourquoi, dans mes vœux, je l'exclurais des grâces qu'une femme catholique y apporterait. Pour Célestine, j'ai songé à Grunau ; mais je ne l'ai point désiré, et c'est une grande différence, monsieur de Friedingen. Je désire vivement que vous y fondiez vous-même une famille catholique. Alors les Friedingen resteront enracinés profondément dans la terre sainte de l'Église.

— Madame, dit Conrad avec un grand sérieux, comme je ne vois pas une seule raison plausible de refuser votre demande, et comme je trouve les motifs sur lesquels vous vous appuyez justes et logiques, au point de vue catholique, vous pouvez être certaine que je parlerai à mon frère dans votre sens avec une pleine conviction.

— Que Dieu vous en récompense ! dit Doralice d'une voix tremblante de joie et les yeux pleins de larmes.

— Je ne connais pas les convictions religieuses de mon frère, reprit Conrad ; je crois qu'il ne les connaît pas lui-même ; mais il me paraît difficile qu'il puisse vous donner des raisons qui l'emportent sur les vôtres. Si vous l'approuvez, j'arrangerai moi-même cette affaire. Je vais lui écrire immédiatement.

— Que Dieu vous récompense ! répéta Doralice hors d'elle-même de sa facile victoire.

— Permettez-moi une question. Comment est-il possible que, dans une famille d'un caractère si inflexible, les filles aient néanmoins contracté des mariages où les enfants sont devenus grecs ou anglicans ?

— Malheureusement, nous n'avions pas jadis cette fermeté, répliqua Doralice en rougissant. La jeunesse de ma mère date d'une époque où on professait pour l'humanité en général un tel culte fraternel, une telle tolérance réciproque, qu'on aurait été honteux d'attacher une grande importance au dogme catholique. On approuvait bien une direction religieuse, mais seulement comme l'affaire de l'individu. La religion n'était plus qu'un sentiment et on lui assignait le cœur pour domaine, ou,

pour mieux dire, comme cachette, la séparant ainsi de la vie publique, de la politique, de la science, de l'art, même de l'Église. L'Église devint un établissement de l'État, fut soumise à la bureaucratie, et condamnée à célébrer le service divin entre les quatre murs de ses temples le plus commodément et le plus tranquillement possible, pour ceux qui préféraient la messe au prêche protestant. Séparer la vie de la religion, n'est autre chose que de la séparer de la vérité et des lois divines.

L'indifférence arrive peu à peu, et l'égoïsme devient la loi suprême. Bien des personnes souffrirent plutôt de cette tendance de l'époque qu'elles ne la suivirent en conscience. Cependant, si on s'abandonne au courant, le fleuve du temps devient de plus en plus trouble, et la résolution de s'en arracher plus difficile ; mais le bon Dieu envoie à l'homme et aux peuples de violentes secousses qui les forcent à un retour sur eux-mêmes. C'est ce qui est arrivé dans notre famille, et de nombreuses épreuves nous ont rendu un peu de cette énergie de la foi que nous n'aurions jamais dû perdre, et qui s'était réfugiée dans le cœur de notre tante Crescence. Elle seule apprécia ce diamant caché. Quand elle le fit briller à nos yeux, nos regards étaient éblouis par le faux clinquant de la sensibilité religieuse que notre pauvre mère, dans la fidélité pour les traditions dans lesquelles elle avait grandi, prenait pour le véritable christianisme. Ainsi furent contractées trois unions sur lesquelles je ne puis que me taire.

— Cependant, le mariage de lord Henry fut fort heureux !... dit Conrad vivement.

— L'amour n'est beau que sous la croix, répliqua Doralice avec une douce décision.

— Quelle résignation ! s'écria-t-il.

— Non, c'est une conviction heureuse. Sous la croix, l'amour se trouve en sûreté. Là, deux cœurs se tiennent dans les bornes de la sainteté et sous la main de Dieu.

— Et cela suffirait pour être heureux ? s'écria Conrad. Toutes les mille aspirations du cœur, ses désirs ardents, sa soif inextinguible de bonheur, ses élans au delà de tout ce qu'on peut atteindre ; tout ce qu'on ne peut exprimer, tout ce qu'on a rêvé, souhaité, tout y trouverait sa satisfaction ? Non, madame la comtesse, votre croix n'est pas si puissante.

— Est-ce que vous en avez fait l'expérience ?

— J'ai pour moi l'expérience du monde. A part quelques âmes privilégiées, quelques prédestinés, qui, rares comme des phénix, apparaissent une fois dans un siècle, l'humanité ne cherche pas son bonheur et son amour sous la croix.

— Eh bien, répliqua Doralice en soupirant, si elle ne le cherche pas là, elle ne peut naturellement pas l'y trouver ; ceci est évident et ne prouve rien contre mon assertion.

— Si, madame la comtesse : une opinion juste et universellement reconnue aurait plus de partisans.

— Monsieur de Friedingen, vous demeurez trop à la surface. Quand est-ce que le monde, le monde comme le comprend l'apôtre, c'est-à-dire la grande masse des mondains ; quand est-ce qu'il se prononce pour des opinions hostiles à son égoïsme, à son orgueil, à son amour-propre, à son sensualisme ? Il est justement ce qu'il est, c'est-à-dire le monde, parce qu'il se moque de telles doctrines et les combat ou les met de côté, comme des fictions poétiques d'une âme rêveuse, exaltée. Le monde donne le ton dans l'univers, et ce ton est si strident, si étourdissant, que dans la marche ordinaire de la vie l'opposition est à peine entendue, à peine remarquée. Seulement, de temps en temps, lorsque Dieu fait éclater les tonnerres de ses jugements, le monde effrayé écoute et se demande s'il ne serait pas plus sage de choisir une direction plus élevée. Et ceux qui le font voient avec surprise des milliers d'êtres, qui n'ont pas de poids dans la balance du monde, suivre cette voie supérieure dans le

silence et l'humilité. C'est à ceux-ci que vous devez demander ce qu'est la croix et ce qu'elle leur donne.

— Vous avez raison, répliqua Conrad mélancoliquement. Le monde nomme bonheur ses fêtes, ses orgies, ses amours, et ne veut pas atteindre autre chose ; mais il est des hommes qui ne s'abandonnent pas à ce sauvage tourbillon, qui ne se livrent point au culte des idoles, et qui, avec un caractère moitié sérieux, moitié idéal, suivent l'action de l'esprit, et cherchent partout la trace d'une perfection dont ils sont altérés. Si votre opinion sur la croix était juste, je vous demanderais, comtesse, si ces esprits scrutateurs qui se sont fatigués à chercher dans tous les sentiers, à toutes les portes, dans tous les pas de l'intelligence, la satisfaction de leurs ardents désirs, pourraient, en se prosternant devant la croix, s'écrier : C'est vous !...

— Si ces hommes étaient chrétiens, ils le feraient certainement, dit Doralice ; mais souvent ils sont plus étrangers au christianisme que d'autres, qui, d'une manière moins sublime, s'efforcent de diviniser leur propre moi. L'enivrement des passions a des moments de terribles réveils, et l'orgueil a quelque chose de si repoussant, que cette répulsion peut amener le mépris de soi-même et conduire dans un autre chemin que domine la croix ; mais lorsque nous sommes éblouis par l'élévation de notre esprit, la délicatesse de nos sentiments, la moralité de notre vie, hélas ! nous estimons trop nos actions pour quitter cette voie d'où la croix est absenté. Le grand pécheur changera plutôt de direction que l'homme content de sa perfection idéale. Celui-là sent le besoin de sa rédemption et cherche la croix ; celui-ci n'y pense pas, et pour lui elle reste voilée.

— Mais cette recherche est, dit-on, l'œuvre de la grâce, c'est-à-dire d'une lumière que nous ne pouvons obtenir par nos propres forces. Ainsi la conscience peut être aveugle

sans la participation de l'homme, ou éclairée sans qu'il y ait de sa part aucun mérite.

— La connaissance de la vérité divine est certainement l'œuvre de la grâce ; notre mérite consiste à ne pas résister à cette grâce et à éloigner tout ce qui peut en arrêter ou en interrompre l'effet. Notre nature corrompue excite toujours dans l'âme des emportements qui la troublent ; mais nous pouvons aussi employer les moyens que Dieu, dans son amour infini, a destinés à nous communiquer ses grâces : la réception des sacrements. Le repentir et l'humilité rétablissent ou fortifient en nous la vie spirituelle, selon qu'elle est perdue ou affaiblie. C'est le même motif qui nous fait attacher tant de prix au mariage catholique. Monsieur de Friedingen, pour que l'homme ne faiblisse point à sa destinée, il ne lui suffit pas de croire vaguement en Dieu, d'avoir des aspirations rêveuses et ardentes de perfection ou de satisfaction ; il faut que les sacrements établissent dans la vie terrestre le règne de la grâce, force mystérieuse et merveilleuse qui dérive de la croix, et que l'homme, cette branche sauvage selon l'ordre de la nature, porte de bons fruits pour le ciel... Permettez-moi maintenant, ajouta Doralice en se levant, de porter à ma mère la bonne nouvelle que vous vous chargez, près de votre frère, de toutes les négociations. »

Conrad se vit forcé de partir. Il s'arrêta en hésitant, regarda tout le salon, et dit en souriant :

« Vos madones me captivent ; partout où les regards se tournent, ils tombent sur des figures célestes qui attirent vers le ciel. Est-ce que c'est la coutume catholique ? »

Mais, en faisant cette question, ses yeux étaient fixés sur Doralice et non sur les tableaux.

« C'est la bonne coutume catholique de propager partout la gloire de Dieu et le salut des âmes, » répliqua-t-elle en rougissant et en faisant une profonde révérence.

Conrad ne pouvait demeurer davantage ; il la quitta ; mais il lui sembla qu'il lui était arrivé quelque chose de fort

heureux. Il ne se rendait pas compte de ce que c'était.

« Personnellement, il m'est indifférent que les enfants de mon frère soient un jour catholiques ; ceci ne peut remplir mon âme d'une telle joie. Serait-ce la satisfaction d'assurer cette union à mon frère ? Franchement, il me semble qu'il y aurait encore beaucoup de Célestines dans le monde s'il n'épousait pas celle-ci. Est-ce le plaisir de conserver l'amitié de cette famille ? — Avec la famille... eh bien ! on aime toujours à conserver de bons rapports avec des personnes bonnes et aimables.

« L'amour n'est beau que sous la croix ! a-t-elle dit ; cela n'est pas gai. C'est comme un langage surnaturel, dont la belle et noble Doralice est l'interprète. « Le bonheur et l'amour ne sont « beaux que sous la croix. » Celui qui croit à ces paroles et y conforme sa vie prêche un autre évangile que la philosophie. Quelle circonstance admirable que cette messagère du ciel me soit apparue ! »

Pendant que Conrad écrivait à Rodrigue, Doralice apprit à sa mère l'heureux résultat de son entrevue.

« Ma chère fille, vous me procurez une immense consolation ; c'est indicible ce que j'ai souffert pendant ce temps ! Maintenant, je regarde la cause comme gagnée, car Rodrigue résistera difficilement à son frère et à nous. Mon enfant, comme vous êtes courageuse ! Nous vous devons cette victoire.

— Dieu vous l'aurait donnée aussi, ma bonne mère, dit Doralice avec sa tendresse habituelle. Lorsque nous plaidons sa cause, il nous met les paroles sur les lèvres.

— Cet excellent et judicieux Conrad ! Avec tant de jugement, ne pensez-vous pas qu'il doit aller plus loin ? Quel bon catholique il ferait s'il était ramené à la foi ! Je ne puis résister à la douce espérance, ma chère enfant, que le bon Dieu vous a choisie pour l'instrument de sa conversion. Le premier pas est déjà fait. Je vous en prie, ne négligez rien pour l'amener plus loin.

— Ne doutez pas de ma bonne volonté, ma mère, répondit Doralice surprise mais heureuse de ce zèle ardent de sa mère, et ne soupçonnant pas que son véritable mobile était l'espérance d'un cinquième beau-fils. Seulement, la conversion d'une telle âme exige des forces gigantesques auxquelles le Saint-Esprit doit lui-même exciter le combattant. M. de Friedingen me paraît prendre plus de plaisir aux belles théories qu'à leur pratique ; il s'agite plus volontiers dans le monde imaginaire que dans le monde réel. Des hommes d'une santé délicate, qui, de bonne heure, ont subi de douloureuses épreuves, mais sans avoir l'occasion de fortifier leur volonté par la lutte dans le chemin facile de leur existence, arrivent quelquefois à cet état d'obscurcissement.

— C'est pourquoi d'autres doivent vouloir d'autant plus énergiquement pour eux, et leur montrer le but à atteindre comme accessible et non comme trop sublime.

— Ce but est le ciel ! la vie éternelle ! c'est la contemplation de Dieu, ma chère mère ; on ne peut réellement le représenter comme trop sublime.

— Certainement ! mais ne voyez-vous pas qu'en dehors de ce but surnaturel, il puisse atteindre un but heureux ?

— Mais, dit Doralice en regardant sa mère avec étonnement, cela ne dépend pas de moi, et je n'aurais pas le talent d'y diriger quelqu'un.

— Chère enfant, vous avez du talent pour tout ce que vous entreprenez !... N'est-il pas vrai ? » demanda M^{me} de Derthal à lord Henry qui venait d'entrer.

En apprenant de quoi il était question, il s'écria avec une vive indignation :

« Est-ce que je n'ai pas toujours dit que vous êtes une faiseuse de prosélytes de premier ordre, Doralice ? La génération présente ne vous suffirait pas ; vous voudriez encore conquérir au papisme les générations futures.

— Ce n'est pas moi, c'est le pêcheur de la Galilée qui le fait, cher Henry. Il jette toujours de nouveau ses filets, car son Maître lui a dit : « Je veux faire de vous un pêcheur d'hommes. » Du reste, vous avez des dispositions pour le mélodrame ; vous avez certainement visité souvent, à Paris, le théâtre de la Porte-Saint-Martin. »

Doralice dit cela avec tant de fermeté, de douceur et de grâce, que lord Henry sentit son cœur désarmé ; mais il s'écria avec d'autant plus de vivacité :

« Que parlez-vous de mélodrame ? Il s'agit ici d'une tragédie... le fanatisme catholique conduit aux tragédies de l'histoire du monde, car il menace l'existence de ceux qui ne croient pas comme lui...

— Au contraire, cher Henry, il leur souhaite la vie éternelle.

— Et il abuse même de ce qu'il y a de plus saint sur la terre, l'amour sincère de deux cœurs, pour propager la tyrannie de l'Église romaine.

— L'amour de deux cœurs, comme vous le dites d'une manière si touchante, est une fort belle chose lorsqu'il ne franchit pas les bornes que lui impose le plus saint devoir : la fidélité à la foi.

— Malheureuse Doralice ! mais vous exigez d'un des partis un acte d'apostasie.

— Mon cher Henry, que de fois vous l'ai-je dit déjà ! la vérité est une, ou il n'y en a pas. Cette vérité unique est conservée par l'autorité divine de l'Église catholique. Celui qui l'accepte se convertit de l'erreur à la vérité. Depuis le principe du christianisme, on compte dans le monde à peu près cinquante hérésies qui eurent plus ou moins de partisans et de durée. Elles commencèrent au premier siècle, aux temps apostoliques, et elles se multiplient encore au dix-neuvième. La Grande-Bretagne doit être favorisée de trente sectes différentes, qui toutes s'arrogent une fraction de vérité. Comment elles s'arrangent de ces fractions, cela ne nous regarde pas ; mais nous ne voulons

point pour nous que la vérité soit amoindrie, et que la doctrine humaine trouve accès là où la révélation divine réside. Préférer l'œuvre humaine à l'œuvre divine, l'imperfection à la perfection, les doctrines d'un individu aux doctrines de la foi révélée, c'est une apostasie... et de là vient que le catholique seul peut la commettre. Mais si Rodrigue de Friedingen rend honneur à la vérité divine, c'est une conversion.

— Non-sens, Doralice ! non-sens ! Tous les chrétiens sont chrétiens lorsqu'ils possèdent Jésus-Christ.

— Oui, cher Henry, lorsqu'ils le possèdent.

— Et tous nous avons le même Jésus-Christ.

— Non, Henry, ne vous figurez pas cela, dit Doralice avec le ton de la plus tendre pitié, mais avec la plus ferme décision. L'Église catholique seule possède Jésus-Christ incarné, crucifié, eucharistique, éternellement vivant dans sa présence réelle. »

Pendant cette conversation, lord Henry avait marché de long en large dans le cabinet de M^{me} de Derthal. Son trouble intérieur trouvait du soulagement dans ce mouvement ; mais chaque parole que prononçait Doralice l'agitait davantage. Il lui semblait que des barrières s'élevaient, jusqu'au ciel entre elle et lui, comme si un mur infranchissable le séparait impitoyablement de son bonheur, de ses espérances ; et tout cela parce qu'elle appartenait à l'Église catholique, objet de sa haine. Il s'arrêta devant la jeune femme et la contempla d'un regard qui fit trembler M^{me} de Derthal, mais auquel Doralice répondit par cette question :

« Croyez-vous au dogme de la présence réelle de Jésus-Christ, dans sa divinité et son humanité, au sacrement de l'autel ?

— A cette invention papiste du douzième siècle ? s'écria-t-il pâle de colère ; Dieu merci, non !

— Voilà ce que j'ai dit tout à l'heure : nous n'avons pas le même Jésus-Christ, répliqua Doralice. Depuis la sainte cène, à travers les catacombes, dans le monde barbare vaincu et dans la civilisation de l'Europe, à travers quinze siècles, — les plus riches et les plus importants dans l'histoire du monde, — l'humanité chrétienne s'est prosternée devant le mystère d'amour adorable de la présence réelle en l'hostie consacrée. Alors s'élevèrent des doutes, des hérésies ; on prétendit que ce dogme était une invention papiste ; cette assertion fut soutenue par tous ceux qui désiraient une rupture entière avec l'Eglise. Ce terrible scepticisme fit des solitudes de mille tabernacles, priva des millions d'âmes de la céleste consolation donnée par la promesse de Jésus-Christ : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à » la fin des temps, » interrompit le torrent de vie qui découlait sur eux de ce sacrement, exila pour ainsi dire le Verbe fait chair dans le ciel, comme si l'humanité n'avait pas besoin de sa présence sanctifiante, et voulut se contenter d'une mutilation de ses œuvres. Le Christ eucharistique, cette victime éternelle s'offrant pour nos péchés, cette nourriture surnaturelle de nos âmes, ce gage divin de notre résurrection glorieuse ; le Christ eucharistique, admirable mystère qui renferme en lui les secrets de l'incarnation et de la rédemption, vous l'avez rejeté !... et vous prétendez que nous avons tous le même Jésus-Christ ! Non, cher Henry, perdez l'illusion que tout ce qui s'appelle chrétien professe la même foi. Jésus-Christ est un, et la divine vérité est une, car il l'a annoncée. Tous deux sont inséparables ; en dehors de l'Eglise, on n'a que des fragments.

— Ma chère enfant, dit M^{me} de Derthal fort inquiète en voyant que lord Henry pouvait à peine modérer sa colère, Jésus-Christ a été crucifié pour l'humanité entière, et les catholiques mettent toute leur confiance en sa mort, qui est pour eux la plus grande action de Dieu.

— Oui, dit Doralice, toujours avec cette même fermeté qui prêtait à son beau visage une noblesse indicible, Jésus-Christ est mort pour nous tous ; je n'ai jamais dit le contraire. Mais jusqu'à quel point on le possède : voilà la différence. Et cette différence, nous ne devons jamais l'oublier. Nous devons à ceux qui croient autrement que nous, la charité, l'indulgence, la prière ; mais nous devons soutenir avec force que nous ne marchons pas sur le même terrain qu'eux. Pactiser avec l'erreur par charité, c'est offenser Dieu ; car c'est offenser la vérité. Du reste, soyez persuadée, chère mère, que là où on nie par principe Jésus-Christ eucharistique, Jésus-Christ crucifié court grand danger d'être détrôné. Regardez seulement notre pauvre Friedingen. La base chrétienne manque sous ses pieds ; et il n'est aussi indulgent pour nous que parce que sa raison lui commande un certain respect, non pour notre orthodoxie, mais pour l'inflexibilité de notre foi. »

La colère de lord Henry fut un peu apaisée par cette observation, car il lui sembla que l'abîme qui séparait Conrad de Doralice était plus grand encore que celui qui existait entre elle et lui-même.

« J'aurais voulu entendre les choses aimables que vous lui avez dites sans doute, avec toute votre grâce.... puisque vous me maltraitez déjà si impitoyablement.

— Il n'a pas exigé de moi que je reconnusse ses opinions comme égales à la foi catholique, et il ne m'a pas provoquée au combat. Je ne puis vous exprimer, cher Henry, combien je serais contente si vous vouliez imiter son exemple.

— Laissez-moi la joie de combattre et de souffrir pour ma foi.

— Vous vous fâchez tellement pendant nos discussions que je ne puis m'empêcher de craindre que la colère ne remplace chez vous les bons motifs.... et cela m'est fort pénible.

— Ne vous imaginez pas que je ne puisse défendre ma foi. Si votre arrogance papiste ne me mettait hors de moi, je dirais et je développerais les motifs les plus convaincants, sinon avec votre subtilité scolastique. Ma religion est celle d'une époque intelligente et sensée ; une religion qui fait honneur à l'humanité, en ce qu'elle donne à Dieu la gloire qui lui est due, et à l'individu un libre champ à son développement moral et à sa noble indépendance ; une religion qui peut exister à côté de notre dignité d'homme et de notre raison, et qui s'étend dans l'organisme de notre pays, de nos lois, de nos institutions ; une religion qui est celle de mes pères et de mes enfants.

— Vous m'avez raconté, ce me semble, avec un certain orgueil, que votre famille pouvait remonter son origine à la conquête de l'Angleterre par les Saxons ?

— Certainement nous le pouvons. Notre famille a pris naissance dans le Northumberland et remonte jusqu'à la nuit des temps.

— Et vous croyez réellement que l'apôtre saint Augustin, qui, l'an 596, commença à prêcher l'Évangile aux Anglo-Saxons, et fit instituer par son compagnon, saint Paulin, l'évêché d'York, dans le Northumberland, a établi chef de l'Église d'Angleterre le souverain de ce royaume ? ce qui était d'ailleurs impossible, l'Angleterre étant alors divisée en plusieurs petits États. Non, cher Henry, la plus longue suite de vos ancêtres a été catholique, et si postérieurement ils ont cessé de l'être, vous le devez aux échafauds de Henri VIII ou aux édits sanglants de la reine Élisabeth contre les catholiques. »

Le domestique de M^{me} de Derthal entra et lui remit, avec un certain trouble, une dépêche télégraphique qu'un exprès de la station voisine venait d'apporter.

« Probablement le consentement de Rodrigue, dit M^{me} de Derthal effrayée. »

Elle ouvrit le télégramme et lut :

« Spiridion est mort du typhus à Bukarest. Après
« les préparatifs nécessaires du voyage, je m'y
« rendrai avec mon fils. Nous nous portons bien. »

« Pauvre Spiridion ! soupira M^{me} de Derthal fort
résignée.

— Pauvre Blanca ! » s'écria Doralice avec larmes.

DES PROJETS DE VOYAGE DÉRANGÉS.

Cette mort subite fut comprise fort différemment dans la famille. M^{me} de Derthal vit en Blanca ce qu'elle avait vu en elle dès le premier moment de cette union : une riche veuve. L'acte de mariage y avait brillamment pourvu ; on pouvait prévoir que Spiridion, dans son état maladif, n'atteindrait pas l'âge de Mathusalem. En outre, la minorité du fils pouvait faire considérer la mère comme maîtresse absolue de la fortune. Célestine et Eulalie, qui avaient peu connu leur feu beau-frère, et nullement la température glacée de son union, voyaient naïvement en Blanca une veuve affligée ; elles pleurèrent beaucoup sur le chagrin qu'elles lui supposaient. M^{lle} Crescence et Doralice considéraient la jeune femme comme enivrée par le monde ; lord Henry n'était pas non plus sans inquiétude sur le sort futur de Blanca. Dans ses nombreux voyages d'Angleterre au continent, il avait toujours pris sa route par Paris et connaissait mieux sa belle-sœur qu'aucune autre personne de la famille ; et cette connaissance exacte n'était pas rassurante. Trop parfait gentilhomme pour jeter une ombre quelconque sur une femme, il garda le silence. Même devant des hommes il eût trouvé une observation à ce sujet du plus mauvais ton ; devant des femmes, il l'aurait regardée comme une inconvenance impardonnable. Mais son effroi fut grand lorsque Doralice l'engagea très-sérieusement à se rendre à Interlaken, afin d'accompagner Blanca à Bukarest. Elle n'avait pas de père, pas de frère pour la protéger pendant le voyage, dans ce pays à moitié

barbare. Donc, c'était de son devoir de lui venir en aide et de la guider, là-bas, dans son isolement. La famille se devait à elle-même de ne pas laisser une de ses filles seule dans le monde avec ses vingt-cinq ans, et lui était l'homme sérieux et expérimenté qui devait lui offrir son secours en ce moment. Il n'avait aucune affaire, ni en Angleterre ni aux bords du Rhin ; il savait ses enfants parfaitement soignés ; par conséquent il ne devait pas hésiter à un sacrifice de quelques mois. Toute la famille lui en aurait une grande reconnaissance.

« Excepté Blanca, répliqua-t-il. Elle arrange ses affaires selon ses idées et n'aime point qu'on s'en mêle.

— Mais est-elle en état d'examiner la position de son enfant, de veiller à ses intérêts et à sa fortune ?

— Pourquoi pas ? Si ses hommes d'affaires veulent la tromper, personne ne peut l'empêcher, parce que personne de nous ne connaît l'état de fortune de Spiridion et sa position en Valachie. Si Blanca devait y rester, on pourrait plutôt espérer de défricher cette forêt vierge avec le secours d'un homme de confiance qui surveillerait tous les autres, régisseurs et employés.

— Peut-être y restera-t-elle ; nous ignorons complètement ses projets.

— Blanca s'établirait à Bukarest ou dans une de ses terres ? dit lord Henry en riant. Oui, l'hiver prochain elle restera peut-être à Bukarest, — bien entendu si Zoula y possède un palais, — pour montrer à la crème des boyards le nec plus ultra d'une élégante dans le style parisien. Puis elle aura assez de joies de Bukarest, et soupirera après son cher Paris. Alors elle choisira un homme d'affaires, qu'elle payera fort cher, qui lui promettra beaucoup de fidélité et de dévouement, et lui en gardera fort peu. Elle finira par n'y plus faire attention, pour être débarrassée de tous soucis, et se dira : Mon fils sera assez riche, d'autres gens veulent aussi vivre. Et, convaincue d'avoir rempli son devoir de mère, sous ce rapport, elle se rendra

nécessairement à Paris pour l'éducation de son fils, là où le pauvre Zoula a été également si bien élevé. »

Au lieu de répondre, Doralice fondit en larmes. Lord Henry dit froidement :

« Blanca pense autrement que vous.

— Malheureusement nous savons tous trop peu ce que Blanca pense, dit M^{lle} Crescence ; et si ma misérable santé ne s'opposait toujours et partout à ma bonne volonté, je me rendrais auprès d'elle pour lui prouver l'intérêt de sa famille, et lui rappeler qu'elle n'est pas isolée dans ce monde.

— Ce que vous ne pouvez faire, chère tante, je puis et veux le faire, dit Doralie avec fermeté en essuyant ses yeux. Je vais envoyer une dépêche à Blanca afin qu'elle m'attende ; demain je prendrai le chemin de fer, et après-demain je serai chez elle.

— C'est bien, s'écria M^{lle} Crescence ; le mieux serait que vous pussiez décider Blanca à venir ici avant d'aller à Bukarest. Ce petit détour et le retard sont peu de chose, comparés à son long voyage, et nous reverrions enfin notre pauvre Blanca.

— Pour l'amour du ciel ! s'écria lord Henry effrayé, si Blanca en avait envie, elle viendrait ici. Pourquoi Doralice irait-elle courir à Interlaken, pour revenir sans Blanca ?

— Je pars, dit Doralice décidée. Blanca parle dans son télégramme de préparatifs de voyage ; il lui faut se procurer des passeports, régler des affaires d'argent ; cela demande quelques jours. Elle ne peut encore être partie. Je vais la prier de m'attendre. »

Elle écrivit quelques lignes, les envoya par son domestique à la station du télégraphe à Wisbaden, et ne fit plus aucune attention aux objections de lord Henry. Lorsque tout fut fini :

« Eh bien ! dit-il, vous me permettrez de vous accompagner.

— Non. Vous n'avez pas voulu faire ce voyage pour Blanca, lorsqu'il était nécessaire, je ne veux pas que vous le fassiez pour moi ; c'est inutile. J'ai mes gens et la route n'offre aucune difficulté ; vous pouvez rester tranquillement dans votre hamac. »

Lord Henry garda le silence, mais il était furieux et se disait intérieurement : « C'est une raillerie ! elle sait fort bien que je ne tiens pas à mon hamac !... Et je l'accompagnerai. Je l'accompagnerai secrètement... je me mettrai dans un autre wagon. Elle ne peut me le défendre... Le chemin de fer est pour tout le monde. Elle rencontrera chez Blanca des gens qui lui seront désagréables... Cette suite d'artistes... comme cela sera pénible pour elle !... Je devrais lui souhaiter ce désagrément ;... pourquoi ne suit-elle pas mon conseil ? Elle est fort entêtée... cependant elle a quelque chose de si céleste... c'est un être singulier. Quelle tournure prendra tout cela ? Comment cela finira-t-il ? » Ce dernier soupir ne se rapportait pas à Interlaken.

M^{me} de Derthal laissa faire Doralice. Elle aurait aimé aussi à voir Blanca venir chez elle pendant son grand deuil. La belle princesse Zoula, avec ses richesses fabuleuses, avec son fils orphelin, dont la patrie se trouvait aux frontières de l'Europe..., comme c'était touchant et intéressant ! Quel ornement pour elle, la mère, que ce bouquet de filles gracieuses !

Lorsque Conrad apprit les plans de ce prochain voyage, il eut le même désir que lord Henry d'accompagner Doralice. Mais c'était impossible. Il projeta une autre excursion, — dans quel lieu ? dans quel but ? Partout où elle n'était pas l'âme manquait. Ne serait-il pas plus sage de retourner à Grunau ? — Conrad frémit à la pensée de son beau parc, de ses livres, de son piano, de ses chevaux, de ses chasses... Il s'effraya de la solitude. Dans une existence où l'on possède tout ce que le cœur ne désire pas, et rien de ce qu'il demande, la vie s'éteint ou dégénère en une espèce de vie

mécanique. On s'agite, on travaille dans les fils de l'habitude, qui nous attachent à la terre et sont plus ou moins tranchés par tel ou tel événement, et l'on mène une existence triste, vide... sans but, et dans laquelle aucune bonne faculté ne peut se développer : le poids de l'isolement les étouffe. Ces pensées étaient interrompues, malgré lui, par l'image de Doralice, par le souvenir d'une de ses paroles, d'un de ses sourires, d'un de ses mouvements, d'un de ses regards, souvenirs qui traversaient son esprit comme des rayons de soleil perçant de sombres nuages. Conrad fut éveillé par une lettre de Rodrigue. Il lui écrivait :

« Mon cher Conrad, je ne puis exprimer tout ce que j'ai éprouvé en lisant ta lettre. Tout ce que j'ai appris, lu, entendu, pensé, ergo, des abus et empiétements catholiques dans le sanctuaire de la famille, tout cela était vivant à côté de moi ; tandis que de l'autre côté je voyais un ordre du cabinet ainsi conçu : Des officiers protestants (chez nous on dit luthériens, mais cela est la même chose) qui, lorsqu'ils épousent des catholiques, ne prennent pas la décision de faire élever leurs enfants dans la confession protestante, reçoivent leur congé. Je suis soldat de corps et d'âme, et le soldat tient à son drapeau. Tu comprends cela, cher Conrad, et par conséquent aussi ma pénible impression. Naturellement j'étais un peu en colère. Premièrement, contre le pape, quel que soit son nom, qui a inventé cette affaire infernale ; deuxièmement, contre les prêtres qui l'ont appuyé en cela ; troisièmement, contre le concordat qui, en Autriche, accomplit toute cette bêtise ; quatrièmement, contre l'ordre du cabinet qui est un fruit indirect du concordat, en ce que, à cause de l'intégrité, nous devons nous défendre par de telles mesures ; cinquièmement, un peu contre Célestine qui met sa ravissante petite main dans ces terribles abus. Mais, lorsque j'eus exhalé toute ma fureur, je commençai à réfléchir. »

Conrad laissa tomber la feuille, moitié souriant, moitié triste, et considéra l'inconcevable témérité de son frère, qui, avec un caractère aussi peu mûr, se disposait à entrer dans l'état du mariage, et à la confiance de Célestine qui n'hésitait pas à s'unir, avec toutes les peines et toutes les joies d'une existence humaine, à un pareil époux. Puis, il reprit la lecture de la lettre :

« La réflexion me rendit plus calme, cher Conrad. Il est certain que l'ordre du cabinet a été donné, mais je ne sais s'il a été publié ; je me garderai bien de faire des recherches : car celui qui demande beaucoup, apprend beaucoup, dit le proverbe, et moi j'ajoute : plus qu'il ne désire. Quand même cet ordre aurait été publié, il reste à savoir si la mesure a été exécutée. S'il n'y a pas d'antécédents de ce genre, il faudrait voir tout bien en noir pour supposer qu'on mettra pour moi seul l'arrêt à exécution. Je reste donc sous mon drapeau. C'est la chose principale. En ce qui concerne la postérité catholique, mon avis est que la mère doit être chargée de l'éducation des enfants ; le père la dirige en grand et en général. Si les dames croient impossible de faire une bonne éducation sans les moyens catholiques, chaque fois qu'un pauvre petit désobéirait, Célestine aurait soin de me faire comprendre que le manque de l'éducation catholique en est la cause. Les femmes sont habiles pour contester. Je veux rendre ces occasions impossibles ; par là, j'assure la paix domestique. Enfin, pourquoi ne ferais-je pas cette concession à ma charmante Célestine ? Car cette concession n'a au fond qu'une idée qui ne peut exercer une mauvaise influence sur ma postérité. Je connais une foule de catholiques qui sont d'aussi joyeux et braves lieutenants que le fils de mon père. En ce qui concerne les filles, si elles sont pieuses.... eh bien ! j'en serai ravi. Des femmes sans religion ne sont plus qu'une chose. Chaque homme sensé doit avoir en aversion les femmes émancipées ; car aucune ne dit adieu à la piété à cause de sa vertu. Mais si elles veulent aller au

couvent, je les mène au bal. — Vous voyez, cher Conrad, que je ne suis plus courroucé de la demande de M^{me} de Derthal ; après une mûre réflexion, je suis résolu à y souscrire. Mon Dieu, la condescendance des deux côtés est la première condition pour être heureux en mariage. Moi, comme personnage principal et comme partie raisonnable, je me crois obligé à donner le bon exemple et à me montrer complaisant. Le tour de Célestine viendra ensuite d'autant plus sûrement, j'ai pris les plus fermes résolutions de devenir un excellent mari ; ni vif, ni prodigue, ni de mauvaise humeur, ni avare ; enfin, l'idéal d'un époux. Moi, un idéal réalisé ! Conrad, reconnais-tu ton frère ? O puissance de l'amour ! Cependant, — ou mieux dit, — pour cette raison, il va de soi que j'aurai le gouvernement de la maison, et que j'exigerai une stricte obéissance. Ma condescendance d'aujourd'hui m'assure la domination pour tout mon avenir. Mon cher Conrad, tu comprendras combien ce point est important, lorsque tu seras au moment de franchir le seuil du temple de l'hyménée. Il me semble que je deviens sublime dans mes idées et mes expressions. Si tu trouves cela aussi, lis ma lettre à ces dames. N'es-tu pas de cet avis, garde-la pour toi, et ne leur en communique que la quintessence. »

Conrad choisit ce dernier parti. Il déclara simplement que Rodrigue consentait à s'engager, par l'acte de mariage, à donner une éducation catholique aux enfants. Conrad ne put s'empêcher de désirer secrètement que le régiment domestique fût plutôt conduit par la prudence un peu sèche de Célestine que par l'inexpérience de Rodrigue, et il espéra que, si sa femme était un peu raisonnable et savait le traiter, ce pieux vœu serait accompli. M^{me} de Derthal s'épuisait en remerciements. Doralice dit simplement :

« Nous priérons Dieu de vous récompenser.

— De quoi ? dit Conrad modestement. J'ai suivi ma conviction, en faisant valoir la vôtre.

— Vous croyez donc notre idée... ou notre point de vue juste ? demanda Doralice timidement.

— Pas absolument juste ; mais c'est un système conséquent, tandis que chez mon frère il ne se trouve pas la trace d'une base positive pour sa foi et ses devoirs.

— Dieu doit vous récompenser pour cet aveu involontaire, dit Doralice avec tristesse. Vous ne fermez donc pas avec intention les yeux à la lumière ?

— Certainement non ! Mais la lumière a frappé mes regards en tant de couleurs du prisme, elle brille dans une si grande multitude de rayons qui se croisent, que je ne sens nullement le désir de contempler une lumière nouvelle et d'observer ses prestiges sur une autre facette de mon intelligence. J'éprouve plutôt le besoin de fermer les yeux à tous les éblouissements, et... de me reposer.

— Oui, dit Doralice, c'est le soupir de la nature rachetée : le repos dans la nuit surnaturelle et bienheureuse de la foi.

— Le repos à l'ombre qui se répand avec calme et fraîcheur, lorsque toutes les lumières trompeuses sont éteintes, répliqua Conrad.

— Monsieur de Friedingen, dit Doralice sérieusement, ces ombres... sont souvent... les ombres de la mort, dont l'Écriture sainte parle d'une manière si pénétrante. Le monde des rêves réside dans ce crépuscule, et l'âme qui trouve plus facile de rêver doucement que de bien agir, que de vouloir énergiquement, que de combattre avec courage, tombe dans ces ombres et s'endort, comme s'endorment les hommes qui se couchent voluptueusement au milieu des fleurs odorantes : ils ne se réveillent plus. Il n'en sera pas ainsi de vous..... Nous priions le bon Dieu, comme il convient à de bons chrétiens. »

Sa voix était calme, mais des larmes brillaient dans ses longs cils noirs, et ses paupières se baissaient comme des fleurs sous de lourdes gouttes de rosée. Le cœur de Conrad trembla.

« Qu'est-ce qui va donc si mal en moi, demanda-t-il d'une voix oppressée, que vous me considérez comme un mourant ? que vous pleurez sur moi..... sans que j'en sache la cause que vous me remerciez par un cri plaintif, et que vous nous voyez placés sur deux étoiles différentes où chacun de nous a un autre soleil au-dessus de la tête, une autre terre sous les pieds ? Comtesse, dans quel monde vivez-vous ?

— Dans le monde de la foi, monsieur de Friedingen, répliqua Doralice avec un admirable éclair dans ses yeux brillants. Et si je pleure, c'est parce que ce monde, cette véritable patrie des âmes, n'est pas votre patrie !

— Mais dans notre famille vous avez toujours droits de patrie, dit M^{me} Derthal. C'est quelque chose de bien prosaïque ; cependant les rapports sociaux sur notre pauvre terre ont aussi leur valeur. »

Craignant que Doralice n'en dît plus que Conrad n'en pourrait supporter, elle s'efforçait d'ajouter aux expressions de sa fille un petit correctif d'amabilité. Plus elle apprenait à connaître Conrad, plus il lui plaisait. Il était sage, intelligent, nullement ergoteur. Indulgent pour les faiblesses humaines, il avait un caractère noble et sûr, ainsi qu'on avait pu s'en convaincre dans sa négociation avec Rodrigue. En un mot, il serait un beau-fils incomparable. Cependant elle devait s'avouer qu'il n'admirait nullement Eulalie et n'avait des yeux que pour Doralice. « Ceci ne signifie rien, se dit-elle ; c'est comme s'il offrait ses hommages à la Pallas d'Athènes, ou à une autre statue de marbre. Comme cela ne peut mener à une union, je crains qu'il ne parte aussitôt que Rodrigue sera marié. Cette idée la tourmentait beaucoup. Le moment lui sembla favorable pour hasarder une question :

« Ne serait-il pas convenable de remettre le mariage de Célestine au printemps prochain ? Qu'en pensez-vous ?

— Non, je vous en prie au nom de mon frère ! s'écria Conrad. Il vient de se rendre à tous vos désirs ; ne soyez pas cruelle pour les siens.

— L'esprit de Célestine n'est plus avec nous, dit Mlle Crescence.

— Jusqu'au mois d'octobre il y a encore deux mois, ajouta Doralice ; de sorte que le grand deuil de Spiridion sera fini. Un mariage tranquille, sans autre cérémonie que celle de l'Église, ne peut blesser les convenances, pas même si Blanca était ici. »

M^{me} de Derthal, battue de trois côtés à la fois, fut forcée de se rendre. Mais elle envoya un soupir au Dieu des veuves et des orphelins ! — Car sa pauvre petite Eulalie était certainement orpheline de père.

Doralice s'occupa de ses préparatifs de voyages ; lord Henry fit de même, mais secrètement. Au dernier moment, il se présenterait pour l'accompagner ; il savait que sa mère et ses sœurs le souhaitaient vivement ; et quand même un désir de Doralice dût l'emporter sur cent autres, il n'en serait pas ainsi pour ce cas exceptionnel. Le soir Conrad ne fit pas ses adieux à Doralice. Il voulait se trouver de grand matin au château afin de la voir au moins jusqu'au dernier moment ; puis il voulait faire un petit voyage sur le Rhin et visiter à Worms et à Spire les deux plus belles cathédrales que compte le style roman.

A l'orient, une ligne étroite et d'un jaune pâle annonçait un nouveau jour. Un jour ! ce présent admirable de Dieu, et si peu apprécié que l'homme, dans l'indicible indifférence de sa nature pour tout don de la grâce, l'accepte sans y songer. Le soleil s'est couché hier et il se lève aujourd' hui : c'est le jour. — Oui, c'est le jour. Mais ce jour peut nous offrir l'occasion de faire une grande œuvre de charité, un pieux sacrifice, une noble action. Il nous peut mettre à même d'obtenir une conscience pure, de faire un premier

pas vers notre transformation spirituelle, de jeter dans notre cœur un premier regard de repentir, d'implorer la miséricorde de Dieu. En ce jour, nous pouvons accomplir la bonne résolution que nous n'avons pas encore eu le courage d'exécuter. Ce jour peut être celui de notre sanctification ; il peut être le dernier de notre vie, l'instant qui décide de notre éternité ! Heureux celui qui comprend le jour ainsi, et voit en lui autre chose que les heures qui passent entre le lever et le coucher du soleil !

Tout était encore tranquille au château ; seulement le cocher, qui devait conduire Doralice à la station voisine du chemin de fer, donnait à manger aux ponies et faisait leur toilette du matin. Il écouta ; il croyait avoir entendu le son du cor. Mais ce n'était encore l'heure ni de la diligence, ni du sifflet du chemin de fer ; le train ne partait pas aussi tôt. Il continua sa besogne. Le son devint plus distinct. Sortant de l'écurie, le cocher entendit le galop d'un cheval. Une estafette s'arrêta devant la grille et sonna du cor avec tant de force que les chiens se mirent à hurler, et tous les hôtes de la basse-cour à trembler. Le cocher courut ouvrir la porte, reçut du postillon une dépêche à M^{me} la comtesse Ghioray, avec l'injonction d'en apporter le reçu. On était déjà levé au chalet, et Doralice lut avec étonnement ce télégramme de Blanca :

« Ne venez pas. Je suis prête à partir ; je ne puis vous attendre. Pardon. Mille remerciements. Au revoir au printemps. »

« Henri a raison ! soupira Doralice ; Blanca ne veut pas de nous. Que Dieu vienne à son secours. »

Elle ordonna aux domestiques de suspendre les préparatifs de voyage. Peu à peu toute la famille, curieuse et étonnée, se réunit au chalet.

Lord Henry y arriva le premier. Après avoir lu la dépêche, il dit avec un certain air triomphant :

« Eh bien, Doralice, qui a eu raison, de vous ou de moi ?

— Vous, répliqua Doralice affligée. Mais vous devriez en être triste au lieu de vous en réjouir avec une vanité puérile.

— Tout ce que vous aimez le mieux, c'est de me blâmer. Est-ce que je puis quelque chose à ma connaissance du cœur humain ? Vous n'exigerez pas pour cela que je me place à côté de ce philosophe de l'antiquité qui pleurait constamment sur les folies des hommes.

— Ce n'est pas ce qu'un philosophe ait fait de plus mal. Ainsi pleuraient les prophètes de l'ancienne alliance ; ainsi pleura Jésus-Christ sur Jérusalem. »

M^{me} de Derthal vint avec une foule de consolations pour la bonne intention de l'une de ses filles, et mille justifications pour la conduite de l'autre. Sa pensée cachée sur cet événement fut : « Je suis contente que Doralice reste ; elle est un lien pour Friedingen. Ne voulait-il pas s'échapper sur-le-champ, afin d'admirer l'architecture romane ! Pour le moment il n'aura pas besoin d'admirer quelque chose... Pauvre petite Eulalie ! si vous aviez une seule année de plus... vous, enfant de souci ! »

On resta à déjeuner chez Doralice. Conrad arriva à l'heure fixée, et si content que le voyage n'eût pas lieu, que lord Henry, furieux intérieurement, lui demanda :

« Irez-vous aujourd'hui à Mayence ou à Spire ?

— Je n'irai à aucune de ces deux villes, répondit Conrad avec calme. Je voulais tout d'abord aller à Heidelberg, où j'ai étudié jadis.

— Ah ! si je pouvais voir Heidelberg ! s'écria Eulalie ; on dit que c'est ravissant... et je n'ai encore rien vu du beau, du vaste univers.

— Si vous vouliez remettre votre voyage à quinze jours, M. de Friedingen, dit M^{me} de Derthal, vous pourriez devenir notre cicerone à Heidelberg ou à Spire. En ce moment, il n'est pas convenable que nous voyagions... mais

plus tard une petite distraction, après les tristes émotions de ces jours, serait favorable à nous tous. »

Eulalie se leva et baisa, à différentes reprises, la main de M^{me} de Derthal, en s'écriant avec joie :

« Je verrai Heidelberg !... la célèbre ruine !

— Vous n'attendez pas le consentement de M. de Friedingen, lui dit sa mère.

— J'y comptais, répondit naïvement Eulalie.

— Vous êtes le modèle d'une jeune fille bien élevée, » dit lord Henry avec le ton du plus vif reproche. Il exhalait ainsi sa mauvaise humeur d'avoir lui-même donné lieu à la tournure des choses.

Eulalie rougit, et dit un peu embarrassée, mais toujours avec son inaltérable gaieté :

« Pardonnez-moi, M. de Friedingen, si j'ai été impolie... Je suis si mal apprise !... je n'ai pas vu le monde ! Certainement, ce voyage remédiera brillamment à ce défaut... Et alors, Henry, vous me louerez publiquement comme vous venez de me blâmer aujourd'hui. Les Anglais aiment à agir publiquement. Nous, pauvres Allemands, nous croyons plus sage de blâmer en tête à-tête.

— Si votre talent pour l'impertinence devait se développer encore davantage dans le monde, je serais d'avis que Heidelberg et sa ruine fussent éternellement cachés pour vous, dit lord Henry.

— Êtes-vous aussi de cet avis, M. de Friedingen ? demanda Eulalie, hardiment. Vous êtes la personne principale dans cette affaire.

— Elle est décidée depuis longtemps, mademoiselle, puisque vous avez compté sur moi, dit Conrad. »

La mauvaise humeur que causait à lord Henry le changement de ses projets, ne lui avait pas échappé ; et il consentit d'autant plus volontiers à ce voyage qu'il éprouvait une aversion aussi prononcée pour cette vivante

personnification de John Bull, que lord Henry ressentait d'antipathie pour Conrad, qu'il appelait un idéologue.

Tous les deux étaient constamment prêts à se quereller ; mais Conrad évitait sans cesse d'être l'agresseur, tandis que lord Henry saisissait à cet effet la moindre différence d'opinion. Lorsque Doralice était du côté de Conrad, la discussion n'avait pas de fin ; car lord Henry mettait alors un double point d'honneur à faire triompher sa cause. Doralice, autant que possible, appuyait Conrad, afin de lui prouver que, si ses idées sur la destinée de l'homme n'étaient pas les siennes, cela ne la rendait ni aveugle, ni injuste pour reconnaître ce qu'il disait de vrai. Ceci arrivait assez souvent. Conrad n'est pas le seul homme à se montrer plus raisonnable que ses théories, et à agir mieux qu'il ne pense. Il avait le bonheur d'être inconséquent. La pitié pour cet esprit égaré, l'intérêt qu'inspirait ce noble cœur, accessible à tous les beaux et bons sentiments, jetèrent de Conrad à Doralice des fils délicats ; et l'espérance de celle-ci de voir la vérité vaincre l'erreur et gagner cette âme, attachait plus fortement ces légers liens. Mais Doralice ne s'en aperçut pas.

Les jours passaient paisiblement. Conrad se trouvait si bien de la vie de famille qu'il y prit sa place tout naturellement comme s'il y fût né. Les petites discussions avec lord Henry rehaussaient encore davantage l'harmonie entre les autres membres. La musique, la lecture, la promenade, les conversations, donnaient de l'activité et de l'agrément à ce petit cercle. Où Doralice aurait-elle pu trouver un sujet d'inquiétude ?

Mais sur le cœur de Conrad souffla cette douce et irrésistible brise de printemps qu'on nomme amour. Il oublia non-seulement les déceptions de son passé, mais encore les découragements de ses espérances. Hypatie, Héloïse, Béatrix, cet être rêvé, s'évanouit comme un spectre dans les brouillards, et tomba dans l'abîme de l'oubli ; une autre figure plus grave, plus aimante, ayant un

esprit plus céleste que les créations de son imagination, vint prendre en réalité la place de ces dernières, et remplir l'espace entre le ciel et la terre.

Il n'osait encore espérer quelque chose de certain ; il n'en avait pas le moindre motif. Mais l'espérance est le souffle de l'amour ; c'est sa vie. Et, parce que Conrad regardait l'accomplissement de ses désirs comme un bonheur immense, presque inconcevable, il croyait ne rien espérer. Mais si la foi reposait sur la vérité divine, comme elle le disait ; si cette foi était la connaissance pour laquelle l'esprit humain a été créé et cultivé , pourquoi ne pouvait-il s'y élever et étudier ses doctrines et ses lois ? Elle priait pour qu'il parvînt à cette connaissance ; elle espérait donc pour lui la lumière divine. Il ne songea point qu'il existait entre eux une barrière infranchissable. Le comte Ghioray avait contracté un autre mariage ; elle était libre ; l'obstacle, selon lui, ne pouvait venir de là. Il lui semblait parfois que le sacrifice du bonheur, tel que le comprend le monde, pénétrait Doralice et était dans sa vie comme un principe immuable. Mais cela pouvait venir de la triste expérience qu'elle avait faite du bonheur, et de la crainte qui en résulte de tendre une seconde fois la main à ce gros lot de la vie. Quelle tâche heureuse de la réconcilier avec son sort ! Toutes ces pensées rendaient son amour plus profond, et chaque jour était pour lui un présent d'un prix inestimable, car chaque jour l'amenait chez Doralice.

FIN DU TOME PREMIER.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

ACTES DES MARTYRS

depuis l'origine de l'Église chrétienne jusqu'à nos temps,

TRADUITS ET PUBLIÉS

Par les RR. PP. Bénédictins de Solesmes.

1^{re} série : 4 vol. in-8° publiés. — Prix : 20 fr.

VIE INTIME DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

OU

MANIFESTATION DE L'ESPRIT ET DU CŒUR

DU SÉRAPHIQUE PATRIARCHE

Par l'auteur des FLEURS DE SAINTE CLAIRE.

2^e édition. 1 volume in-8° de 430 pages. — Prix : 4 francs.

ANNÉE LITURGIQUE

PAR LE T. R. P. DOM GUÉRANGER

Abbé de Solesmes.

En vente, savoir : Noël, 2 vol.; Septuagésime, 1 vol.; Carême,
1 vol.; Passion et Semaine-Sainte, 1 vol.; Pâques, 2 vol. Chaque
volume, 3 fr. 75 c. Les 7 volumes. 26 fr. 25 c.

*N. B. On envoie franco les ouvrages ci-dessus aux personnes qui
en adressent le prix à M. V. de Surcy, rue de Sévres, 49, à Paris.*

Paris. — Imprimerie Divry et C^e, rue Notre-Dame des Champs, 49.

1 Qu'on nous permette de citer une très-juste remarque que nous trouvons dans un intéressant article, intitulé : les Résidences princières et les villes d'eaux en Allemagne, et inséré dans le Correspondant de juin 1863 : « Il semblerait, dit M. Franz Villers, l'auteur de cet article, qu'on ne dût aller aux eaux que pour s'y purifier, en quelque sorte, des excès de la civilisation moderne, et c'est justement le contraire qui arrive. Quiconque voyage pour se récréer et se distraire, s'il prend le chemin de fer, peut se dire d'avance que son but est manqué. La locomotive, en nous portant directement d'un point de la civilisation à un autre, n'a qu'un tort, celui de supprimer la nature. A droite et à gauche, la nature passe et fuit, mais le citadin reste avec ses préjugés d'opéra comique, ses toilettes imperturbables et ses ridicules de boulevard de Gand. — Singulière fatalité, qu'on ne puisse éviter le bruit de la ville et le train-train de la besogne quotidienne sans être à peu près sûr de retrouver cette éternelle rocambole de sottises et de rengaines auxquelles on voudrait pourtant échapper, ne fût-ce qu'un mois ou deux ! Dans les profondeurs des gorges des Pyrénées comme au pied du Taurus, à Bagnères-de-Luchon comme à Bade, à Vichy comme à Toplitz, c'est la même vie de salon. La nature a beau faire pour notre soulagement et notre émancipation, c'est notre manie à nous de la corriger et de l'expurger... Là où ses sources vives bouillonnent, où s'élaborent mystérieusement les forces thérapeutiques dont nos membres alanguis, engourdis et fatigués ont tant besoin, nous construisons des salles de danse, nous dressons des tables de jeu où l'on se ruine, des théâtres d'opéra comique où l'on bâille. Quant à la conversation, c'est merveille comme elle se ressent de la beauté pittoresque et du romantisme des lieux. » Et c'est ainsi, qu'avec nos plaisirs factices, nous sommes nous-mêmes nos plus cruels ennemis ! (Note de l'Éditeur.)

2 Le pasteur Hermes, à Kiel.

Doralice : scènes de mœurs contemporaines

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k63573772>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr